

@

Aloys KO et Pierre-Martial CIBOT

**REMARQUES
SUR UN ÉCRIT
DE M. P****

à partir de :

REMARQUES SUR UN ÉCRIT DE M. P**
intitulé : *Recherches philosophiques sur les Égyptiens & les Chinois.*

par Aloys KO*

et Pierre-Martial CIBOT (1727-1780)

Mémoires concernant l'histoire... des Chinois, tome deuxième, pages 365-574. Nyon l'aîné, Paris, 1777.

*L'auteur des *Remarques* n'est pas précisé dans l'ouvrage. L'attribution est rappelée par J. Dehergne (*Une grande collection...*, [B.E.F.E-O., 1983](#)) : "Il s'agit d'un écrit de Ko aidé par Cibot, comme le prouve Pf. 924, note 3".

Édition en mode texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
mai 2014

Remarques sur un écrit de M. P**

*Nemo enim potest in valle stare, & de monte loqui :
Sed aut ubi stas inde loquere, aut unde loqueris ibi sta.* CHRIS.

@

p.365 Nous avons balancé longtemps si nous attaquerions les *Recherches philosophiques sur les Égyptiens & les Chinois* ; non pas que nous vissions aucune difficulté à pulvériser ce qu'on y avance du ton le plus capable & le plus triomphant ; mais nous n'en sentions ni l'utilité ni la convenance : un livre de cette espèce portant sa réfutation dans les principes d'où il part & dans les conséquences où il mène. Un missionnaire européen de nos amis n'a pas été de cet avis, & nous a déterminés à prendre la plume. Puisque l'épidémie du philosophisme, nous a-t-il dit, fait tous les jours tant de ravage dans une certaine sphère de lecteurs, il est de la charité chrétienne de sauver de ce danger p.366 ceux qui sont encore capables de voir avec leurs yeux & de juger par ce qui leur reste de sens & de raison. N'ayant rien de solide à opposer à un motif si pressant, nous ne songeâmes plus qu'à nous décider sur la manière dont il convenait de s'y prendre. Plus nous y avons réfléchi sérieusement, plus nous nous sommes confirmés dans la pensée qu'il suffirait de relever les faussetés, les méprises & les fables qui tombent sur des choses qui ne demandent ni science ni critique ; parce que les lecteurs les moins en état de distinguer le vrai du faux, sauront à quoi s'en tenir sur un écrivain qui s'y est pris avec si peu d'art & d'adresse pour surprendre leur bonne foi. Si les gens de lettres & les savants jugeaient qu'il fût à propos de répondre avec l'appareil de la critique & de l'érudition à quelques articles particuliers, nous nous ferons un devoir de déférer à leurs désirs & de ne pas épargner nos soins.

Première remarque. *C'est un bonheur que les voyageurs se soient contredits eux-mêmes, sans quoi il ne serait pas aisé ¹ de les convaincre qu'ils nous en ont imposé. (Page 1, Édition de Berlin 1773).*

Tout change sans cesse dans le monde politique & civil comme dans le monde physique : ce qui est aujourd'hui ne sera pas demain. Les dates, par conséquent, sont partie de la vérité de l'histoire & de tout récit. Ce serait bien tant pis pour les critiques, s'ils confondaient, nous ne disons pas une dynastie, un siècle, mais même un règne avec ^{p.367} l'autre. Joindre les Tcheou aux Han, les Han aux Tang, les Tang aux Song & les Song aux Ming & à la dynastie régnante, serait encore plus insoutenable que de joindre ensemble le printemps & l'été, l'automne & l'hiver. Il ne tient qu'à quiconque le voudra de faire une peinture ridicule de quelque héros que ce soit, en transportant les actions d'un âge dans l'autre, ou en réunifiant les différents âges dans le même. La critique d'autrefois rapprochait un récit de l'autre & fondait ses conséquences sur le nombre, le poids & l'accord des témoignages : celle d'aujourd'hui élève ses assertions sur des mots isolés qu'elle recueille & rapproche comme elle l'entend. Autant vaudrait-il décrire l'habillement des Français, en prenant dans l'histoire des trois races la description des différences parties dont il est composé.

II^e remarque. *Les véritables philosophes cherchent à connaître les nations. (*ibid.*)*

Soit : mais leurs oui & leurs non, leurs louanges & leurs blâmes, leurs approbations & leurs censures, qui se heurtent, se croisent, se renversent à tout coup, révèlent aux moins pénétrants jusqu'où on peut compter sur leurs recherches. Les plus célèbres rentrent à cet égard dans la foule des écrivains les plus bornés. Cela doit être ainsi, quand on veut risquer non seulement son avis, mais même un système sur les faibles avances de quelques lectures sans principes & sans règles, & surtout sans un certain fonds de connaissances. Les écrits d'un seul de ces messieurs eussent été dangereux pour le peuple des lecteurs.

¹ [c.a. : le texte de Paw porte : si aisé.]

L'ensemble de tous leurs écrits porte son contrepoison dans les contradictions innombrables dont ils fourmillent. L'épidémie du philosophisme fit beaucoup de ravages dans notre Chine sous la grande dynastie des Song. Si quelque curieux d'Europe voulait se donner la satisfaction de voir l'histoire des symptômes & des causes, des progrès & des crises, ^{p.368} des développements & des ravages de cette contagion, il n'a qu'à lire les Annales de cette fameuse dynastie.

« Les Song, dit Lin-tché, faute de voir que la liberté de penser & d'écrire entraîne celle d'oser & d'agir, ne furent plus à temps pour sauver l'État, de la confusion d'idées & de l'horrible corruption de mœurs qu'avaient produites le plébiscisme littéraire, le fanatisme des opinions & la haine de toute espèce de joug. Tous les ressorts de l'autorité étaient débandés, ou avaient perdu leur force, quand ils songèrent à sauver l'État. Tout ce qu'ils tentèrent ne servit qu'à faire voir que le mal était incurable. Le désespoir qu'en conçurent les peuples hâta la dernière crise & produisit ces convulsions de révolte, ces défaillances de patriotisme & ces désordres qui ouvrirent la Chine aux Mongoux.

Que tous les siècles apprennent de là, continue notre lettré, que les vérités capitales & de besoin étant les seules qui soient à la portée de la multitude, c'est exposer la tranquillité publique que de vouloir l'initier à des connaissances plus relevées. De célèbres lettrés ont prouvé très doctement, les uns, que les révolutions de vingt-cinq siècles, sans en excepter celle de Tsin-chi-hoang, n'avaient pas été si funestes à la sainte doctrine de l'antiquité que les spéculations des Song ; d'autres, que l'on n'avait jamais dicté tant de mensonges & d'absurdités, ni cru tant de fables & de contradictions que dans le temps qu'on prétendait tout savoir ; ceux-ci, que plus on s'avancait du côté des connaissances frivoles & superflues, plus les nécessaires étaient négligées & sans honneur ; ceux-là, qu'à force d'écrire

sur tout, on en était venu à ne bien écrire sur rien, en sorte que les orateurs, les poètes, les moralistes & les historiens des derniers temps des Song ne sont que des écumeurs de phrases au prix des anciens... L'intempérance & le ^{p.369} raffinement sont aussi funestes dans les sciences que dans les aliments. Il faut qu'il y ait des lettrés comme il faut qu'il y ait des colons, des soldats, des artisans & des marchands ; mais les colons, les soldats, les artisans & les marchands ne doivent pas plus se mêler de science que les lettrés de labourer, de se battre & de trafiquer. L'œil doit voir, la main agir & le pied marcher. *Sin-ouen*, Liv. III, art. 2.

III^e remarque. *On n'a pas vu un assesseur en état de comprendre une proposition d'Euclide ([page 4](#)).*

La calomnie est, de toutes les ressources de la satire, la plus prompte & la plus facile ; mais encore y a-t-il des vraisemblances à garder. 1^o Il y a une École de mathématiques à Pe-king. Quand l'oncle de l'empereur qui en avait la surintendance & la direction, fut mort, le sixième des princes fils de l'empereur en a été chargé, & s'en est fait honneur jusqu'à vouloir assister aux examens. 2^o On n'est admis dans le tribunal des Mathématiques, on n'y parvient à des grades supérieurs qu'autant qu'on a fait preuve de capacité. 3^o Ce sont les Chinois & les Tartares du tribunal qui font tous les calculs pour le calendrier, pour les éclipses, &c. Les Européens ne font que les revoir, les vérifier, & en constater l'exactitude. 4^o Le R. P. Ricci a mis les premiers livres d'Euclide en chinois ; les RR. PP. Verbiest, Adam Schal, &c. ont donné successivement un grand nombre de traités sur toutes les parties des mathématiques, & des tables de toutes les espèces. Plusieurs de ces livres sont à la bibliothèque du Roi. 5^o On a imprimé ces dernières années, à la suite des tablettes chronologiques de Kang-hi, un calendrier général qui va jusqu'en 1832 ; & dans le manuscrit que le tribunal des Mathématiques a présenté à l'empereur, on a mis toutes les éclipses de soleil & de lune.

IV^e remarque. *On ose nous assurer qu'ils ont porté la morale à un degré de perfection où il n'a jamais été possible d'atteindre en Europe. Je suis fâché de n'avoir pu découvrir la moindre trace de cette philosophie si sublime ; & cependant je ne crois pas avoir MANQUÉ ABSOLUMENT DE PÉNÉTRATION en un point si essentiel ([page 6](#)).*

Quand on avance de pareilles proportions, il faudrait citer ses autorités. Un mot de plus ou de moins les dénature au point de n'être pas reconnaissables. La grande science de la morale renferme la religion, la politique, la jurisprudence, la connaissance de l'homme & le détail de ses devoirs. Nous défions qui que ce soit de prouver la fausseté des propositions suivantes : Qu'on trouve dans les *King*, dans les livres de Confucius & de son école, des principes, des règles & des détails de morale, dont l'ensemble est infiniment au-dessus de tout ce qui a été dit, écrit & pratiqué par les anciens peuples de la gentilité d'Europe. Le *Chou-king*, le *Chi-king*, le *Hiao-king*, le *Ta-hio*, le *Tchong-yong*, le *Lun-yu* & *Mong-tsee* sont traduits : qu'on trouve quelques livres des Grecs & des Romains qui puissent être mis en parallèle avec eux, & se soutenir dans la balance. 2^o Que si l'on ne peut pas démontrer rigoureusement que la morale des trois premières dynasties était de tout point la morale de la religion naturelle, il est encore plus difficile d'articuler sur des preuves solides & décisives qu'elle s'en éloignait dans des choses graves. 3^o Que ce n'est que par la supériorité de la politique & de la jurisprudence de la Chine qu'on peut résoudre le problème de la durée de ce grand empire, le plus ancien de l'univers. Un philosophe est bien court de philosophie, quand il ne sent pas que l'ascendant seul d'une morale nationale & universelle a pu sauver le fonds du gouvernement & de la législation, des naufrages des ^{p.317} mauvais règnes & des révolutions générales, subjuguier des conquérants victorieux & barbares, replier un siècle sur l'autre pour réformer les abus. Aussi M. de Mairan, *qui n'avait pas manqué absolument de pénétration en un point si essentiel*, tirait bien des conséquences en faveur de la morale chinoise, des vingt lustres de paix dont cette grande monarchie avait joui lors de la date d'une de ses

dernières lettres. 4° Qu'on a imprimé en Occident, avec la permission expresse ou tacite de la police, des maximes sur les devoirs réciproques du père & du fils du prince & du sujet, du mari & de la femme &c. qui auraient excité des clameurs générales dans les dix-sept provinces de l'empire. Si on les avait laissé passer dans quelque livre, l'empereur eût été effrayé sur son trône des plaintes innombrables qui auraient réclamé sa justice ; & pour apaiser les peuples il eût fallu réparer ce grand scandale par la punition de ceux qui l'auraient causé, ou même de ceux qui ne l'auraient pas prévenu ou arrêté. 5° Qu'il est également absurde, ridicule & impie de mettre la morale de Chine en parallèle avec celle de l'Europe, éclairée de tous les rayons de l'Évangile.

V^e remarque. *La fureur de mutiler des milliers de garçons par an* ([page 7](#)) ¹.

La totalité des eunuques qui sont dans le palais de l'empereur, dans ceux des princes du sang & dans leurs sépultures, ne va pas à huit mille ni même à sept. La plupart des eunuques ont été mutilés dans leur première enfance, ils vivent aussi longtemps au moins que le reste des hommes, peut-être plus. Si *des milliers de garçons* en augmentaient le nombre chaque année, que deviendraient-ils ? La philosophie de notre auteur en est encore à quelqu'une des anciennes dynasties, & n'est pas arrivée à la dynastie régnante des Tartares. Si ces connaissances étaient p.372 moins en retard, il saurait que l'empereur Kang-hi introduit des filles tartares du *Poi* dans le palais, pour y faire le service domestique, puis des femmes encore qui servent par quartier, comme les soldats, & qu'il réduisit les eunuques, dont il diminua beaucoup le nombre, à balayer les cours du palais, ainsi qu'il le raconte aux princes ses enfants, en leur recommandant de ne les jamais tirer de l'abaissement où il les a mis. Du reste la morale n'est responsable nulle part des abus qu'elle condamne. Aucune loi n'ordonne ni ne permet même la mutilation, & tout le monde sait qu'elle est positivement flétrie par la doctrine sacrée de la piété filiale.

¹ [c.a. : le texte porte : *la fureur de châtrer des milliers de garçons par an.*]

VI^e remarque. *Jamais leurs législateurs n'ont eu la moindre idée des bornes du pouvoir paternel ([page 7](#)).*

Le recueil qu'on a envoyé en France depuis peu sur la piété filiale ¹ anéantira une calomnie si mal imaginée, & réfutée d'avance par la louange que tous les peuples ont donnée au respect & à l'amour des Chinois pour leurs pères & mères depuis Chun jusqu'à Kien-long, actuellement sur le trône ; car les bons fils supposent les bons pères, comme les bons citoyens les bons princes. La piété filiale répond de la douceur des mœurs domestiques, comme la pudeur du sexe de la chasteté des mœurs publiques. Si un de nos lettrés avait à discourir sur le philosophisme d'Occident, il tirerait de terribles conséquences contre lui de ses propos sur la piété filiale ; & un censeur de l'empire croirait trahir la patrie, s'il ne le dénonçait pas avec éclat.

VII^e remarque. *On n'a pu jusqu'à présent, concevoir en Europe pourquoi les marchands de la Chine sont si fripons ([page 7](#)).*

L'acheteur & le vendeur ont chacun leurs _{p.373} balances, nous dit-on, à quoi servirait donc d'en avoir de fausses ? Si les marchands chinois sont tyriens, carthaginois & grecs sur l'article de la bonne foi, c'est que le seul frein de la conscience & de la religion peut contenir la cupidité dans les bornes de la justice. Mais cette remarque dont bien des *Remarqueurs* ne voudraient probablement pas, une fois supposée, nous disons tout bonnement : fripon avec fripon, corsaire avec corsaire font mal leurs affaires. Le vendeur perdrait sur le faux carat de l'argent ce qu'il gagnerait sur la contrefaction de sa marchandise. Reste donc à dire que les marchands chinois friponnent avec les étrangers. Or, toutes les nations commerçantes conviennent que les gros négociants de Canton portent dans le commerce toute la bonne foi qui y est nécessaire pour l'utilité réciproque du vendeur & de l'acheteur. Il serait aisé d'innocenter les petits marchands, & de mettre en question, soit par qui a commencé la friponnerie, soit qui la poussée plus loin. Si les représailles étaient moins indignes d'un honnête homme, nous en

¹ Cet ouvrage n'est pas encore imprimé.

aurions beaucoup à dire sur les barriques qu'on remplissait d'eau de mer, en disant : *Cette eau-de-vie sera bonne de reste pour les Chinois.*

VIII^e remarque. *Partout où l'empereur de la Chine passe, il faut bien, sous peine de mort, se renfermer dans sa maison, de peur de le voir ([page 8](#)).*

1^o On a dû voir à Paris, dans les peintures & gravures de Ouen-cheou, que le peuple est admis, par députés, à se tenir sur les deux côtés du chemin par où passe l'empereur avec l'impératrice sa mère & toute son auguste famille, lorsqu'ils font leur entrée à Pe-king. Si on y joint les princes du sang, dont le nombre est si grand, les députés des tribunaux, les envoyés des provinces, les vieillards qui ont soixante ans, &c. il y a bien à rabattre de la proposition de notre auteur. 2^o Lors p.374 du dernier voyage que fit Sa Majesté avec l'impératrice sa mère dans les provinces du Midi, il était permis au peuple non seulement de se tenir sur les bords du chemin, mais encore de présenter à son gré des requêtes & des placets. 3^o Toutes les fois que l'empereur revient de quelque voyage, les grands tribunaux de Pe-king vont tous au-devant de lui par députés, & se tiennent sur son passage à la suite des princes & des grands de l'empire. Les missionnaires européens sont admis à cette grande cérémonie, où ils ont leur rang. L'empereur leur a fait souvent l'honneur de leur adresser la parole & de leur dire des choses pleines de bonté, à la face, pour ainsi dire, de tout l'empire. Il est de fait que les vieillards, les femmes & les enfants des villages se trouvent par pelotons sur les bords du chemin où doit passer Sa Majesté, & voient à leur aise *le père & mère* de l'empire, sans que personne les en empêche. 4^o Quand l'empereur va de Pe-king à son Versailles, ou vient de son Versailles à Pe-king, toutes les boutiques sont ouvertes, & le marchand doit se trouver sur le seuil de la porte. Les inconvénients seuls du grand nombre ont fait modifier la permission donnée à tout le peuple de border les rues. 5^o La cour de Moscovie ayant remercié l'empereur, il y a quelques années, de ce qu'il avait permis à un courrier qu'elle avait envoyé, de voir Sa Majesté à son passage lors de

son retour de Go-ho-eulh, l'empereur fit répondre que ce n'était point une grâce, & que le moindre paysan avait droit de le voir ainsi.

IX^e remarque. *Dans l'intérieur des provinces, il n'y a presque aucune ombre de culture ([ibid.](#)).*

En 1761, vingt-sixième année du règne de l'empereur Kien-long, qui est aujourd'hui sur le trône, on comptait dans l'empire, d'après le dénombrement légal qui avait été fait dans toutes les provinces, p.375 198.214.555 personnes. Reste à concilier ce fait public & notoire avec un *intérieur des provinces où il n'y a presque aucune ombre de culture.*

X^e remarque. *Mais il s'agit de citer des faits ([page 9](#)).*

L'*Y-tong-tchi* est notre la Martinière ; il est à la bibliothèque du Roi ; il donne la description détaillée de tout l'empire de Chine, province par province. Il ne peut pas venir à l'esprit qu'on y ait voulu en imposer à l'Europe, à laquelle on ne pensait certainement point en le faisant. Qu'on l'ouvre, & on verra qu'à ne *citer que des faits* il est prouvé que toutes les proportions & compensations supposées, la quantité des terres cultivées en Chine est plus grande qu'en Europe. Que serait-ce si on parcourait les géographies particulières des provinces, & à plus forte raison des grandes villes & des districts qui en dépendent ? À propos de ces géographies particulières, le plan sur lequel elles sont faites nous paraît assez bien imaginé pour mériter l'attention des géographes d'Occident ; & puisque nous avons tant fait que d'en parler, nous nous hasarderons à dire quelque chose de celle de Kai-fong-fou, l'une des huit villes du premier ordre de la province du Ho-nan. Elle est en huit gros volumes, qui sont divisés en quarante livres. Le premier contient, en différentes cartes, les trente-trois villes qui en dépendent, savoir quatre du second ordre & vingt-neuf du troisième & les limites de leurs districts, la carte générale & le plan de l'ancien Kai-fong-fou & du nouveau. Le second est tout employé à détailler les noms différents & les différentes fortunes de toutes ces villes, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à la trente-quatrième année de Kang-hi (1695),

sous le règne duquel ce livre a été fait. Dans le troisième, après avoir indiqué les étoiles & les constellations dont le pays est censé dépendre, on articule à quelle ^{p.376} distance sont les autres capitales & grandes villes, par quel chemin on y va, & combien on compte de journées en suivant les grandes routes. Le quatrième est employé à circonscrire exactement les limites du district de chaque ville, & à en marquer l'étendue suivant ses différentes dimensions. Dans le cinquième, on nomme & décrit successivement toutes les montagnes, gorges, vallées, rivières, fontaines, avec les étangs, les lacs, ruisseaux, canaux, ponts, quais & levées de tout le district. Dans le sixième, on a des détails fort curieux sur la partie du fleuve Jaune qui y passe, sur les digues qui l'empêchent de se déborder, & sur les écluses qu'on a ménagées pour le décharger d'une partie de ses eaux dans ses grandes crues, ou pour en procurer aux campagnes. Dans le septième, on donne une courte notice des empereurs & des impératrices de toutes les dynasties, qui sont nés ou à Kai-fong-fou ou dans sa dépendance, & dans le suivant, de tous les princes du sang de ces mêmes dynasties, qui ont été titrés & ont eu des principautés. Le neuvième, qui est long, contient la description de Kai-fong-fou & des trente-trois villes de sa dépendance, description accompagnée d'une indication précise de leurs fortifications, ouvrages publics & réparations générales. Le dixième fait le dénombrement de tous les tribunaux & sièges, des collèges & écoles, des magasins & des greniers, des maisons publiques, des différents hôpitaux & des sépultures communes, ou de charité. Le onzième parle des grandes & petites salles littéraires, des cérémonies qui s'y font en différents temps de l'année, des académies anciennes & de celles qui restent, des monuments littéraires & des bibliothèques. Le douzième donne la description de toutes les cérémonies religieuses, politiques & civiles, des lieux où elles se font & de la manière de les faire : par exemple, ^{p.377} le sacrifice pour la moisson, la réception des nouveaux mandarins qui entrent en charge, le repas des vieillards, les visites d'étiquette aux grands mandarins qui passent, &c. Dans le treizième, on trouve, ville par ville, le nombre des habitants, mais ce nombre est donné en différentes manières. Dans la première est celui des habitants

qui sont actuellement dans le pays ; dans la seconde, il n'est question que de ceux qui sont nés dans le pays ; dans la troisième, on tient compte des gens du pays qui sont ailleurs ; enfin on marque combien ces divers nombres ont augmenté ou diminué depuis le dernier dénombrement. Dans le quatorzième, on détaille aussi, ville par ville, la quantité des terres qui sont cultivées & en plein rapport, soit du domaine, soit des bannières tartares, soit des lettrés & de fondations publiques, soit enfin des particuliers, & ce que ces dernières doivent donner à l'État en grain & en argent, à quoi on ajoute la quantité des terres ou stériles ou en friche. Le quinzième, après avoir indiqué la quantité de riz, de blé, qui doit être mise dans les greniers publics ou envoyée à la capitale, donne une notice succincte, d'abord de ce qui a quelque réputation dans le reste de l'empire, du district de Kai-fong-fou, ensuite de tout ce qu'on y trouve en grains, légumes, herbages, fruits, plantes médicinales, oiseaux, animaux, poissons & insectes. Le seizième, intitulé *Kou-tsi, Vestiges de l'antiquité*, parle assez au long de sept villes dont il ne reste plus que les noms & quelques ruines, puis des palais, des basiliques ou salles à plusieurs rangs de colonnes, des édifices publics, des tours, des maisons de plaisance, des jardins, des bassins, des canaux, &c. dont il ne reste plus que des ruines. La description des célèbres palais de Kou & de Lang-té, qui a été conservée, rapetisse tout ce qu'on voit à Pe-king de plus grand. Mais, p.378 comme on vient de voir que des villes, qui avaient eu jusqu'à huit & neuf lieues de tour, ne sont plus que des champs, on est si atterré de la vanité des ouvrages des hommes, qu'on le trouve encore trop magnifique pour ce que cela doit devenir. Dans le dix-septième, il n'est question que de tombeaux, les uns assez bien conservés, les autres à demi-ruinés, & la plupart réduits à quelques pierres ou à des souvenirs. Le dix-huitième offre la description des temples de chaque ville pour les sacrifices publics, & des salles élevées aux frais du gouvernement, à l'honneur des hommes & des femmes illustres de toutes les dynasties. Le dix-neuvième contient l'histoire & la description de tous les miao, pagodes & temples d'idoles qui ont eu quelque réputation ou qui subsistent encore. Le vingtième est une nomenclature raisonnée de

tous les anciens mandarins de robe, d'épée & de lettres, qui se sont distingués de dynastie en dynastie dans Kai-fong-fou & ses dépendances. Puis vient, ville par ville, le catalogue de toutes les charges, offices & emplois. Les vingt-&-unième & vingt-deuxième livres indiquent les belles qualités, les vertus & les grandes actions des gens en place de Kai-fong-fou qui ont mérité les éloges de l'histoire, & ont été mis dans les Annales parmi les grands hommes qui se sont signalés par leur amour pour la patrie ou par leur fidélité au souverain. Dans le vingt-troisième livre, on trouve la liste 1° de tous ceux qui ont obtenu, de dynastie en dynastie, depuis les Han, le grade de docteur d'armes ou de lettres, avec une indication des charges & des dignités auxquelles ils ont été élevés ; 2° de tous ceux qui, ayant obtenu les degrés, étaient actuellement vivants, avec l'indication des villes où ils étaient en charge. Les vingt-quatrième, vingt-cinquième & vingt-sixième livres contiennent les noms, le temps où ont vécu, & les ^{p.379} qualités des personnages illustres qui se sont distingués dans l'empire ou dans la société par des talents supérieurs, des actions remarquables, de beaux faits. Dans le vingt-septième, il n'est parlé que de ceux qui ont poussé jusqu'à l'héroïsme, ou la fidélité au souverain, ou la piété filiale, ou le mépris du monde, & des personnes du sexe qui se sont distinguées par leur chasteté & leur pudeur. Le vingt-huitième indique les personnages extraordinaires & remarquables par un mélange singulier de bonnes & de mauvaises qualités, dont la vie a été errante & bizarre. Le vingt-neuvième fait connaître les lettrés & les gens en place qui ont donné, sans pudeur, dans l'idolâtrie ou dans le fanatisme des sectes de leur temps. Dans le trentième, pour que justice se fasse & que les méchants soient diffamés dans tous les siècles, on dit les crimes, forfaits & méfaits de ceux qui ont déshonoré leur nom & leur patrie. Le trente-&-unième livre est un recueil des édits, des déclarations, des ordonnances, &c. des empereurs de toutes les dynasties, qui sont le plus à la gloire de Kai-fong-fou. Les trente-deuxième, trente-troisième, trente-quatrième, trente-cinquième, trente-sixième, trente-septième & trente-huitième livres contiennent, 1° des anecdotes & des détails littéraires très curieux sur les plus célèbres lettrés & écrivains de Kai-

fong-fou ; 2° un choix de leurs diverses pièces en prose & en vers les plus estimées, les plus singulières ou les plus rares ; 3° les éloges qu'on a faits d'eux, ou dont on a chargé les marbres de leurs mausolées ; 4° un catalogue général de tous leurs ouvrages, depuis le siècle d'après Confucius jusqu'au règne de l'empereur Kang-hi. Le trente-neuvième livre contient le tableau chronologique des fléaux, des malheurs, des calamités, des événements tragiques qui ont affligé Kai-fong-fou, & des prodiges ou phénomènes qui y sont arrivés. ^{p.380} Le quarantième & dernier livre enfin contient une suite de petites discussions amiables sur différents points d'histoire, anecdotes, traditions, &c. qu'il importait d'éclaircir. Si cet article n'était pas déjà si démesurément long, nous aurions bien des choses à ajouter, mais nous nous contenterons de dire que le trente-neuvième livre offre un raccourci si effrayant des malheurs de la grande ville de Kai-fong-fou, que toutes les pensées de la philosophie tombent à la renverse, & ne se relèvent pas. Quant aux prodiges dont il y est parlé, la doctrine chinoise les donne pour des avertissements du Tien & des signes précurseurs de ses vengeances, &c. Les historiographes les racontent sur ce pied-là.

XI^e remarque. *C'est une misérable petite chronique des rois de Lou* ([page 9](#)).

Notre auteur n'entend point le chinois : cela est démontré par la manière ridicule dont il défigure ceux de nos mots qu'il se hasarde à copier. Il ne distingue pas même quand un mot est écrit selon l'orthographe portugaise, française, italienne, allemande, & le prend pour un autre, faute de le reconnaître. Le *Tchun-tsieou*, d'un autre côté, n'a pas été traduit ; & l'eût-il été, il serait aussi enterré pour lui, dans une traduction, que la satire Ménipée, pour un de nos lettrés, dans une version chinoise. Or sur ce, nous disons : Si c'est d'après des idées en l'air & purement philosophiques qu'il a risqué cet oracle, il ne prouve rien absolument : si c'est d'après d'autres qu'il a parlé, nous sommes dispensés de mettre ici une réponse qui ne le regarde pas. Les Mémoires de Commines ne comprennent que trente-quatre ans des règnes de Louis XI & de Charles VIII ; & le *Tchun-tsieou* comprend depuis l'an 722

avant Jésus-Christ jusqu'à l'an 481 : or le royaume de Lou était plus grand que la France du temps de Louis XI & de Charles VIII. ^{p.381} Que l'auteur juge là-dessus de la valeur de sa belle phrase. Tso-chi, qui a commenté le *Tchun-tsieou* il y a plus de deux mille ans, dit :

« Confucius ne semble qu'y effleurer la surface des événements ; & il les présente si bien dans leur vrai jour & tels qu'ils sont, qu'il en offre toute l'idée. L'homme de bien y apprend à connaître la vertu & à l'aimer, le méchant à rougir du vice & à le haïr ; voilà pourquoi il est si estimé des sages.

Aussi notre Tite-Live a-t-il mis dans ses Annales :

Le style du *Tchun-tsieou* est tout en choses, & contient plus de pensées que de mots.

Selon un des plus célèbres écrivains des Han occidentaux,

le but du *Tchun-tsieou* est de persuader d'honorer le Tien & d'imiter l'antiquité. Les lettrés l'appellent le précis des *King*, la balance des vertus & des vices, l'enseignement lumineux de la vérité & de la justice, l'abrégé des règles de l'art de régner, la philosophie du salut, &c.

Quant à ce qui concerne son authenticité, il suffit de dire qu'il a été mis au nombre des *King* après un examen sérieux & approfondi. Les décisions de l'auteur ne prouvent pas plus que ses soupçons. Les propos injurieux qu'il se permet sur notre Socrate sont dignes de sa philosophie, & viennent à merveille après tous ceux qu'il tient sur Moïse.

XII^e remarque. *La difficulté est telle* (contre l'ancienneté des livres chinois) *qu'on ne pourra jamais la résoudre* ([page 13](#)).

La traduction des titres des livres qui sont à la bibliothèque du Roi, a tellement accablé l'érudition & la science de M. Fourmont, qu'il y a succombé au-delà de ce qu'il nous convient d'en dire ¹. Aussi M. Freret, qui avait plus de prudence, plus de savoir faire, plus de dextérité &

¹ C'est de lui qu'est tirée l'objection.

savait mieux se parer des plumes du paon, ne s'est pas fait ^{p.382} scrupule de se moquer avec candeur, dans ses Lettres secrètes, de la bonhomie de ce célèbre académicien. Mais indépendamment de la force qu'a ou n'a pas une objection de cette espèce sous la plume de M. Fourmont, à la prendre dans le sens où l'adopte notre auteur, elle est telle réellement qu'on ne pourra jamais la résoudre pour lui. Comment lui suppléer en effet les connaissances préliminaires qu'il lui faudrait avoir pour arriver au niveau d'une réponse ? Il n'y a ni philosophie ni philosophisme qui tienne : qui n'a aucune idée de notre histoire littéraire, histoire qui embrasse plus de trente siècles, ne peut rien entendre ni comprendre dans une matière où tout est faits, érudition, critiques. Bien plus, MM. de Guignes, Deshauterayes, & quelques savants en très petit nombre exceptés, nous ne croyons pas qu'on puisse suivre en Europe les détails par où il faudrait conduire ses preuves & ses discussions pour répondre à tout. Aussi ne nous mettrons-nous point en frais de citations ni d'autorités, & nous bornerons-nous à observer en général, 1° que la suprématie de l'Occident n'a pas fait enregistrer ici ses titres d'infailibilité, & que ses décisions les plus absolues sont sujettes à l'appel comme d'abus ; qu'une nation policée, instruite & savante ne doit pas être traitée aussi cavalièrement que les Incas & les sauvages de l'Amérique ; que toute croyance aux monuments historiques des peuples est anéantie, si on ne veut pas admettre ceux qu'ils ont reconnus pour authentiques après un examen sérieux & impartial ; 2° que nous convenons que l'authenticité & canonicité des *King*, la certitude de leur conservation & non-altération sont plus appuyées sur la tradition publique, sur la croyance commune & sur la persuasion générale, que sur les preuves historiques qu'en donnent les savants, parce qu'on peut incidenter sur ces dernières, & les attaquer par ^{p.383} des objections qui conduisent à des discussions interminables. Du reste aucun livre profane d'Europe n'a passé par autant d'examens, de confrontations & de controverses que nos *King* ; & le grand argument de la supériorité de génie & de composition, qu'on a tant fait valoir pour les ouvrages d'Homère, d'Hésiode, d'Hérodote, de Pindare, &c. est encore plus décisif pour

eux ; 3° que nous protestons que nos savants n'ont jamais dit que les livres sur l'agriculture, la médecine, l'astronomie, les arts, qui furent exceptés de la proscription des *King*, ont été perdus, mais, seulement que n'ayant pas attiré l'attention publique lorsque la paix fut rendue aux lettrés, ni dans les grandes & fréquentes révolutions de notre monde littéraire, on s'y est pris trop tard pour bien constater l'authenticité de ce qui en a été conservé, le texte primitif ayant pu être confondu avec les additions que les siècles suivants y ont faites. Aussi les anciens *King* qui traitent de la guerre & de la médecine, l'ancien herbier, &c. que le peuple des gens de lettres soutient être ceux d'avant Tsin-chi-hoang, entrent dans les bibliothèques des savants comme de très anciens livres, & ont leur degré d'autorité à part.

XIII^e remarque. *Que les Chinois soient venus de ces hauteurs, c'est, selon moi, un fait incontestable ([page 14](#)).*

La preuve du baromètre est certainement très forte & plus que concluante ; mais encore serait-il très à propos de donner quelque à peu près sur le siècle où il convient de placer cette grande émigration & transplantation. Que penser d'une philosophie qui biaise, tortille & s'annonce si puérilement ! Pourquoi ne pas dire du ton ferme & assuré : L'origine des Chinois est la pierre de touche de la Genèse : haro sur la création que raconte Moïse. *Je ne crois pas avoir manqué absolument de pénétration sur un point si essentiel* : c'est, p.384 selon moi, un fait incontestable, que notre auteur rejette de son mieux la chronologie de l'Écriture Sainte, & veut, à quelque prix que ce soit, trouver un monde qui, par son ancienneté, le débarrasse de toute religion. Qu'il le trouve ce soir, & nous lui promettons pour demain matin toutes les personnes de l'un & de l'autre sexe qui pensent par elles-mêmes, qui disent *mon bon homme de père*, qui n'ont point de bénitier, & ne paient pas leurs dettes. Il ne s'agit que de pousser la descente du mercure. Qui sait si elle ne pourra pas mener plus loin que ni les mondes ni les comètes ? Notre *yn* & *yang* & notre *Li-ki* sont bien au service de l'auteur ; mais il ne serait pas sûr d'en faire usage, parce que les plus célèbres philosophistes de la dynastie des Song échouèrent il y a six cents ans

dans le grand & utile projet d'en faire des éléments dans le goût de ceux de Descartes. Comme ce n'est point du tout là le ton des *King*, & que l'*Y-king* commence par articuler la création, les grands lettrés sont revenus de toutes parts à leur langage, & ont laissé ce gazouillement de système aux savants de quatre ou cinq lustres qui ont plié toutes les sciences dans leur portefeuille. Nous avouons à ce propos que nous avons toujours été singulièrement frappés du contraste assez inexplicable de la façon de procéder des physiciens européens & des physiciens chinois. Les Européens, avec l'histoire détaillée de la création & revêtue de toute l'authenticité qui peut en garantir la certitude & la vérité, se jettent dans toutes sortes de systèmes pour expliquer tellement quellement ce qu'ils appellent la formation primitive de l'univers, dévorent des suppositions de toutes les couleurs, & ne se mettent pas trop en peine des conséquences qu'on en tire. Les Chinois, subjugués par l'autorité des *King* & par la nécessité démontrée de reconnaître une création, sous peine de ^{p.385} donner dans le délire, font de cette création la base de leur physique & le nœud de leur politique. L'empereur régnant a fait sur ce sujet un petit discours pendant ses premières études, qu'on a imprimé à son avènement au trône, & qui mérite d'être lu. Si on veut bien voir quelle est, sur cette matière, la grande doctrine des lettrés, il faut lire le *Tchi-pen-ti-kang*, imprimé en 1747, qui est comme le système universel de la doctrine de l'École de Confucius sur la religion, la morale, la politique, la physique & toutes les sciences. Ce grand ouvrage en dix volumes, que les missionnaires regardent avec raison comme très dangereux & très opposé à la prédication de l'Évangile, parce que se renfermant dans le déisme & dans la religion naturelle, il est partout au niveau de la raison & de la conscience, qu'il contente trop pour qu'elles sentent aisément la nécessité de la révélation ; ce grand ouvrage, dis-je, commence par ces paroles : *Toute doctrine a pour base les merveilles de la création : pour raisonner sur l'homme, il faut commencer par la manière dont il a reçu l'être*. Qui se serait imaginé, en Occident, qu'on réfutait ici sans le savoir & sans y viser, ce que quelques philosophistes ont osé imprimer contre la création, contre la providence, contre la nécessité d'un culte,

contre l'immortalité de l'âme & contre les récompenses & les châtiments d'une autre vie ? Fût-il vrai, comme quelques missionnaires ont voulu le soupçonner, que le docteur Lieou-yang ait puisé toute sa doctrine dans les livres du père Ricci & des autres missionnaires, sa réfutation n'en serait pas moins écrasante pour les philosophistes d'au-delà des mers. Mais il ne faut qu'ouvrir les commentaires des *King*, pour voir qu'il n'a fait que rapprocher leurs enseignements & en présenter le système développé. Du reste le fait de la création sert d'exorde à ^{p.386} toutes nos Annales, soit celles qui commencent à Yao avec le *Chou-king*, soit celles où l'on a recueilli des traditions confuses sur des temps antérieurs. Comme le *Tchi-pen-ti-kang* est réellement une réfutation plus qu'embarrassante de plusieurs livres dont parlaient les marins, lorsque nous repassâmes les mers, si les gens de bien jugeaient qu'il y eût quelque bien à en entreprendre la traduction, nous nous en chargerions avec plaisir, ne fût-ce que pour que notre Chine pût s'acquitter un peu par là de ce qu'elle doit au zèle de l'Europe.

XIV^e remarque. *Un Chinois en colère qui tue sa femme n'est pas responsable de sa conduite devant le juge ([page 49](#)).*

Selon le *Tai-tsin-lu-li*, ou le Code criminel de la dynastie régnante, un mari qui surprend sa femme actuellement dans l'acte de l'adultère, n'est point poursuivi comme parricide s'il la tue *dans ce moment*, non plus que le fils qui tue *in facto* le meurtrier de son père ou de sa mère. Il ne doit au juge que la preuve légale de la circonstance qui l'exempte du dernier supplice. Hors de ce cas là, s'il la bat jusqu'à la blesser, il est battu ; s'il la tue, il est mis à mort. Notre Code criminel est à la bibliothèque du Roi, nous en appelons à son témoignage. Quand on veut calomnier nos mœurs & notre gouvernement, il faut choisir une autre matière que l'homicide, pour garder quelque vraisemblance. Qui ignore, dans l'univers, que nos lois sont à cet égard les plus rigoureuses & les plus inflexibles qu'il y ait, & qu'à remonter jusqu'aux siècles les plus reculés, si le gouvernement a été trop mou & trop indulgent pour certains crimes, il a toujours été sévère jusqu'à la rigueur pour l'homicide, & inexorable pendant les années même de

grâce & de pardon, lorsque l'homicide a été médité & volontaire ?... Nous remarquons dans le moment que notre auteur cite je ne sais p.387 quelle relation en témoignage de ce qu'il a avancé ; nous en prendrons occasion de nous expliquer sur la croyance que méritent les narrés des voyageurs. 1° Que peuvent savoir sur un empire comme celui de Chine, des marins ou des marchands qui ne l'ont vu que de leur vaisseau ou dans un hong de Canton, qui n'ont pu converser que par interprète avec des gens de comptoir, & n'ont ouvert aucun de nos livres ? Un Brésilien qui aurait abordé à Lisbonne, un Mexicain qui serait débarqué à Cadix, auraient certainement, plus d'avances & plus de facilité pour connaître l'Europe : que pourraient-ils en écrire cependant après un séjour de quelques mois ? 2° S'il y a quelque différence entre les ambassadeurs hollandais, portugais, russes, qui sont venus à Pe-king & l'ambassadeur de Siam, qui alla à Paris, c'est qu'ils ont été serrés de plus près, ont moins osé faire des questions, ont vu tout ce qui leur était permis de voir d'après leurs préjugés, jusqu'à prendre pour des honneurs & des distinctions ce qui n'en était point. Si nous voulions rendre aux Russes, en particulier, leurs propos peu honnêtes, nous leur citerions des anecdotes dont ils riraient pas ; mais les représailles de cette espèce sont trop viles : tant pis pour qui s'oublie. 3° Fables & chimères toutes pures que les prétendus voyages à découvert ou incognito. Ce sont des aventuriers qui ont composé des relations sur des manuscrits qu'ils se sont appropriés, & qu'ils ont farcis de bruits populaires, de contes faits à plaisir, d'exagérations & de bévues dignes de Mathanasius. Le papier imprimé se vend plus cher en Occident, mais les profits des libraires ne concluent rien pour la bonté d'un livre : autrement il faudrait dire que les plus décriés sont les meilleurs. 4° Un voyageur, fut-il un autre Hérodote, en aurait pour longtemps, avant d'avoir assez p.388 parcouru toute la Chine pour bien parler de ce qui s'apprend par les yeux. Quant à notre gouvernement, nos lois, nos mœurs, notre littérature, nos arts, &c. ils ne s'apprennent pas en allant d'une auberge à l'autre, ni même en ouvrant quelques-uns de nos livres. Voilà plus de deux siècles que les Européens fréquentent la Chine, & avec les meilleurs yeux du monde il

y ont vu très peu de choses comme elles sont, faute de se mettre à leur vrai point de vue. Nos menus plaisirs, à Paris comme à Canton, étaient d'entendre de fortes têtes dogmatiser sur les principes de notre politique. Montesquieu lui-même, comment en a-t-il parlé ? Un de nos amis & compatriotes nous a avoué qu'il en eut pour bien des jours à rire, après avoir entendu un célèbre calculateur lui offrir un système pour nos finances & monnaies. Le bon homme, avec tout son algèbre & ses numéros, n'avait pas le premier soupçon que tout fût très réfléchi, très médité & très excellemment combiné dans le plan que s'est tracé & que suit notre ministère. Il est tout simple que des esprits accoutumés à de petits intérêts, à de petites idées, à de petits détails, portent des idées de lavis & de miniature sur un grand tableau de chevalet. La Chine est si grande, qu'il n'est pas possible qu'elle ne déborde pas la plupart des têtes d'Occident. Dans ces derniers temps, quelques hommes d'État & quelques gens de lettres ont senti, en France, que la paix, la tranquillité, le bon ordre d'un si vaste empire supposaient une constitution politique très forte, une administration suivie & intelligente, un fonds de législation & de police admirable, & ils ont cherché à déchirer le voile qui les cache au vulgaire ; mais les idées actuelles de l'Europe sont trop en camaïeux, pour que des découvertes en ce genre puissent percer dans les cabinets des princes, & y produire leur effet.

XV^e remarque. p.389 *C'est par une loi fondamentale de l'empire qu'à la Chine les femmes sont exclues du trône ([ibid.](#))*

« L'homme est le chef de la femme, dit Lun-chi : ce serait un renversement de raison, une violation de la loi naturelle, une abjuration du bon ordre, de la subordination & de toute décence, de laisser le sceptre entre les mains d'une femme.

La loi fondamentale de la morale & de la politique de notre Chine, c'est que la femme est faite pour obéir, & non pour commander ; qu'elle doit veiller sur son ménage, & laisser à son époux le soin des affaires du dehors ; qu'elle est née pour les soins domestiques, &

n'arrive à la gloire qu'autant qu'elle oublie tout le reste pour s'en occuper uniquement. Nos lois, sur cet article capital, peuvent soutenir les regards de tous les sages de l'univers. On est bien reçu, dans certains livres, à dire que les femmes sont traitées en esclaves à la Chine, tout comme à murmurer contre l'autorité qu'y ont les pères & les mères : mais ces faiseurs de contes seraient bien tristement sur la défensive, si on leur prouvait (ce qui serait très facile) qu'à prendre les choses dans leur totalité, les personnes du sexe ont ici plus de ce crédit, de cette considération, de cet ascendant, de ce pouvoir & de cette autorité qui peuvent assurer le bonheur de toute leur vie. Filles, elles doivent obéir à leurs parents ; femmes, être soumises à leurs époux ; veuves, se laisser gouverner par leurs fils. Mais un père, un époux, un fils leur confient ce qu'ils ont de plus précieux, se reposent entièrement sur elles de toutes les affaires domestiques, n'entreprennent rien au dehors qu'après le leur avoir fait agréer, se mettent à l'étroit pour leur procurer des douceurs, & ne leur cachent de leurs affaires que ce qui pourrait les contrister. Les tableaux que l'Écriture a faits des mœurs des juifs à cet égard, peuvent ^{p.390} donner des idées assez justes des nôtres. Quant au sacerdoce, au lieu de dire, c'est parce que l'impératrice ne peut point faire les grands sacrifices, qu'elle ne peut pas être le chef de la grande famille de l'empire, il eût fallu renverser la phrase, & dire que ne pouvant pas être le chef de la grande famille de l'empire, elle ne pouvait pas offrir les grands sacrifices au Chang-ti. Du reste nous apprenons à l'auteur que l'impératrice, comme mère de la grande famille dont l'empereur est le père, fait la cérémonie des vers à soie comme il fait celle du labourage, & offre les cocons de l'année, comme lui le grain des champs qu'il a ensemencés. Cette institution date de plus de mille ans avant l'ère chrétienne. À moins de dire qu'il faudrait que les femmes prissent le soc de la charrue & les hommes la quenouille, notre auteur doit convenir que l'impératrice ne peut pas plus faire la cérémonie du labourage & de l'offrande des grains que l'empereur celle des vers à soie & de l'offrande des cocons.

XVI^e remarque. *Le principal honneur qu'on leur rende (aux impératrices) à la Chine, &c. ([page 50](#)).*

La *pénétration* dont notre auteur *ne manque pas*, de son aveu, lui a fait un peu faux bond ici. 1^o Kao-hoang-ti, fondateur des Han, a été dans le cas de rendre les plus grands honneurs à son père, parce qu'il était le fondateur d'une nouvelle dynastie. Quoiqu'il ne dût le trône qu'à lui-même, ces honneurs le laissaient fort au-dessous de son père pour tout ce qui n'était pas l'autorité du sceptre ; encore les lettrés voulaient-ils que ce prince en fît hommage à son père. Fabius, qui fit descendre son père de cheval devant lui, parce qu'il était consul, aurait été ici aussi blâmé & condamné, qu'il fut loué & applaudi à Rome. Nos mœurs sont à cet égard, d'un sauvage & d'une barbarie dignes de compassion. Le ^{p.391} Premier ministre d'aujourd'hui, étant gouverneur de Pe-king, il y a quelques années, & se rendant à son palais suivi de tous ses officiers & accompagné de toute sa maison, eut la stupidité de mettre pied à terre d'aussi loin qu'il aperçut son père, qui avait la simplicité de son côté de chercher à se cacher pour éviter sa rencontre, & l'ayant abordé respectueusement en fléchissant le genou, le salua & lui demanda des nouvelles de sa santé, puis attendit qu'il fût passé pour remonter à cheval. 2^o La fête du Ouan-cheou a lieu pour l'empereur & l'impératrice comme pour l'impératrice mère. Si elle se fait pour cette dernière avec plus de pompe & de magnificence, c'est que l'empereur doit surpasser ses sujets en piété filiale, & faire plus, pour l'impératrice sa mère, qu'ils ne font pour lui & pour son épouse, encore peut-on dire que la regardant comme la mère du père commun, ils semblent vouloir la lui disputer. Du reste, depuis les palais des princes jusqu'à la cabane du dernier colon, on célèbre dans toutes les familles la soixantième, la soixante-dixième, la quatre-vingtième, &c. année du grand-père & de la grand'mère, du père & de la mère, chacun selon ses facultés. Les amis en font autant pour leurs amis. Les peintres du palais voulurent célébrer la soixante-dixième année du frère Castiglione. L'empereur lui fit le grand honneur d'y prendre part, & lui dit avec bonté qu'il voulait lui faire sa quatre-vingtième année. 3^o

L'impératrice mère jouit sans cesse de tous les honneurs de la maternité & du trône : elle a son palais, sa maison, sa garde, sa chancellerie, &c. & à en croire l'étiquette & le style de la cour, elle est, en tout, au-dessus de l'empereur, qui lui défère en tout, & se donne souvent pour ne faire qu'exécuter ses ordres. Outre cela, les princesses & les dames de la cour vont lui rendre toutes les visites de cérémonial que les princes & les grands ^{p.392} rendent à l'empereur. L'empereur lui-même va la visiter de cinq jours en cinq jours dans son palais, & ne l'aborde qu'en fléchissant un genou. À la nouvelle année, le jour de sa naissance, &c. il va, en grande cérémonie, lui faire toutes les prosternations & lui rendre tous les honneurs qu'il reçoit après de toute la cour & de tous les tribunaux, lorsqu'il est monté sur son trône.

XVII^e remarque. *Les Chinois peuvent associer à leurs premières épouses des concubines ([page 50](#), tit. 53).*

Cette proposition, prise dans le sens général, est absolument fausse. La décision de la loi ne permet des concubines qu'à l'empereur, aux princes & aux mandarins : elle les défend au peuple sous des peines afflictives & pécuniaires, à moins que la femme ne soit stérile & n'ait quarante ans, auquel cas elle décerne à cette femme le choix d'une concubine pour donner des enfants à son mari. Le précepte de la loi ne permet qu'à l'empereur d'avoir des concubines, & défend à tous les autres d'en avoir plusieurs. La tolérance & l'épikie de la politique font fermer les yeux sur le nombre des concubines des grands & sur celles des riches qui n'ont pas droit d'en avoir ; mais cette tolérance & épikie laissent à la loi toute sa force dans le cas d'une accusation, & la justice n'écoute qu'elle.

XVIII^e remarque. *Une fille qui ne conserve pas sa virginité jusqu'au moment de son mariage est irrémisiblement vendue au marché, quelquefois pour vingt taëls ou deux mille sous ([page 55](#)).*

Nos mœurs chinoises sont présentées ici d'une manière également imposante & fausse. Les discussions & les détails nous mèneraient trop

loin. Nous nous bornerons à articuler des faits auxquels nous défions l'auteur de répliquer. 1° Selon le *Li-ki*, à sept ans on sépare les filles des garçons, on ne leur permet pas de s'asseoir sur la même natte, p.393 *ni de manger ensemble*. Voilà d'où il faut partir pour raisonner sur cette partie de nos mœurs. Quoiqu'on soit moins sévère aujourd'hui sur cet article qu'on ne l'était dans l'antiquité, il a cependant prévalu dans tout l'empire, chez les derniers citoyens comme chez les citoyens les plus distingués, que les filles s'enferment après sept ans dans l'appartement des femmes, & n'en sortent qu'à leur mariage. Or, comme aucun chapeau ne peut entrer dans ces appartements, comme elles n'en sortent jamais, comme elles y sont toujours sous les yeux & en la compagnie de leur mère, grand-mère & sœurs, il est visible que leur innocence n'a pas besoin, pour ainsi dire, de leur vertu, & qu'il est difficile à une fille, pour ne rien dire de plus, de ne pas conserver sa virginité jusqu'au moment de son mariage. Pour se mettre au niveau de la matière, il faut rayer des idées d'Europe toutes les visites, tous les entretiens, toutes les parties de plaisir, &c. qui rapprochent un sexe de l'autre. À faire droit sur cet exorde, il s'ensuit qu'il y aurait peu de filles vendues. Si quelque fille chinoise, qui ne serait point aidée contre la séduction des sens & le malheur d'une surprise par le vif sentiment de la crainte du déshonneur & du crime, venait à avoir le malheur de s'oublier, n'aurait-elle pas l'adresse de cacher sa faute ? Si sa faute était sue de sa famille, sa famille, qui en partagerait la honte & la confusion, ne trouverait-elle pas moyen d'empêcher qu'elle ne perçât dans le public ? Si le public venait à être instruit de la faute de cette fille, ne serait-ce pas sans éclat, en sorte que peu de personnes en parleraient, n'en parleraient que quelques jours, & ne se chargeraient pas ni de la divulguer, ni de répondre à ceux qui en traiteraient la nouvelle ou de soupçon hasardé ou même de calomnie ? 3° Dans le cas où le méfait d'une fille est porté en justice par une accusation p.394 légale & prouvée, comme il est ordonné aux pères & mères de veiller sur l'innocence de leurs filles, & d'empêcher qu'on ne les corrompe, ils sont punis de cent coups de bâton, ainsi que les proches parents & les voisins, s'ils ne les ont pas dénoncés. Pour la fille, dans le cas où elle

est prouvée consentante & ses parents complices, elle est vendue pour esclave par l'officier public de la justice, à moins que le galant n'étant pas marié, ne veuille l'épouser en réparation de son honneur, & pour éviter lui-même la punition corporelle & infamante à laquelle il serait condamné. S'il était marié, il est condamné à cent coups de pan-tsée, & à porter la toque dans les carrefours. Ces sortes d'affaires sont terribles & font beaucoup de fracas ; aussi sont-elles très rares. 4° Il est absolument faux qu'il y ait des marchés publics pour vendre ni hommes, ni femmes, ni filles. Les seules ventes publiques de cette espèce sont des encans de justice ; savoir, en exécution d'une sentence infamante contre une fille surprise en fornication, une femme adultère, &c. ou d'une confiscation légale. Quant à cette dernière, il est remarquable que les concubines des mandarins & des plus grands seigneurs sont vendues, comme n'étant que des esclaves, pour le prix de taxe, qui est dix taëls ou onces d'argent. Les femmes légitimes des esclaves, au contraire, ne sont jamais séparées de leur mari. 5° Toute vente de fille libre est prohibée & défendue par la loi. Quiconque est acheteur, vendeur, entremetteur, est punissable corporellement, s'il est dénoncé. La vente d'une fille libre n'est tolérée par la loi que dans la seule circonstance où le père & la mère sont dans un besoin extrême ; encore alors est-ce la fille qui est censée se vendre elle-même, du consentement de son père & de sa mère, pour faire l'acquit de sa piété filiale. Mais une pareille vente par un oncle ou une tante, un frère ^{p.395} ou un proche parent, est nulle par elle-même & punissable ; à plus forte raison par des étrangers.

XIX^e remarque. *Ils n'ont pas compté ceux qui avaient été écrasés à Pe-king sous les pieds des chevaux ([page 58](#)).*

Il y a cette différence entre notre police des rues & celle d'Occident, qu'ici, quoique les rues soient très larges & fort droites, ce sont ceux qui sont à cheval ou en voiture qui doivent éviter de heurter les gens de pied, & non les gens de pied qui doivent faire la pirouette tantôt à gauche, tantôt à droite, pour éviter d'être éclaboussés ; police d'autant plus singulière, que l'on ne peut ni galoper, ni aller au grand trot dans

les rues. Or, comme les soldats des rues, distribués en corps-de-garde çà & là, ont grand soin de faire observer cette police, & n'épargnent pas les coups de fouet à ceux qui la négligent, l'auteur doit entrevoir que cela doit empêcher qu'il n'y ait beaucoup d'enfants écrasés sous les pieds des chevaux. D'ailleurs, comme les trois sectes idolâtriques des Tao-sée, des bonzes, des lama, croient chacune à sa manière la doctrine de la métempsycose, il est tout simple que ceux qui se font un mérite de soigner la santé des animaux & de sauver la vie à un insecte, écartent au moins du chemin où ils seraient écrasés, des êtres de l'espèce humaine. Ces raisons nous paraissent suffisantes pour calmer les soupçons de notre auteur. Quant aux lecteurs qui sont hommes & pensent en hommes, nous nous bornons à leur dire que nos Chinois sont un peu hommes aussi, & que, ce qu'on ne pourrait peut-être pas dire de bien d'autres villes, non seulement aucun enfant n'a jamais été abandonné au milieu de la rue de manière à y pouvoir être écrasé par les chevaux, mais, en un siècle, à peine arrive-t-il qu'un ou deux soient écrasés par accident ; & il ne faut avoir aucune idée ^{p.396} de nos mœurs & de notre justice criminelle, pour ignorer que ce sont des affaires terribles, même pour un prince.

XX^e remarque. *On n'a pas pu, jusqu'à présent, deviner la cause de ces infanticides ([ibid.](#))*

Nous avons évité de parler des cochons, des chiens, des accoucheuses, &c. pour ne pas nous exposer à des vivacités d'indignation & d'horreur. Nous espérons que les personnes sensées & raisonnables seront satisfaites de la manière dont nous allons les mettre au point de vue de l'infanticide reproché à nos Chinois... Dès qu'on rencontre dans nos Annales au-delà de la grande révolution qui changea notre gouvernement, de féodal qu'il avait été jusqu'alors, en monarchique, c'est-à-dire au-delà de l'année 232 avant l'ère chrétienne, on ne trouve ni trace ni vestige d'enfants exposés, abandonnés, noyés, trouvés morts, &c. Cela doit être ainsi, parce qu'indépendamment que cela répugne à l'innocence des mœurs d'alors & à la religion générale, qui était la religion naturelle, comme toutes les

terres appartenaient à l'État & étaient un patrimoine commun, personne ne pouvait être réduit à cette pauvreté extrême qui étouffé jusqu'aux cris du sang dans le cœur des pères & des mères. Les enfants, bien loin d'être un fardeau pour eux, étaient leur richesse, jusques-là que les adoptions étaient très fréquentes, & les orphelins avaient, pour ainsi dire, des pères adoptifs à choisir. La loi, pour prévenir les disputes, avait accordé la préférence d'abord aux époux âgés qui n'avaient point d'enfants, ensuite à ceux des autres parents qui étaient plus proches. Quand Tsin-chi-hoang eut détruit notre droit public, anéanti toutes les principautés, élevé son trône sur des lois qui dérogeaient à toutes les anciennes, ce grand renversement le conduisit à tous les attentats du despotisme le plus tyrannique. Il opprima les p.³⁹⁷ peuples horriblement, pour les tenir courbés sous son sceptre. Les terres devinrent vénales & un héritage de famille. Une portion des citoyens s'appropriâ ce qui appartenait à la communauté, se fit de vastes domaines, & s'assura d'une jouissance oiseuse & paisible aux dépens de tous les autres, qui devinrent leurs manœuvres ou même leurs esclaves. Le tyran craignit encore ces infortunés à cause de leur nombre, les tira des villes & des campagnes, pour aller finir, réparer & augmenter la Grande muraille ; pour bâtir où il plaisait à son orgueil ces monuments & ces trophées qu'il élevait à l'immortalité prétendue de son nom, pour faire la guerre aux peuples errants du Nord, ou pour passer le fleuve Kiang, & défricher des terres jusqu'alors incultes & à demi-sauvages. Tout cela occasionna des disettes & des famines horribles qui obligèrent les pères & mères à abandonner leurs enfants qu'ils ne pouvaient plus nourrir. Voilà la vraie origine & la première époque de l'exposition des enfants dans notre Chine. Les guerres civiles & tous les malheurs effroyables qui les suivirent la perpétuèrent jusqu'à ce que Ouen-ti, de la dynastie des Han, eût rendu la paix à l'empire, & ressuscité l'abondance avec l'agriculture & la population. Hélas ! cette population qui tapisse dans tant de livres modernes en Occident, était si baissée alors, que l'État, bien loin de tolérer les infanticides, accordait des subsides en blé & en argent aux familles du peuple, en proportion du nombre des enfants qu'on y comptait, & en vint à flétrir le célibat

parmi les pauvres, à le taxer, & à faire comme l'impossible pour accrédi-ter le mariage. L'exposition des enfants recommença dans la suite quand les révoltes, les famines, les guerres, les inondations des campagnes, les oppressions tyranniques du luxe des riches réduisaient le peuple à une situation si violente, que cherchant la mort pour fuir ses maux, il ne ^{p.398} songeait guère à procurer à ses enfants la prolongation d'une vie qui n'aurait pu être que très malheureuse. Les mêmes causes qui avaient produit autrefois l'exposition & l'abandon des enfants, les reproduisirent d'autant plus rapidement, qu'elles les avaient déjà produits, car, dès que les idées publiques d'une nation ont été une fois entamées, obscurcies & corrompues sur un point, elle y revient à la première occasion, sans que la voix de la nature soit presque entendue, ou du moins assez écoutée pour en inspirer une horreur victorieuse. Les philosophes ont tous trébuché ici en voulant raisonner sur nos Chinois. Rien de mieux, certainement, que de vouer à l'exécration publique les pères & mères qui se portent parmi nous à des excès dont plusieurs bêtes féroces ne sont pas capables : mais, avant d'en conclure des charges & des accusations générales de barbarie, il faudrait songer à ce qui s'est fait dans d'autres nations. Que peut-on imaginer de plus affreux que les spectacles homicides des amphithéâtres romains, où, comme remarque Prudence, on se faisait un jeu de voir un homme tuer un homme, des lions & des tigres dévorer des enfants, & où les femmes, dames & les jeunes filles étaient les dernières à lever ou à baisser le pouce ? Qu'on ne vienne pas dire que les gouvernements d'alors laissaient dans les mœurs publiques un fonds de sévérité & de rigueur qui étouffait la compassion, il serait aisé de prouver que les Romains, en particulier, se piquaient d'une bienfaisance & d'une sensibilité qui leur faisaient traiter les autres peuples de barbares. L'Europe d'ailleurs a ses Annales ; qu'elle y étudie ses guerres & surtout le ton sur lequel on y raconte les choses les plus affligeantes : ou nous nous trompons bien, ou cela lui apprendra à modérer les conséquences qu'elle tire contre nous de l'exposition des enfants. Il nous semble même qu'à voir les choses sous un certain ^{p.399} point de vue, cette multitude innombrable de nègres qu'elle va acheter

annuellement en Afrique, pour les envoyer être les bœufs des terres de l'Amérique, ou mourir sous quelques années dans les cavernes des mines, pourraient donner lieu à des objections embarrassantes à résoudre. Les désaveux d'un certain public au reste, les réclamations des gens d'Église, les improbations des sages qu'on pourrait alléguer, ou ne peuvent rien, ou sont très concluants pour nous car tous nos livres de morale, de philologie, de littérature, &c. sont pleins d'exhortations, de déclamations, de discours, de diatribes, de satires & de dénonciations très violentes contre les expositions des enfants.

Mais examinons à quoi il faut réduire les hyperboles & les exagérations des faiseurs de relations sur le nombre des enfants exposés ou abandonnés. Comme c'est ici une bonne occasion de faire passer leur autorité & vivacité par le creuset de la critique, nous ne nous ferons pas de scrupule de quelques phrases de plus que besoin ne serait pour apprécier au juste leurs tarifs d'enfants exposés & noyés. La Chine n'est pas exceptée, que nous sachions, de la distinction capitale des temps & des lieux. Or les relations européennes, même celles qui sembleraient devoir être plus exactes dans une matière si grave, comptent trop sur la *pénétration* du lecteur, & ne disent point à quelle année, à quelles circonstances particulières il faut rapporter leurs récits, & étendent confusément à tout l'empire, ce qui ne regarde que quelques villes, ou tout au plus quelques provinces, & dans ces villes ou provinces, le plus bas peuple, & encore dans les mauvaises années & dans les temps oh la disette était extrême. Ces trois circonstances, ainsi rapprochées, innocentent de génération en génération tous les gens de condition, tous les citoyens & artisans un peu aisés, tous les cultivateurs, ^{p.400} tous les gens de guerre, c'est-à-dire beaucoup plus des trois quarts de la nation, & ne chargent le reste que pour les mauvaises années, qui ne sont jamais continuelles, grâce à Dieu, n'affligent pas toutes les provinces à la fois, & ne pèsent pas si violemment sur les plus pauvres dans un temps que dans l'autre. Or les récits des voyageurs réduits à ces termes, combien n'y a-t-il pas à rabattre de leurs citations ? Si l'on fait un pas de plus & qu'on observe

qu'en pareille matière un voyageur ne peut parler que sur des oui-dire, c'est bien pis ; car chacun sait de quelle couleur sont ces oui-dire pour un étranger qui voyage dans un pays dont il n'entend pas la langue, & combien il est peu en moyens, en loisir & même en soin de les vérifier : ce serait faire outrage à la sagacité du lecteur, d'appuyer sur tout cela. Il faut pourtant que nous disions un mot de ces enfants qu'on jette dans la rivière, après leur avoir lié au dos une courge vide de sorte qu'ils flottent longtemps avant d'expirer. La première pensée qui vient à l'esprit du lecteur, c'est que, la vérité du fait supposée, les pères & mères ont recours à ce triste expédient pour allonger d'autant la vie de ces infortunés, & charger leur péril, leurs larmes & leurs cris d'émouvoir la compassion & de leur obtenir d'être sauvés, à peu près comme la mère de Moïse, en le mettant sur le Nil dans un panier de joncs. L'interprétation est digne d'un bon cœur, & n'en est pas plus vraie. Ces infortunés enfants sont des victimes offertes à l'esprit de la rivière, d'après des oracles, en vertu d'un sort, ou en exécution d'un dévouement. Ceux qui ont lu nos Annales savent qu'un mandarin, outré d'un fanatisme si barbare, fit jeter successivement dans le fleuve Kiang les auteurs & complices d'un pareil sacrifice, sous prétexte de porter ses lettres & prières à l'esprit du fleuve. Ces dévouements, au reste, sont rares, & n'ont lieu qu'en certains ^{p.401} cantons où le fanatisme de l'idolâtrie est horrible. Il subjugué tellement les esprits, qu'on résiste à la compassion qu'inspirent ces infortunées victimes, pour ne pas attirer sur soi la colère du dieu à qui elles sont offertes. Pour les enfants morts qu'on voit quelquefois flotter sur l'eau, ils n'y ont été jetés que cadavres. Le pourquoi de cette barbarie, c'est que les enfants n'étant pas enterrés dans les sépultures de famille, ni inhumés avec cérémonie, les pauvres habitants des barques ne consultent que leur misère. Il en est de même de la plupart des enfants exposés qu'on trouve morts. Leurs parents les ont portés cadavres dans l'endroit destiné à l'exposition, pour leur procurer le bénéfice de la sépulture que leur donne la police. Quelque facile qu'il fût d'incidenter sur le nombre de 9.702, qu'on met à Pe-king en trois ans, nous aimons mieux dire que si on le compare avec celui des enfants trouvés de Madrid, de Paris, de

Londres, il n'y a pas tant à se récrier, si l'on a égard à la proportion du nombre des habitants. Du reste l'exposition des enfants est tellement tolérée ou plutôt autorisée, que loin de rechercher personne pour cela, on fait enlever les enfants tous les jours de grand matin, comme pour avertir qu'on peut les exposer la nuit. Si les nourrices qu'on leur donne aux frais du gouvernement n'en sauvent pas un si grand nombre que celles d'Europe, c'est que, quoi qu'en disent les philosophes modernes, il n'appartient qu'à la religion chrétienne de rendre les lois de bienfaisance efficaces, & les hommes qui se piquent plus de l'être, tout à fait hommes. Les Européens ne sentent pas assez ce qu'ils ont été & ce qu'ils seraient sans la croix de Jésus-Christ. La belle doctrine de l'humanité est assez bien exposée dans plusieurs de nos livres ; mais qui se met en peine de l'enseigner au peuple ? où veut-on qu'il puise des idées de respect pour le cadavre d'un enfant ?

XXI^e remarque. *Ils laissent l'intérieur des provinces absolument inhabité & absolument inculte ([ibid.](#)).*

Une proposition de cette espèce ne mérite certainement aucune attention, animadversion, ni réfutation de notre part. Nous ne sommes plus au quinzième siècle, où il fallait prouver l'existence de la Chine par la possibilité des antipodes. Cependant, comme notre auteur revient souvent à ses mensonges, nous placerons ici quelques observations, pour en faire sentir l'absurdité à ceux dont les connaissances n'ont pas doublé le cap de Bonne-Espérance. La carte de la Chine leur dit au premier coup d'œil qu'un empire si vaste & si immense compte bien des climats différents ; que sa patrie occidentale est la plus élevée & entrecoupée de montagnes dont les longues chaînes se cherchent & se fuient ; que, quoiqu'à parler en général, toutes les provinces soient bien arrosées, il y a des cantons considérables qui le sont peu. Cette première observation conduit naturellement à songer que les pays montagneux ou arides étant peu propres à l'agriculture, il n'y a qu'un besoin extrême qui puisse y faire chercher des moissons, & que, quand les colons chinois n'auraient pas entrepris d'y lutter contre les épargnes ou les disgrâces de la nature,

si toutes les bonnes terres étaient bien cultivées, on ne pourrait pas dire que la Chine fût un pays inculte. De cette première observation il faut passer à une autre. Le fleuve Jaune, les fleuves Kiang, Han, Ouei, &c. sont sujets à de longs débordements à cause des fontes des neiges & des grandes pluies : en conséquence il a fallu leur abandonner en bien des endroits les deux bords de leur canal, & ne chercher à les y contenir que de loin par des levées : en conséquence toutes les terres qui sont entre ces levées & le lit de ces fleuves sont perdues pour l'agriculture, ou ne l'occupent que casuellement. Ce n'est pas tout : autant la partie ^{p.403} méridionale de la Chine est arrosée par de fréquentes pluies, autant la partie du Nord l'est peu ; en sorte que dans le Pe-tche-li, par exemple, on est quelquefois sept à huit mois sans pluie. Ces dispositions climatériques doivent faire abandonner, dans la partie méridionale, les terres trop basses & trop enfoncées, & dans celle du Nord, les terres élevées : les premières, parce qu'elles sont noyées ; les secondes, parce qu'elles sont d'une sécheresse invincible. Un voyageur ne tient point compte de tout cela, & en impose en disant les choses comme il les a vues. Nous nous en fions de reste aux réflexions du lecteur sur les conséquences qu'il faut tirer : mais nous le prions de ne pas les déduire trop vite ; nous avons encore quelques petites observations à lui faire. Dans le passage d'une dynastie à l'autre, comme dans celui de celle des Ming à la dynastie régnante, les troubles & les guerres, les désolations & les ravages qui précèdent de semblables catastrophes attentent en une infinité de manières à la population & à l'agriculture. Quand la paix remet enfin toutes choses dans l'ordre, il est tout simple que les colons, diminués d'un tiers, & quelquefois de deux, comme cela est arrivé & démontré par la comparaison des dénombremens, s'attachant de préférence à cultiver les terres d'un rapport plus sûr, plus abondant & plus commode, aient négligé les autres. Or voilà précisément où en étaient plusieurs provinces de l'empire, lorsque les missionnaires y furent envoyés par la cour pour en faire la carte. Ainsi leurs témoignages ne valent que pour les temps dont ils parlent. Quand la *Description de la Chine*, de Duhalde, parut, tout avait déjà

changé de face. Si on avait lu nos Annales en Occident, si on y avait quelque idée de notre histoire agraire, qui y est si bien traitée, on saurait que cela est arrivé ainsi à différentes reprises ; que, quand les p.404 Han, les Tang, les Song, les Ming eurent pacifié l'empire, plus de la moitié des terres était abandonnée & que ce ne fut que peu à peu qu'on vint à bout de leur redonner des cultivateurs. Mais voici de quoi fixer encore mieux les pensées de l'Occident sur l'état de notre agriculture actuelle. Cent vingt années de paix ont tellement augmenté la population, que le besoin pressant de subsistance a fait entrer la charrue dans toutes les terres où il y avait la moindre espérance de récolte. L'industrie s'est surpassée elle-même, & est venue à bout de faire des amphithéâtres de moissons sur le penchant des montagnes, de changer des marais submergés en rivières, & de récolter jusqu'au milieu des eaux par des inventions dont l'Europe n'a encore aucune idée. Mais tout cela lui sera exposé & raconté en détail dans l'ouvrage qu'on fait sur notre agriculture, qui, embrassant l'histoire, la théorie & la pratique, sera une ample réfutation des *Recherches philosophiques*. Nous y renvoyons d'avance le lecteur, pour voir au long toutes les pièces du procès. Finissons notre propos par copier la rédaction générale des terres cultivées dans tout l'empire en 1745, telle qu'on la trouve dans la dernière édition du *Hoei-tien*, imprimé au palais.

Terres des bannières tartares : 1 ouan, 3.838 king.

Terres du peuple : 708 ouan, 1.142 king, 88 mou.

Terres militaires : 25 ouan, 9.418 king, 42 mou.

Terres des miao & pagodes : 3.620 king.

Terres des lettrés ou littéraires : 1.429 king & quelques mou.

Nous avons traduit le texte à la lettre, pour aller au-devant de toutes les défiances, méfiances & soupçons. Comme cependant on pourrait ne pas savoir la valeur des mots en p.405 Europe, en voici la signification exacte. *Ouan* signifie dix mille, *king* est le conglobatif de cent *mou*, & le *mou* est l'arpent chinois, qui est de deux cent quarante pas de long, sur un pas de largeur ; le pas est de dix pieds, & le pied est, à un millième près, comme celui de Paris.

XXIIe remarque. *Coutume des Chinois d'écraser les pieds aux filles* ([page 59](#)).

Nous nous bornons à dire que la manie de s'étreindre les flancs, pour se donner une taille fine & légère, est absolument aussi absurde que celle de se serrer les pieds pour les avoir petits & mignons, & qu'elle est incomparablement plus dangereuse à tous égards. Nous ne savons pas si l'histoire d'Occident s'est chargée de raconter quand & comment cette coutume a commencé ; celle de Chine ne dit rien de celle d'*écraser les pieds aux filles*. Il est probable que le malentendu & l'incommodité des habits inférieurs des personnes du sexe en Europe, les auront conduites à s'étreindre le corps à la ceinture, pour que le haut du corps ne fût pas transi & gelé par le froid. Des idées de bonne grâce, de bel air & de parure feront survenues après ; & comme le sexe les reçoit sans les examiner, elles auront conduit peu à peu un soin de santé à devenir un attentat contre la santé & contre la vie même. Il en a été de même en Chine. Tous les bas, dans l'antiquité, ne descendaient que jusqu'à la cheville, & étaient faits *en cône*, comme disent les glosateurs. On enveloppait le pied avec un ou plusieurs doubles de toile qu'on pliait dessus, qu'on faisait arriver sur le bas, & qu'on fixait par des bandelettes assez longues pour faire tous les tours que besoin était pour assujettir la toile, la cacher au-dessus du col du pied, & venir se nouer à mi-jambe. Le goût de la parure fit le reste chez les personnes du sexe, d'abord dans le palais, puis dans toutes les conditions, & l'a conservé. Ce que nous disons ^{p.406} de la chaussure des anciens est un fait dont la preuve subsiste encore dans celle des soldats qui gardent les chemins. Peut-être même que les antiquaires d'Occident la trouveraient aussi dans ce qu'ils ont conservé de l'antique chaussure des Grecs & des Romains. Il nous en a coûté vraiment de nous arrêter à une niaiserie de cette espèce ; mais il y a des imaginations si susceptibles de travers & si proches du délire, qu'il faut en avoir pitié. Du reste, nous en avons en Chine qui sont aussi étreintes & peinées de la finesse de la taille des personnes du sexe d'Occident, & qui conçoivent moins qu'elles puissent vivre, être mères, respirer, digérer,

en voyant le diamètre du bas d'un corset, qu'on ne conçoit qu'elles puissent marcher ici en voyant leurs souliers en Occident.

Si l'on mettait en question si les peuples & les nations gagnent ou perdent à s'étudier réciproquement & à chercher à se connaître, nous pencherions beaucoup pour l'avis de nos anciens sages, qui ont soutenu que la multitude y gagne peu, & que, tout compensé, il en résulte beaucoup d'inconvénients & très peu d'avantages. Qui y regarderait de près trouverait peut-être que les idées publiques de l'Europe ne sont devenues si bigarrées, si flottantes & si inconséquentes sur les choses les plus graves, comme sur les plus frivoles, que depuis qu'on y a porté la prétendue connaissance des peuples & des nations du reste de l'univers. Chaque erreur & chaque ignorance, chaque vice & chaque travers a pris acte de ce qu'on débite sur les pays étrangers, souvent très faux, communément défigurés, presque toujours outrés ou surfait, & s'en est prévalu pour se défendre contre les anciennes idées & persuasions. Le vrai répand des rayons qui dissipent enfin tous les nuages, mais il lui faut du temps pour remporter la victoire, & une génération entière est ^{p.407} la victime des erreurs que la suivante persiflera. Selon Confucius il ne faut apprendre à la multitude, sur les pays étrangers, que ce qui peut augmenter son amour pour la vérité & son mépris pour le mensonge, son estime pour la vertu & sa haine pour le vice. Cette règle pourvoit à tous les inconvénients ; mais comment serait-elle observée, puisqu'un faiseur de recherches philosophiques, au lieu de parler aux dames d'Europe de la modestie de celles de Chine, de leur application continuelle aux soins de leur ménage, de leur humble soumission & docilité, s'amuse à leur débiter des rêves sur la coutume d'écraser les pieds aux filles ?

XXIII^e remarque. *Dans un pays ou il ne naît certainement pas plus de filles que de garçons ([page 67](#)).*

Il y a au moins deux mille ans qu'on a observé, en Chine, que la proportion des garçons & des filles qui naissent était différente d'une province à l'autre, tantôt en plus, tantôt en moins, & rarement égalé.

L'auteur du *Tcheou-li-pan-kou* & les autres écrivains qui ont rapporté cette observation d'après les registres publics des naissances, ont négligé de remarquer qu'à prendre la totalité de ces naissances pour tout l'empire, le nombre des garçons & des filles était à peu près égal. Le philosophisme ne se lavera point d'avoir essayé des calculs des naissances, de la proportion du nombre des filles & des garçons, des défalcations de ceux & de celles qui ne peuvent ou ne veulent pas se marier, pour trouver la nature en contradiction avec la monogamie. Si jamais nos Chinois s'écartent du bon sens par un pareil chemin, ils tâcheront de montrer que l'infanticide est dans l'ordre de la nature, en faisant voir par le calcul proportionnel des terres cultivables & de leur produit, avec le nombre des habitants & la quantité des aliments nécessaires à leur subsistance, que l'on peut tuer chaque année tous les enfants qui seraient ^{p.408} surnuméraires pour la nourriture. Du reste, nous nous faisons fort de démontrer, quand on voudra, que nos écrivains les plus décriés n'ont jamais avancé, en fait de piété filiale, de soumission au prince, de chasteté, de justice, &c. aucune proposition aussi affreuse que celles qu'on nous a fait lire à Canton, lors de notre dernier voyage, dans des livres que personne n'avait honte d'avoir & de lire.

XXIV^e remarque. *Les maîtres ne permettent pas le mariage aux esclaves, & le nombre des esclaves est très grand (page 68).*

1^o Il ne faut que voir le dispositif de nos lois politiques, civiles & criminelles, pour être convaincu que les maîtres, bien loin d'empêcher leurs esclaves de se marier, ne sont que trop pressés de le faire, & que, soit bonté, soit séduction, ils se portent à cet égard à des excès qu'il a fallu arrêter. Qui s'imaginerait, en Europe, qu'un maître pût conniver à ce que ses esclaves épousent des personnes libres, & y connivent tous les jours au risque d'être amendés & de perdre leurs esclaves ? De combien d'embarras & de difficultés ne seraient pas délivrés les missionnaires, si les esclaves de l'un & de l'autre sexe, qui ont des maîtres infidèles, n'étaient pas si pressés de se marier ? Le célèbre See-ma-kouan a mis dans ses instructions domestiques qu'il faut marier les esclaves, filles & garçons, dès qu'ils sont nubiles, pour

empêcher qu'ils ne se libertinent ou qu'on ne les corrompe. Tout le monde suit tellement cette règle, même pour les domestiques, que nous croyons pouvoir avancer qu'il y a dix domestiques mariés en Chine pour un en France. 2° Les maîtres sont intéressés à marier leurs esclaves, non seulement parce que cela les leur attache & facilite le service, les femmes étant avec les femmes, les hommes avec les hommes, mais encore parce que les enfants qui proviennent de ces mariages leur appartiennent, sont d'un grand ^{p.409} secours pour le petit service domestique dès qu'ils ont atteint neuf à dix ans, s'attachent à leurs propres enfants, avec qui ils sont élevés, puis suivent les filles chez leur mari, les garçons dans leurs voyages & emplois, & tiennent toujours à la maison par leurs pères & mères qu'on y garde. Dans un renversement de fortune, ces petits esclaves sont une ressource très présente ou par leur industrie, ou par leur travail, ou par leur fidélité, ou du moins par le prix qu'on en retire. 3° : Les maîtres chinois sont bien éloignés de traiter leurs esclaves comme on traite les nègres à l'île de France & à Bourbon. Outre que nos mœurs, notre génie, notre manière de vivre, nos préjugés & l'entraînement général de l'humanité publique sauvent les maîtres les plus durs des excès où pourrait les porter leur caractère particulier, la loi de l'État & celle de l'honneur, qui est peut-être encore plus forte, les subjuguent tellement, qu'à n'en croire que le témoignage des faits, on peut dire que les esclaves de l'un & de l'autre sexe sont traités dans les familles comme des domestiques, & que même, à la liberté près, leur sort est plus heureux, parce que les maîtres sont chargés d'eux pour tout, & pour toute la vie. Les missionnaires sont bons témoins que plusieurs de leurs néophytes, usés de vieillesse & infirmes, sont entretenus très honnêtement par des maîtres infidèles, lors même que ceux-ci sont très bornés pour leur propre subsistance. Ce que nous avançons ici est si vrai, qu'il a fallu que la loi donnât des bornes à la bienfaisance des maîtres envers leurs esclaves, & délivrât leurs enfants & leurs héritiers des legs trop forts dont ils étaient chargés. Pour dire quelque chose de plus concluant encore, il est de fait que plusieurs esclaves refusent leur liberté, qu'on veut leur rendre, & que l'attachement de plusieurs pour leurs maîtres a

paru d'une manière si aimable & si attendrissante, que ^{p.410} les historiographes ont cru devoir les faire entrer dans les Annales de chaque dynastie, & les compilateurs en composer un article à part dans les collections historiques & littéraires. 4° On a nos livres de morale en Europe ; qu'on y lise ce qui concerne la manière dont on doit traiter les esclaves, & on verra que cette morale serait exempte de tout reproche, si ses enseignements étaient aussi vrais, aussi justes & aussi sages sur d'autres articles d'une plus grande importance. Comme les pensées testamentaires sont celles qui peignent le mieux les hommes, parce qu'elles sont plus dégagées des passions, nous avons fait une étude particulière des écrits de cette espèce, & nous osons assurer que, dès qu'on y vient aux esclaves, on y trouve une façon de penser, de sentir & de s'exprimer digne des auteurs du *Télémaque* & de *l'Ami des hommes*. 5° Si l'on nous demande pourquoi cette façon de penser, nous répondrons fort simplement que cela vient, en premier lieu, de ce que nos Chinois ont été longtemps une grande famille comme les juifs, & que cette idée primitive, qui ne s'est pas effacée, tempère & modifie celle d'esclavage d'autant plus efficacement, que n'ayant pas de noblesse proprement dite, les conditions sont séparées, mais les hommes se touchent. Cela vient, en second lieu, de ce que les premiers esclaves qu'on a connus en Chine ont été des délinquants & des coupables que la loi privait de leur liberté en punition de l'abus qu'ils en avaient fait. Le *Fong-fou-tong* dit, d'après les *King* & les Annales :

« Il n'y avait point d'esclaves, ni hommes ni femmes, dans l'antiquité. Les premiers qui furent esclaves furent des coupables qui perdirent leur liberté par les travaux & la prison auxquels ils furent condamnés en punition de leurs crimes.

Or, comme ils ne perdaient leur liberté qu'entre les mains de la loi, ils n'étaient esclaves qu'en ce sens que ^{p.411} leur travail était acquis ou au public ou aux hommes publics. Les prisonniers & captifs de la guerre introduisent une seconde espèce d'esclaves. Enfin, dans les troubles & malheurs de la troisième dynastie, les pauvres, qui se voyaient sans ressource, se donnaient, avec leurs familles, aux grands & aux riches

qui voulaient les nourrir. Ces deux dernières origines de l'esclavage l'ont plus fait regarder comme un malheur que comme une honte. Cela vient enfin de ce que notre manière de vivre met les dames & les demoiselles dans le cas de donner toute leur confiance aux esclaves de leur sexe avec qui elles sont enfermées toute leur vie dans l'intérieur d'un appartement, & leurs maris & leurs frères aux esclaves qui les servent, les suivent partout, & par qui ils sont forcés de faire passer toutes leurs affaires & tous leurs secrets. Nous remarquerons, à ce propos, que les longues tirades de notre auteur, contre l'imbécillité des empereurs, qui avaient accordé autrefois tant de crédit aux eunuques, ne sont qu'un vain bruit de mots pour des lecteurs qui pensent. Dès qu'on suppose un empereur enfermé dans un immense palais par sa grandeur, privé, par l'étiquette, de tout commerce de société & d'amitié, ne voyant les grands & ses ministres qu'avec l'appareil du cérémonial & presque toujours du haut de son trône, il est inévitable que son âme se tourne vers ceux qui l'approchent de plus près, le voient avec plus de liberté, sont continuellement en sa présence, & qu'il donne d'autant plus aisément dans leurs pièges, qu'il s'appuie plus tendrement sur leur fidélité. Qui ne sait pas que les empereurs grecs de Constantinople, quoique moins enfermés que les nôtres dans le cercle de leurs eunuques, ont été pris comme eux dans leurs filets, & conduits aux mêmes abus du souverain pouvoir ? Combien de rois même & de princes qui n'ont exécuté en public que ^{p.412} ce que leur persuadaient en secret des domestiques de confiance dont on avait suborné la fidélité, & par qui on poussait des projets dont les uns ni les autres n'avaient aucun soupçon ? Si les empereurs de la dynastie régnante ont résisté jusqu'ici à l'ascendant des eunuques pour les affaires du gouvernement, c'est qu'ils ont eu la sage politique de ne pas s'isoler de leurs Tartares, de fermer aux eunuques l'entrée de toutes les charges, & de prendre des arrangements qui non seulement ôtent à leur curiosité la connaissance des affaires, mais empêchent même qu'aucune expédition ne passe par leurs mains ; encore a-t-il fallu qu'ils aient tous été des génies supérieurs, occupés, d'un soleil à l'autre, des soins du gouvernement, régnant par eux-mêmes, & si singulièrement faits pour

se succéder l'un à l'autre, qu'on ne trouve rien de pareil dans toute notre histoire, ni peut-être dans celle d'aucun peuple. Aussi notre Chine est-elle montée, sous eux, beaucoup plus haut qu'elle n'avait jamais fait, & bien au-delà de ce qu'on en soupçonne en Europe. 6° Tout est peuple, en Chine, hormis les lettrés, les mandarins & les princes. Le moyen, avec cela, que le nombre des esclaves soit *très grand* ? Nous ne savons pas où en sont les idées d'Europe depuis que nous l'avons quittée, mais nous sommes bien sûrs qu'on y aurait ri, il y a vingt-cinq ans, d'un écrivain qui aurait donné des esclaves, dans une page, à ceux qu'il aurait dit, dans une autre page, manquer du nécessaire le plus urgent. Du reste, qu'on l'attribue selon que l'on l'entendra, ou au dégoût d'avoir des esclaves, ou à la difficulté d'en trouver, toute la Chine sait qu'il a fallu un édit de l'empereur pour obliger ses Tartares en charge d'avoir des esclaves pour domestiques, & que cet édit est un des plus mal observés. Comment ne le serait-il pas ? Plusieurs maîtres affranchirent leurs anciens ^{p.413} esclaves ; & il est difficile d'en avoir de nouveaux, parce que, les pères & mères exceptés, & pour le cas seul d'une extrême nécessité, un homme libre ne peut être vendu pour esclave qu'autant qu'il se vend lui-même.

XXV^e remarque. *En examinant ces extraits, je me suis d'abord aperçu qu'ils sont, en tout point, faux & controuvés ([page 71](#)).*

Nous avançons deux propositions en démenti des assertions de notre auteur. 1° Les Européens qui ont écrit sur la Chine ne sont responsables que de leur fidélité à copier nos livres. Or, il ne faut qu'ouvrir le *Nien-eulh* ou les Grandes Annales, pour voir que les dénombrement montent, baissent, remontent & descendent encore d'une manière qui confond la pauvre petite raison humaine & renverse une foule de calculs & de raisonnements philosophiques de ces derniers temps. Donnons un exemple pris au hasard. Selon le dénombrement de l'an 74 avant Jésus-Christ, il y avait, en Chine, douze cent vingt-trois ouan trois mille cent vingt familles, & cinq mille neuf cent cinquante-neuf ouan quatre mille deux cent soixante personnes. Selon celui de l'an 586 après Jésus-Christ, il n'y avait plus

que huit cent quatre-vingt-dix ouan sept mille cinq cent trente-six familles, & quatre mille six cent un ouan neuf mille neuf cent cinquante-six personnes. La disproportion est encore plus grande entre le premier dénombrement de la dynastie régnante & celui de 1745, que nous avons mis plus haut. 2^o De quelque manière que s'y prenne notre auteur, nous le défions de trouver que les à peu près qu'on a donnés sur le nombre des habitants de Pe-king soient aussi loin l'un de l'autre que ceux que les savants de nos jours ont donnés sur le nombre de ceux de l'ancienne Rome. Toutes les pièces vérifiées & examinées depuis environ cinquante ans, on a pris à tâche de faire refouler dans les campagnes & dans ^{p.414} les provinces les habitants inutiles de la capitale, parce que cette province étant très peu fertile & sujette à de grandes sécheresses & inondations, une population excessive occasionnait nécessairement des chertés de vivres funestes à l'abondance qu'il est essentiel d'y entretenir. En conséquence de cela le nombre des habitants de Pe-king a beaucoup diminué, & ceux qui l'ont mis plus haut ont pu dire aussi vrai que ceux qui l'ont mis plus bas. Du reste, ce n'en est pas là la seule raison. Les années des grands examens, les années des grandes promotions, les années des grandes fêtes, &c. le nombre des habitants y croît, en quelques mois, d'un quart ou même d'un tiers, & très considérablement, chaque année, à la dernière lune, quand les princes tributaires du Thibet, de Hami, de toute la Tartarie, de Corée, &c. viennent faire leur cour à l'empereur, ou lui envoient des grands pour lui offrir leurs tributs. Quant à la population générale de tout l'empire, indépendamment du témoignage des dénombremens, les ouvrages subsistants en digues, levées, canaux, écluses, jetées qui sont sur les bords des fleuves Jaune, Kiang, Ouei, &c. sont en si grand nombre, si continuels & d'un si difficile entretien, qu'ils supposent & démontrent une population immense. L'Europe, que nous sachions, n'a rien qui puisse en ébranler l'idée. Le fleuve Kiang a plus de soixante brasses de profondeur à quarante lieues de son embouchure, & on le contient dans ses débordemens. Qu'on examine sur la carte la longueur de son cours, ainsi que celle du fleuve Jaune.

XXVI^e remarque. *Ces endroits incultes ne sont rien en comparaison du terrain qu'occupent les sauvages de la Chine nommés Man-ho* ¹ ([page 73](#)).

Il faut être de bonne composition avec notre auteur pour les mots chinois qu'il se hasarde à copier. Il est plein de bonne volonté & fait sûrement de son mieux ^{p.415} pour lever boutique d'érudition. Aussi répondrons-nous à sa pensée ; car nous comprenons qu'il veut parler des *Miao-tsee*. Or ces *Miao-tsee*, sur lesquels il a débité tant de contes bleus, n'existent plus, ou autant vaut. L'empereur régnant leur enleva le petit Kin-tchouen l'année dernière, & y envoya sur-le-champ des colons, pour soulager les provinces qui en regorgent ; on leur a enlevé cette année presque tout le grand Kin-tchouen. On attend au premier jour la nouvelle de la prise de ce qui reste. Quel dommage que le philosophisme ne donne pas un peu d'avance pour l'avenir ! notre auteur aurait passé l'éponge sur ce gros article de ses recherches ; non pas qu'on puisse lui reprocher d'avoir ignoré, en Europe, ce qui se passait en cette extrémité de l'Asie ; orientale mais le récit que va faire l'histoire, de cet événement, prouvera, en contradiction de ses oracles, que les *Miao-tsee* avaient un roi, qu'ils étaient liés les uns aux autres, en sorte que le petit Kin-tchouen pris, ceux qui n'ont pas vu jour à s'y défendre davantage se sont retirés dans le grand ; qu'ils n'occupaient que des montagnes sauvages entre les trois provinces See-tchouen, Kouei-tcheou & Yun-nan, & ce qui est bien plus écrasant, que tout le pays qu'ils occupaient, à quelques petites vallées près, est un pays assez misérable, où ce qu'il y a de mieux se réduit à des bois, des plantes & des fossiles. Au surplus, nous avertissons la *pénétration* de notre auteur qu'on pourrait dire des montagnards des Cévennes, des Alpes, de l'Apennin, &c. tout ce qu'il y a de vrai dans ses propos sur les *Miao-tsee*.

¹ [c.a. : le texte porte *Mau-lao*.]

XXVII^e remarque. *On s'est étonné de ce qu'on ne trouve pas* ¹ *dans tous les gouvernements de grands magasins* ([page 76](#)).

Ce ne sont point sûrement ceux qu'on voit en Europe qui causent cet étonnement ; mais, pour le faire cesser & le _{p.416} changer en une juste admiration, il n'y a qu'à lire le *Mémoire envoyé de Pe-king sur la police & la conservation des grains à la Chine*, imprimé, il y a déjà bien des années, à la fin de la première partie de la *Mouture économique*. Quoique la matière n'y soit pas épuisée, à beaucoup près, ce qu'on y expose sur cet important sujet ayant été écrit longtemps avant les recherches de l'auteur, n'en servira que mieux à faire apprécier au juste quel fonds on peut faire sur tout ce qu'avance, débite & conclut sa *pénétration* avec l'appareil mensonger des discussions les plus savantes, les plus impartiales & les plus laborieusement méditées.

XXVIII^e remarque. *Si ces irruptions sont si à craindre dans le centre de l'empire & sur les grandes routes* ([page 79](#)).

Notre auteur ayant dit plus haut qu'il y a peu de villes en Chine, qu'on a érigé les villages en bourgades sur les cartes, pour ne point en rendre les vides trop sensibles & cacher ces contrées sauvages & incultes qu'on trouve dans toutes les provinces, faute d'avoir une *pénétration* aussi aiguë que la sienne, nous avons quelque peine à comprendre son raisonnement sur les grandes routes. Nous nous bornerons à lui demander ce qu'il pense des routes de Lisbonne à Dantzick, par exemple, de Madrid à Prague, de Paris à Moscow. Celle de Pe-king à Canton est à peu près aussi longue ou même plus, selon qu'on prend par le Hou-kouang, par le Kiang-nan ou par le Kiang-si. Or nous pouvons bien répondre, pour cinquante ans, que non seulement les missionnaires, mais même leurs domestiques, qui la font toutes les années, quelquefois plusieurs fois, n'ont jamais été volés. Nous brisons sur cet article, de peur de perdre patience en voyant citer le Lord Anson en pareille matière. Quant aux villages érigés en *bourgades*, puisque nous sommes tombés _{p.417} sur cet article, que nous avons passé, nous

¹ [c.a. : le texte porte "de ce qu'on ne forme pas..."]

nous y arrêterons un instant. L'empereur régnant, pour remédier au défaut des anciennes cartes, qui étaient à un trop petit point pour qu'on y pût mettre ces prétendus villages *érigés en bourgades*, les avait fait étendre en cent grandes feuilles ; puis, quand elles ont été imprimées, il a trouvé les noms si près & tant de villages avec garnison omis, qu'il a ordonné sur-le-champ qu'on les gravât de nouveau sur un plus grand point. Il faut que notre auteur ait transporté en Chine ses anciennes idées sur l'Amérique, pour oser avancer ce qu'il a débité sur notre géographie. Hai-tien, qui est le Versailles de Chine, & qui a au moins quatre-vingt mille habitants, est resté dans son rang de bourg, ainsi que l'endroit où se fait la porcelaine & le port de Han-keou, &c. Nous n'oserions pas lui dire combien il y a d'habitants dans ces deux dernières bourgades ; qu'il demande à nos navigateurs combien on en compte à Fou-cheng, qui n'est aussi qu'une bourgade placée sur le bord de la rivière, à huit lieues au-dessus de Canton. S'ils lui disent vrai, il sera bien étonné d'apprendre qu'aucune ville d'Europe, si l'on en excepte Paris peut-être, n'en compte autant, & qu'il suffirait pour peupler plus de trente villes d'Allemagne. Voici maintenant de quoi débrouiller & fixer ses idées sur le nombre de nos villes. Elles sont divisées en trois ordres, comme tout le monde sait : celles du premier se nomment *fou*, celles du second *tcheou* & celles du troisième *hien*. Les *fou* gouvernent plusieurs *tcheou* & les *tcheou* plusieurs *hien*. Une province est plus ou moins grande, plus ou moins considérable, selon qu'elle a plus ou moins de *fou*, le premier desquels est la capitale. La ramification des charges militaires, civiles, économiques, judiciaires, suit celle des ^{p.418} villes, ainsi que tout ce qui a trait au gouvernement. Comme les *hien* qui sont la dernière division, sont aussi la plus essentielle & la base de toutes les autres, pour n'être pas dans le cas de surcharger l'État d'un trop grand nombre d'officiers publics, la même loi qui en a réglé le nombre pour chacun, a réglé en même temps la grandeur & étendue de son district. Un *hien* doit avoir tant de lieues carrées, & il ne peut y avoir que tant de *hien* dans tant de lieues carrées. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si cela est bien ou mal imaginé, mais cela peut aider la *pénétration* de notre auteur à

comprendre la valeur de tous ses raisonnements sur l'Allemagne. C'est un vrai malheur pour sa thèse du *peu de population de la Chine*, qu'il n'ait pas pu lire nos Annales. En tournant & retournant sous diverses faces la grande preuve du petit nombre des villes, il l'aurait démontrée, & par-dessus le marché, notre descendance des Scythes, qui est bien plus essentielle. Il aurait pu prouver en effet par nos *King* & nos monuments historiques les plus révévés 1° qu'il y a eu très peu de villes en Chine jusqu'au milieu de la troisième dynastie, c'est-à-dire jusqu'à la fin du septième siècle avant Jésus-Christ ; 2° que les plus grandes villes d'alors, sans en excepter les capitales des principautés ni même celle de tout l'empire, étaient peu considérables, & composées de la maison du prince, des officiers des tribunaux, de la garnison & d'un assez petit nombre d'artisans & de marchands ; 3° que les bourgs & gros villages étaient très clairsemés & formés par un petit nombre d'ouvriers nécessaires pour les environs, & de marchands pour les foires & marchés ; 4° que les villes ne commencèrent à se multiplier & à se remplir d'un certain nombre d'habitants que dans le quatrième siècle avant l'ère ^{p.419} chrétienne ; 5° que ce ne fut que sous les Han qu'on vit les grandes villes étendre leur enceinte, s'allonger par des faubourgs, acquérir des ateliers de toutes les espèces, regorger d'artisans, de marchands & d'artistes, & enfin être accablés d'un grand nombre de cette espèce de citoyens, jusqu'alors inconnus en Chine, qu'on appelle bourgeois en Occident, & ici les parasites & les sangsues de la société, parce qu'ils ne tiennent à elle que par leurs besoins, leur bien-être, leurs plaisirs & leur continuelle inutilité. Ces cinq articles, bien prouvés, sont bien autre chose, vraiment, que des citations disparates & fort étonnées de se trouver ensemble dans la même page. De dix mille de ses lecteurs il ne s'en serait peut-être pas trouvé un seul qui eût soupçonné que les campagnes étaient très peuplées ; ou qui même eût voulu croire, quand on le lui aurait dit, que les hameaux étaient si près & si contigus, que leurs habitants pouvaient s'appeler, se répondre, & faire passer une alarme, d'un bout de l'empire à l'autre, presque aussi vite que dans un camp.

XXIX^e remarque. *Parce que leur pays n'est jamais sujet à la peste* ([page 81](#)).

Voilà plus de deux cents ans que les Européens fréquentent la Chine & y habitent, sans qu'ils y aient ni vu de peste, ni entendu parler de ce redoutable fléau : c'est sans doute ce qui leur a fait avancer qu'elle n'y est pas sujette. La *pénétration* de notre auteur fait honneur à sa philosophie. Il serait d'autant moins à sa place de prétendre que notre patrie est exempte de la peste, que nos livres de médecine & de morale en parlent. Les premiers en distinguent plusieurs espèces, selon la saison, les lieux & les circonstances où elle commence.

« Dès que le levain pestilentiel, dit le Kou-kin-y-tong, commence à se développer, il se ^{p.420} répand rapidement d'une maison à l'autre, du quartier de l'Orient à celui de l'Occident, d'un village de la plaine à celui de la colline ; gagne, de proche en proche, plusieurs districts à la fois ; parcourt toutes les provinces, attaquant en même temps tous les âges & toutes les conditions, multipliant les maladies d'un jour à l'autre, & laissant à peine assez de vivants pour enterrer les morts.

Cette description, certainement, ne peut convenir qu'à la peste, & fait foi que notre médecine a eu occasion de l'étudier, & quoique bien plus rarement, sans comparaison, que celle d'Europe, puisqu'en deux mille ans, on en compte à peine quatre ou cinq dans les Annales ; ce qu'elle en dit pourrait peut-être aider à fixer les pensées de l'Occident sur la manière de traiter ceux qui en sont atteints, & d'en préserver les autres. Notre morale laisse à la médecine tous ces raisonnements & dit crûment que la peste, *ouen-ping*, est un fléau, un châtement, une vengeance éclatante de la colère du Tien, & va jusqu'à prétendre qu'elle est en particulier le châtement de la luxure & de l'impureté ; ce qui est sensible & palpable, puisqu'un des plus terribles effets de cette horrible maladie est d'embraser le corps & l'âme à la fois des flammes de la concupiscence, d'en augmenter l'ardeur avec le pus & l'infection des ulcères, & de les continuer jusques dans les dernières convulsions de

l'agonie. Quoique l'auteur du *Ouen-hien-tong-kaou* n'en parle qu'en savant & à l'occasion de ses recherches sur les calamités publiques, il dit sans détour

« Le sage, en voyant que la nature prend un autre cours, craint le Tien, & conclut du désordre sensible des causes secondes, que, puisqu'elles sortent du cercle d'une manière qui dément leur nature & les tire de leur voie, il y a une direction suprême qui produit ce changement, pour corriger & faire craindre. ^{p.421} Quelque bornées que soient mes lumières, je ne saurais m'en imposer à moi-même. Dès qu'il s'agit de calamités, de fléaux, de peste, la science n'a plus de principes fixes ; elle ne rend point raison des causes, elle ne concilie point les faits, elle ne montre point de remède... On a perdu la vraie doctrine des sages de l'antiquité, sur ce point capital, jusqu'à ne plus les comprendre.

Ces dernières paroles sont d'autant plus remarquables, que la *pénétration philosophique* des penseurs de la dynastie des Song avait prouvé que l'influence physique de la bonté ou défectuosité des actions des hommes était la cause prochaine, présente & immédiate de tous les dérangements qui surviennent dans le cours de la nature. Leurs raisonnements sur cette matière sont aussi curieux, pour le moins, que ceux de notre auteur sur la descente du mercure : car, comme les faits sont la pierre de touche de la bonne physique, ils ont tellement fait voir que la paix, l'abondance & la félicité publiques n'ont été durables & universelles que lorsque les mœurs ont été pures & innocentes, & que les générations, affligées par des guerres violentes, des famines extrêmes, des pestes, des tremblements de terre & des inondations, ont toujours été les plus corrompues & les plus débordées ; qu'il est difficile de nier cette correspondance décisive. Quant au pourquoi & au comment de l'influence physique de la moralité des actions humaines sur les effets de la nature, ce qu'on en dit n'est pas si satisfaisant que les fumigations, dont parle notre auteur, contre la peste ; mais cela

approche beaucoup de ses idées sur le riz relativement à cette maladie, & mérite autant d'attention.

XXX^e remarque. *La fumée qui en résulte dans tous les quartiers des villes forme quelquefois un brouillard assez épais. On a même soupçonné que cela produit cette horrible maladie des ^{p.422} yeux à laquelle les Chinois sont si sujets ([page 86](#)).*

Nous avons remarqué en effet ce brouillard sur plusieurs villes, quand nous les voyions le matin & le soir à une certaine distance ; mais, comme il ne nous a jamais paru bien différent de celui qu'on voit en France, nous avouons, à la honte de notre *pénétration*, que la pensée du *sental* blanc, qu'on brûle à huis clos devant les idoles, nous était d'autant moins venue, qu'il n'y a guère que les riches dévots qui fassent cette dépense : car, outre que le *sental* blanc est cher, & qu'il en faudrait une énorme quantité pour former un brouillard épais sur une ville comme Pe-king, par exemple, qui a plus de cinq lieues de circonférence, sans compter les faubourgs, nos médecins sont en possession de l'attribuer à la mauvaise coutume de coucher nue tête sous une fenêtre de papier déchirée, & quelquefois ouverte, lors même que les pluies & le vent rendent l'air de la nuit fort malsain. Dans le vrai, les missionnaires européens, qui sont plus attentifs, n'en sont point atteints. Grâce au peu de physique que nous avons appris en France, nous avons compris assez aisément que peu de bois de *sental* donne un grand volume de fumée ; mais aussi il faut bien des pieds cubes de fumée pour former un brouillard épais sur Pe-king, vu surtout qu'étant au pied des montagnes, son atmosphère n'est guère sans vent ; encore faut-il ajouter que les parties les plus grossières du *sental* étant les seules qui puissent nuire en se répandant des chapelles des idoles, le déchet des cendres & de la fumée la plus légère défalquée, il doit falloir bien du *sental* pour causer ces terribles maladies des yeux, dont il y a quelquefois jusqu'à deux ou trois personnes atteintes dans un quartier, qui n'est guère plus grand qu'une ville d'Allemagne. Un peu d'algèbre serait bien ici, parce qu'en calculant combien un pouce cube

de sental donne de ^{p.423} cendres, de fumée légère & de fumée grossière, on verrait au juste combien il en faut pour qu'il soit nuisible, en prenant un terme mitoyen entre les temps humides & les temps secs, entre les jours d'un grand vent & ceux qui n'en ont pas.

XXXI^e remarque. On *n'a jamais pu parvenir à en faire une bonne liqueur* ([page 167](#)).

C'est une affaire, parmi nos savants, de fixer le temps précis où la vigne & le vin de raisin ont commencé à être connus dans notre Chine. L'un & l'autre ont été sûrement connus sous le règne de Ou-ti des Han, plus de cent vingt-cinq ans avant l'ère chrétienne. Il est bien hardi d'assurer décidément qu'*on n'a jamais pu parvenir*, en Chine, à faire du bon vin. La Chine est bien vaste, & il y a bien des siècles qu'elle est habitée. Les chansons de table qui nous restent du troisième & quatrième siècles ne disent pas cela, à beaucoup près. Bien plus, ce que nous ont transmis les anciens sur la manière dont on faisait alors le vin ici, est bien approchant de celle des Grecs & des Romains. Les vignes ont été arrachées par édit public, parce qu'elles ne réussissaient que trop, détournaient de l'agriculture & lui enlevaient des terres. Quand on se risque à parler sur une nation, il serait à sa place d'avoir quelque idée de son histoire avant que de prendre un ton décisif. Les missionnaires n'ont pas réussi à faire de bon vin ; mais, outre que le sol & le climat de Pe-king ne sont pas favorables aux vignes, ils n'ont jamais eu que quelques misérables treilles dans l'enceinte de leurs maisons & de leurs sépultures. Or, le raisin de treille ne donnera pas de bon vin, même en Champagne & en Bourgogne. Que les marchands qui portent du vin à Canton apprennent à l'Europe pourquoi les missionnaires ont pris le parti de dire la messe avec le vin qu'ils font ici : tout ce qu'il nous convient d'en ^{p.424} dire, c'est que ce n'est pas par épargne, puisqu'il leur revient aussi cher, au moins, que du vin venu d'Europe. Fable & fiction toute pure que ce qu'on dit sur le vin d'Espagne. L'auteur oublie ici ce qu'il a dit ailleurs des défiances de notre cour. Mais à

quel prince d'Europe laisserait-on boire du vin acheté à des étrangers dont personne ne répond ? Le vin même que les ambassadeurs d'Europe ont apporté ici en présent, a été laissé dans les magasins comme il avait été offert, ou donné aux missionnaires. L'empereur régnant ne boit pas même de vin chinois, pour consacrer, par son exemple, la loi de police qui le défend. Du reste, notre auteur méprise trop ses lecteurs, ou compte trop sur leur ignorance dans tout ce qu'il dit sur nos eaux-de-vie & bières de grains & de fruits. Il n'en est pas de ce point comme du *régime diététique* qu'il a assuré, quelques pages plus haut, que nous n'avons jamais eu. Tous les matelots européens connaissent nos eaux-de-vie & nos bières, trop même pour leur bourse & leur santé au lieu que les deux mots de *régime diététique* ne feront pas plus compris que le *zythum* par le peuple des lecteurs. Aussi pourrait-il bien arriver que les Socrates d'opéra, les Aristotes de café, les Catons de toilette, les Sénèques de guinguette, les Plutus de comptoir en fussent tellement extasiés, qu'ils prouvassent, par leur accord avec la descente du mercure, que la racine carrée des dix commandements ne donne que zéro dans toutes les corrélations de prince & de sujet, de mari & de femme, de père & de fils. Pour nous, tout ce qu'il nous convient de dire sur ce sujet, c'est que la diététique avait paru si essentielle aux législateurs des premières dynasties, qu'ils lui avaient comme subordonné tout le dispositif des lois. Logement, habits, nourriture, exercices, travaux, tout était réglé sur le climat, la saison, l'âge, la condition & ^{p.425} les forces. La police, par exemple, était chargée d'indiquer le jour où l'on devait quitter les habits d'été pour prendre ceux d'automne, ou quitter ceux d'automne pour prendre ceux du petit, puis du grand hiver. MM. les médecins d'Occident ont sans doute de très bonnes raisons pour ne pas toucher à cet article ; mais notre ancienne diététique indiquait la cuisson propre de chaque viande & la saison où elle était plus profitable, les assaisonnements convenables aux différents pays & climats, les choses qu'on pouvait ou ne pouvait pas manger à un même repas, &c.

XXXII^e remarque. *En lisant la description d'un immense terrain où l'empereur Kang-hi chassa, en 1721 avec l'ambassadeur de Russie (page 169).*

Nous n'avons lu de la relation de son excellence M. l'ambassadeur de Russie que ce qu'en cite notre auteur. De quelque manière que l'anecdote dont il est ici question y soit amenée & doive être entendue, les réflexions de notre auteur tombent à plat & sa *pénétration* s'est fourvoyée. Les empereurs de la dynastie passée avaient leur parc & maison de plaisance à une lieue & demie de leur palais du côté du midi. L'endroit qu'ils avaient choisi était, comme de raison, bien boisé, bien arrosé, bien aéré, pour y réunir tous les agréments de la campagne. Les empereurs de la dynastie régnante n'en ont plus voulu, & ont choisi, à l'ouest de Pe-king, une plaine qui, étant au pied des montagnes, a un air plus pur & des eaux plus vives. Par respect néanmoins pour leurs prédécesseurs, ils ont laissé subsister leur parc sur son ancien pied. C'est là qu'on mena chasser M. l'ambassadeur, qui dut trouver le chemin plus long qu'il n'est, pour des raisons qu'il a tues très prudemment & sur lesquelles nous aurons la discrétion de lui garder le secret. Or pour apprécier au juste le raisonnement de notre auteur, il ne faut que changer les noms & mettre ^{p.426} Meudon à la place de Haïtsee & la France au lieu de la Chine. Un *travail pénible & opiniâtre* ne suffit pas à un auteur, si sa *pénétration* ne va pas jusqu'à voir que, précision faite de toute le reste, il n'entrera dans l'esprit d'aucun lecteur qu'un immense terrain puisse rester en friche & sans culture aux portes d'une ville comme Pe-king, la plus peuplée qui soit au monde.

XXXIII^e remarque. *Le thé fait pâlir la plupart des Chinoises (page 173).*

Mais qui a vu des Chinoises, parmi les Européens qui se sont émancipés d'en parler ? La condition de marchand est la dernière en Chine, & la qualité d'étranger ne l'anoblit pas pour ceux qui abordent à Canton ou viennent avec les caravanes de Moscovie, jusqu'à les faire admettre dans les maisons des honnêtes gens, où tout le monde sait

d'ailleurs qu'un sexe ne voit pas l'autre. Que ceux qui ont prétendu avoir vu des Chinoises disent, s'ils l'osent, quelle espèce de Chinoises c'était. Fable, fiction & mensonge que la *terre* dont parle notre auteur. Les infidèles qui usent de rouge n'en mettent que sur leurs lèvres ; autant leur vaudrait prendre un masque, que d'en plaquer leurs joues comme les dames d'Occident. Ce goût s'étend jusqu'aux tableaux. Quand nos peintres veulent peindre une Hélène, une Cléopâtre, & en exprimer toute la beauté, il faut que les roses de ses joues se fondent si tendrement dans le lis de son teint, qu'elles n'y forment qu'une nuance légère. Un amateur n'y verrait qu'une Phryné ou une Mégère, si le vermillon y perçait. Qu'on ne se méprenne pas à cette remarque ; elle ne se trouve ici sous notre plume que pour avertir les personnes charitables & zélées, qui envoient des images enluminées aux missionnaires, de se tenir bien pour averties qu'on ne peut pas en présenter un grand nombre aux néophytes, à cause des placards de cinabre dont la ^{p.427} plupart ont les joues balafrées d'une manière encore plus révoltante pour nos idées que ridicule en peinture, ce qui, joint à des pieds nus & à un sein découvert, choque toutes les bienséances, & change un objet de piété en objet de dérision pour les infidèles & de scandale pour les fidèles. Du reste, les missionnaires-artistes du palais qui ont peint les reines, princesses & dames de la cour, ont dit avant nous qu'ils avaient bien rabattu de leurs préjugés contre les figures chinoises, & convenaient que, parmi les personnes qu'ils avaient peintes, plusieurs auraient pu disputer le prix de la beauté aux plus belles Européennes. Voici une observation qui regarde les peintres. Un artiste-missionnaire nous a avoué qu'il avait été humilié pour l'Europe de voir que la peinture chinoise fut aussi attentive à éviter le nu que celle d'Europe est empressée à le chercher, & que plus il y réfléchissait, plus il était forcé de convenir que c'était pécher contre le costume, & dès là contre une des premières règles de l'art, que de peindre des vierges, des martyrs, des veuves & des pénitentes chrétiennes, avec des pieds, des bras nus & un sein plus que découvert.

Les idées pittoresques dont on nous remplit la tête en Occident, ajoutait-il, sont si folles sur cet article, que j'y tiendrais encore probablement, si la nécessité de les abandonner, dans nos peintures pour l'empereur n'avait pas mis ma raison au large, & ne lui avait pas fait prendre le dessus.

Du reste, pour revenir au thé, que nous avons trop perdu de vue, il est constant, par un édit de l'empereur Te-tsong, de la dynastie des Tang daté de l'année 780, qu'il s'en faisait alors une si grande consommation dans tout l'empire, qu'on le soumit à un impôt pour l'entretien des greniers publics & des gens de guerre. Le thé arrivé en Europe a un parfum & une force qu'il n'a pas ici. Quelque chemin qu'on prenne dans p.428 les raisonnements qu'on fait sur ses qualités, vertus & propriétés, il serait à propos, avant tout, d'en distinguer les différentes espèces & préparations.

XXXIV^e remarque. *L'usage continuel que les Chinois font du gin-cheng ([page 175](#)).*

Il nous semble entendre le nègre qui disait qu'il avait vu des perles grosses comme des citrouilles. Puisque notre auteur se donne pour un homme à recherches, & dès là instruit, comment est-il à savoir que cette racine célèbre est rare, & se vend plus que le poids de l'or quand elle est de la première espèce & bien choisie ? S'il le sait, comment en supposer l'usage continuel ? Tout le reste de cet article est un pot-pourri d'idées qui ne tiennent à aucun fait. On a surfait les vertus du gin-cheng comme celles de tous les autres remèdes. On veut le décrier : c'est un autre excès. Voici un fait notoire de cette année. Une reine, appelée au tombeau par une étisie, a vécu plus de quinze jours par-delà le terme où sa faiblesse extrême marquait sa mort, parce qu'on lui donnait, plusieurs fois le jour, une bouillie fort claire de riz, où l'on avait mêlé du gin-cheng. Nous-mêmes, nous avons vu, à l'île de France, un miraculé de cette célèbre racine. Ayant été abandonné des médecins, à cause de la faiblesse extrême où l'avait laissé une fièvre maligne des plus violentes, un chirurgien de vaisseau, qui venait de

Canton & y avait vu des effets du gin-cheng, proposa d'en donner à ce mourant, & le rétablit parfaitement en peu de jours. Le gin-cheng, quoi qu'en dise notre auteur, n'est jamais entré que bien secondairement dans le breuvage de l'immortalité. La plante suréminente & essentielle de ce fameux breuvage était une espèce de li-tching ou agaric ramifié & ayant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Nous lui apprendrons encore que ce n'est pas un pur préjugé qui a fait donner la préférence au gin-cheng du Leao-tong, p.429 puisqu'il avait toute sa réputation plus de mille ans avant qu'il y eût des Manchoux, & lorsque cette province appartenait à nos empereurs. Le gin-cheng même de Corée ne peut pas lui être comparé. Quoiqu'il dise que cette plante croît dans plusieurs endroits de l'empire, dans le Chen-si en particulier & le Chan-si, le public ne se serait pas obstiné à l'acheter si cher, si le local & le climat ne lui avaient pas donné une force & des vertus qu'elle n'a pas ailleurs.

XXXV^e remarque. *Dont les eaux ont sept à huit pieds de profondeur ([page 178](#)).*

Si les eaux étaient si profondes, la racine de hiu-hoa n'aurait pas la force de porter ses feuilles ni ses fleurs hors de l'eau, & elle se pourrirait. Cette plante ne demande que trois pieds d'eau, & souffre quand elle en a quatre. Le froid, de l'aveu de l'auteur, est aussi long & aussi violent à Pe-king qu'en Suède : or cette feuille y réussit à merveille. Comment se risque-t-il à dire, après cela, qu'on regrette de ne pouvoir pas la transporter en Europe ? Du reste, qu'elle réussisse bien à Pe-king, c'est un fait notoire. Le grand bassin du palais, qu'on appelle la petite mer, en est tout couvert ; ce qui fait un spectacle charmant en été, quand on traverse le grand pont de marbre qui est au milieu. Comme l'on aboutit là par une rue des plus grandes & des plus fréquentées de cette capitale, & qu'on s'y trouve comme transporté dans la solitude d'un paysage enchanté, ce tapis de belles fleurs de hiu-hoa, étendu sur les eaux & respirant toutes les grâces du printemps, fait toujours une impression nouvelle & qui ne se décrit pas. Qu'on n'aille pas s'imaginer que les soins de la culture suppléent au défaut du climat & en tempèrent la rigueur. Ces soins se bornent à enterrer, à la

fin de l'automne, toutes les feuilles, qui sont vivaces dans les provinces du Midi, & jaunissent ici. Le ^{p.430} froid qui survient & gèle l'eau à la profondeur d'un pied & demi & même plus, fait à la racine qui est dans le vase une espèce d'abri de la glace dont il la couvre. Il n'est pas question de tortiller, de donner à entendre & de ne pas dire, de parler de graines venues d'Égypte à Rome, & puis de laisser en l'air la ressemblance de la colocase. Puisque notre auteur ne veut pas s'expliquer, nous le ferons pour lui. Notre hui-hoa n'est point le lotus d'Égypte. Outre que ce qu'en disent Dioscoride & Théophraste ne lui convient en aucune façon, la manière dont il est représenté dans les antiquités de Montfaucon parle aux yeux & décide la chose.

XXXVI^e remarque. *C'est principalement dans les provinces méridionales, &c. ([page 179](#)).*

Tout cet article est un tissu de méprises. 1^o Les observations agraires les plus anciennes, les plus exactes & les mieux faites que nous ayons datent de la province de Chen-si, qui a été la première habitée, défrichée & cultivée. Il ne faut qu'ouvrir le *Chi-king* & le *Li-ki* pour admirer jusqu'où le grand art de cultiver la terre & de lui faire produire sans cesse toutes sortes de grains avait été approfondi & perfectionné en cette extrémité de l'Asie il y a plus de trois mille ans. 2^o On se sert de bœufs ou buffles, pour le labourage, dans les provinces du Midi comme dans celles du Nord. Si l'on s'en sert moins dans quelques cantons & districts, c'est que la terre y produit jusqu'à trois moissons dans un an, & que le pays est si peuplé, que les hommes n'ont pas besoin d'être aidés dans la culture du riz, culture d'ailleurs dans laquelle notre *choui-nieou*, ou *bœuf d'eau*, ne peut servir que pour les gros labeurs & les premières façons, tout le reste étant réservé à la main du cultivateur. Il est inutile d'observer que les ^{p.431} terres étant couvertes d'eau, les chevaux, mulets & ânes ne peuvent y être d'aucun secours. 3^o Il est très vrai qu'à parler en général, il y a peu de gros bétail en Chine. Les terres incultes & cultivables, dont parle sans cesse notre auteur, n'existant que dans son imagination, tous les champs qui

peuvent être ensemencés le sont & il n'en reste pas pour faire des prairies & des pâturages pour nourrir de gros bétails. Les terres d'ailleurs qui y seraient les plus propres, étant aussi les meilleures pour les riz, c'est une raison de plus. Remarquons à ce propos qu'après les grandes révolutions les empereurs faisaient distribuer des bœufs dans les campagnes, pour suppléer le nombre des colons qui ne suffisaient plus. Ce fait se trouve consigné si souvent dans les annales, que nous ne croyons pas nécessaire de les citer : mais nous ajouterons que c'est aussi alors qu'on a défendu sévèrement de tuer des bœufs. Chun-chi, premier empereur de la dynastie régnante, renouvela cette défense, & fit faire un livre en 1646 pour l'accréditer. Cette politique a été mal prise, mal interprétée par bien des gens, & qui pis est, supposée toujours en vigueur, ce qui est faux. 4° La question de l'utilité des machines & des animaux de travail n'est pas si facile à décider, au moins pour un pays où la terre suffit à peine à nourrir ses habitants. À quoi y serviraient des machines & des animaux de travail ? à rendre une partie des habitants philosophistes ; c'est-à-dire, ne faisant rien absolument pour la société, & lui faisant porter le fardeau de leurs besoins, de leur bien être, & qui pis est encore, de leurs burlesques & ridicules idées. Nos gens de la campagne se trouvant ou surnuméraires ou désœuvrés dans quelques cantons, prennent le parti de s'en aller travailler dans la grande Tartarie, dans les pays nouvellement conquis, où notre agriculture fait des progrès qui réfutent tout ^{p.432} ce qu'a dit notre auteur sur les prétendues terres incultes qui sont en grande quantité dans toutes les provinces. Le gouvernement, de son côté, a érigé en état & condition fixe toutes les espèces de travaux qui ont une certaine continuité, comme de réparer les digues & les levées, de tirer les barques dans les rivières & canaux, de faire passer les écluses & les endroits difficiles du grand canal, de porter les marchandises dans les portages qui sont entre deux rivières, quand on cherche à accourcir le chemin, &c. Oh que notre auteur délivrerait notre ministère de bien des soucis, s'il pouvait réaliser les terres en friche qu'il nous donne si libéralement ! c'est la seule chose qui nous manque. Si l'on avait publié le long *Mémoire* avec des notes, que l'on a envoyé en France, *sur les*

mûriers & les vers à soie, les divers détails où l'on y entre sur bien des articles, désabuseraient notre auteur de ses préventions. La remarque seule de la différence de la qualité & quantité de soie ¹ que donnent les vers, selon qu'ils font leurs cocons, ou plus tôt ou plus tard, suffirait pour lui faire sentir que nos Chinois, sans avoir sa *pénétration*, y regardent d'assez près pour voir le but & l'atteindre. Nous abandonnons à ses réflexions la petite citation par où nous allons finir cet article : elle est tirée du grand Recueil sur l'agriculture, imprimé au Palais en 1743, qui l'a tirée lui-même des Mémoires domestiques de ce prince.

« Je me promenais, dit l'empereur Kang-hi, les premiers jours de la sixième lune, dans des champs où l'on avait semé du riz qui ne devait donner sa moisson qu'à la neuvième ; je remarquai par hasard un pied de riz qui était déjà monté en épi, s'élevait au-dessus de tous les autres, & était assez mûr pour être cueilli. Je me le fis apporter. Le grain en ^{p.433} était très beau & bien nourri. Cela me donna la pensée de le garder pour un essai, & voir si l'année suivante il conserverait ainsi sa précocité. Il la conserva en effet. Tous les pieds qui en étaient provenus montèrent en épi avant le temps ordinaire, & donnèrent leur moisson à la sixième lune. Chaque année, depuis, a multiplié la récolte de la précédente, & depuis trente ans, c'est le riz qu'on sert sur ma table. Le grain en est allongé & la couleur un peu rougeâtre mais il a un parfum fort doux & est d'une saveur très agréable. On le nomme le *riz impérial*, *yu-mi*, parce que c'est dans mes jardins qu'il a commencé à être cultivé. C'est le seul qui puisse mûrir au nord de la Grande muraille, où les froids finissent très tard & recommencent de fort bonne heure ; mais dans les provinces du Midi, où le climat est plus doux & la terre plus fertile, on peut aisément en avoir deux moissons par an ; & c'est une

¹ Ces morceaux seront compris dans ce IIe Tome, ou dans le IIIe, si celui-ci est suffisamment rempli.

bien douce consolation pour moi d'avoir procuré cet avantage à mes chers colons.

Toutes les admirations de notre auteur pour les pyramides d'Égypte ne nous empêcheront pas de dire qu'il est plus glorieux d'avoir fait une pareille découverte, que d'avoir fait bâtir la plus haute de toutes ces masses de pierre.

XXXVII^e remarque. *Pour décorer les appartement du palais impérial de Pe-king ([page 227](#)).*

Notre auteur n'a pas considéré avec assez d'attention le plan du palais impérial qui se trouve dans celui de la ville de Pe-king, publié par feu M. de Lille : il aurait compris d'abord qu'il aurait fallu bien des peintres, & que ces peintres en auraient eu pour bien des années, y eussent-ils travaillé jour & nuit, avant d'avoir décoré la vingtième partie des appartements de cet immense & superbe palais. Voici de quoi le tirer ^{p.434} d'embaras. Les tableaux & peintures n'entrent point dans la décoration des grands appartements impériaux. La majesté du trône n'y admet que des ornements simples, nobles & augustes comme elle. Les peintures sont reléguées dans les cabinets, les galeries & les salons des jardins, & encore en petit nombre. C'est un reste de goût antique que nous ne nous chargeons pas de justifier, mais que nous ne prétendons pas condamner non plus.

XXXVIII^e remarque. *Ce sont ces religieux, & surtout le père Attiret d'Avignon ([page 228](#)).*

Les Mémoires sur lesquels été fait cet article, ainsi que ce qui précède & ce qui suit, sont ou controuvés ou ridiculement fautifs. 1^o L'artiste dont on parle ici était de Dole en Franche-Comté, & avait eu l'humilité d'entrer chez les jésuites en qualité de Frère convers. 2^o Les missionnaires n'ont présenté à l'empereur que des Frères pour peintres, tant qu'ils ont trouvé des artistes qui ont eu le zèle de passer les mers & de consacrer leur pinceau au service & au bien de la mission. Les frères Castiglione & Attiret ont été longtemps les seuls peintres de

l'empereur régnant, qui a toujours eu des bontés distinguées pour eux, venait les voir peindre tous les jours, & souvent plus d'une fois, s'entretenait avec eux très familièrement, avait toujours quelque chose de gracieux à leur dire, leur envoyait fréquemment des plats de sa table, & en faisait grand cas, plus encore à cause de leur modestie & de leur rare vertu, qu'à cause de leur talent & de leur attention continuelle à se plier à ses goûts & à ses désirs. Le titre, au reste, de premier peintre de l'empereur a beau sonner chez les imaginations européennes, ce n'est pas ici un titre, malgré toute la bonne volonté de l'empereur que les jésuites ont ainsi ménagée, pour assurer la liberté des artistes ^{p.435} par leur désintéressement. Notre auteur se tourne contre ces Pères, & les charge. Nous n'en dirons que ce mot : la mission de la Chine périra avec eux, à moins d'un miracle de Providence ; & ce miracle, nous l'espérons, en voyant celui qui leur a conservé la considération, l'estime & l'amitié de l'empereur, malgré tout ce qu'on a osé pour les lui rendre aussi méprisables qu'odieux. Notre cour avait prévu il y a cinquante ans, une partie de ce qui nous est arrivé en ces derniers temps, & ses prévoyances passées, toute idolâtre & infidèle qu'elle est, l'ont empêchée de nous voir avec d'autres yeux. Aussi, après le terrible incendie qui a consumé la grande église du midi, incendie dont il faut se taire, & arrivé dans un jour qui pouvait le plus frapper les imaginations superstitieuses, l'empereur, qui s'en était fait rendre compte, promit sur-le-champ de la rebâtir, prêta dix mille onces d'argent pour le faire, & promit avec bonté qu'il écrirait, de son pinceau impérial, une inscription pour le frontispice.

XXXIX^e remarque. *Il n'y a qu'une imagination dépravée qui ait pu enfanter l'idée des jardins chinois ([page 230](#)).*

Il me semble que, selon le plan des *Recherches*, il eût été beaucoup mieux de tourner le système de nos jardins de plaisance en preuve de notre descendance des Scythes. Trente à quarante ans plus tôt, le mot d'*imagination dépravée* eût pu réussir ; mais, dans ce moment-ci, il tombe plus sur les Anglais, les Français & les autres nations d'Europe qui ont goûté notre manière, que sur nos pauvres Chinois, qui, au bout

du compte, sont plus à plaindre qu'à blâmer, de n'avoir pas eu autant de *pénétration* que l'auteur ; encore pourrait-on bien, au besoin, en appeler à la belle nature, & s'en rapporter à ce qu'elle enseigne à l'homme dans les lieux ^{p.436} où une terre fertile, une exposition heureuse, un climat tempéré la mettent à même d'étaler toutes ses beautés. Les jardins de délices qu'elle y forme ont des monts & des monticules qui en cherchent ou en fuient d'autres, des allées tortueuses, des arbres plantés çà & là sans ordre & sans symétrie, des eaux qui prennent différentes formes & serpentent dans les canaux qu'elles se sont creusés, de façon que l'œil, récréé & satisfait, en voit le spectacle avec un plaisir toujours nouveau. Mais, ayant à faire à un philosophe d'une si rare *pénétration*, nous avons bien autre chose, vraiment, à lui dire. Qu'il prenne la plume, & calcule combien de sueurs, de travaux, de fatigues & de peines ont coûté à faire & coûteraient à entretenir des jardins alignés, symétrisés, compassés, peignés, façonnés, embellis & ornés en la manière qui obtient le suffrage de sa *pénétration* : puis, la somme totale bien & exactement déduite, qu'il nous dise, non pas combien de personnes seraient en état de s'en procurer de pareils, & pourraient le faire sans nuire à la chose publique, mais simplement si les hommes se sont réunis en société pour que les uns chargeassent leurs semblables de leur procurer, par tant de sueurs, travaux, fatigues & peines, le plaisir oiseux & stérile de récréer leur vue par des jardins à leur gré.

XL^e remarque. *Ils deviennent ce qu'ont été leurs pères, c'est-à-dire des barbouilleurs ([ibid.](#)).*

Tout ce qui précède & tout ce qui suit, dans cet article, décèle la rue de la porcelaine de Canton, c'est-à-dire des notices & des mémoires d'un connaisseur qui y a étudié notre peinture. Autant vaudrait qu'un étranger qui aurait fréquenté quelques boutiques d'imagiers & d'enlumineurs à Augsburg, fît la balance des peintres de l'Europe, d'après ce qu'il aurait vu. ^{p.437} Les privilèges de la *pénétration* philosophique à part, pour raisonner d'une façon concluante sur l'état

où est quelque art que ce soit chez une nation polie & instruite, il faut en avoir lu les livres qui en enseignent la théorie & les règles, avoir vu les ouvrages des plus excellents maîtres, & avoir entendu les jugements qu'en portent les connaisseurs du pays. Or, nous avons des livres plus anciens qu'aucun de ceux d'Europe, qui enseignent & expliquent notre manière de peindre. L'empereur, les grands & les amateurs ont des collections & des suites de tableaux de nos plus grands maîtres. Nos présomptueux han-lin ont fait des ouvrages exprès pour rendre compte au public de ce qu'on a blâmé ou loué, critiqué ou condamné, admiré & applaudi dans les tableaux qu'on conserve. Le public est en droit de ne pas se laisser faire sa façon de penser sur notre peinture par quiconque n'a rien vu de tout cela, n'en soupçonne même rien, & n'en est que plus hardi à prétendre qu'on le croie sur sa parole. Du reste, qu'on prise ou méprise notre peinture en Occident, qu'on la loue ou la blâme, cela est égal. Les oui ou les non, en cette matière, n'ont jamais ni procuré ni troublé le repos du monde. La vérité d'ailleurs, qui a ses droits à part, n'est jamais vaincue. Nous sommes très persuadés que ceux qui sont les plus portés à croire que nos peintres ne réussissent pas dans la figure, seront révoltés de leur voir disputer de bien peindre les fleurs, les oiseaux & les animaux. Il ne faut qu'être entré dans le cabinet d'un curieux, pour avouer qu'ils mettent beaucoup de vérité, de naturel & de grâce dans ces sortes de peintures. Un peintre européen nous a raconté que peignant au palais des lien-hoa, sur le devant d'un grand paysage, un peintre chinois de ses amis lui observa qu'il avait mis quelques fibres & ^{p.438} échancrures de moins dans les feuilles, puis lui ajouta :

— C'est une bagatelle, sans doute, & on ne peut guère s'en apercevoir au point de vue de votre tableau ; mais un connaisseur ne pardonne pas ces sortes de négligences : la vérité est, selon eux, le premier mérite d'un tableau.

Voici qui expliquera cette anecdote. Nos Dufresnoy & nos de Piles ont fait un article à part & fort long des plantes, fleurs, arbres, oiseaux, animaux, poissons & insectes ; &, ce qu'on ne soupçonnerait

certainement pas en Occident, ils ont traité certaines plantes & fleurs comme on traite en Europe la figure, c'est-à-dire par parties, en détail, & avec des observations sur leurs mesures & proportions. Bien plus, dans les livres élémentaires de dessin, on a poussé la chose jusqu'à donner, en différentes grandeurs & sous différents points de vue, la tige, les branches, les feuilles, les boutons, les fleurs, comme on fait en Europe les yeux, la bouche, les mains, les pieds, la tête, avec l'attention encore de suivre les différences qu'y mettent les saisons ; ce qui va fort loin, parce qu'on a étendu cela au-delà de tout ce que nous oserions dire, de peur de scandale, ou même de ridicule. Qui, en Europe, en effet, tiendrait à entendre raconter qu'il y a différentes écoles & différentes manières pour des bamboux, des pins, des *lien-hoa*, des *mou-tan*, des *péones*, &c. & que les peintures de quelques anciens font règle comme l'Antinoüs & la Vénus de Médicis ? Quel peintre ne se pâmerait pas de rire, si on lui soutenait que la teinte des feuilles de deux *hai-tang* d'automne, ou de deux *kin-hoa*, doit être différente quand un pied est tout épanoui & que l'autre ne commence qu'à fleurir ? Quel naturaliste même tiendrait son sérieux, si on lui demandait, comme un peintre fait ici à son élève, combien une ^{p.439} carpe a d'écailles entre tête & queue ? Pour nous, ce qui nous a plus récréé, c'est de voir que les gravures à trois, à quatre & même à cinq couleurs, dont on a fait beaucoup d'usage dans les livres élémentaires de dessin, pour tout ce qui regarde l'histoire naturelle, sont ici très anciennes. Celles que nous avons sous les yeux sont en mauvais papier & assez grossières ; mais l'idée de cette espèce de gravure l'est d'autant moins, qu'elle paraît fort simple & d'une exécution très aisée. Que notre auteur avoue ici de bonne foi que, pour le coup, sa *pénétration* est en défaut, & que notre descendance des Scythes lui fût-elle encore mieux démontrée, il n'aurait jamais soupçonné que nous eussions devancé l'Europe de si loin dans l'invention des planches à trois couleurs. Au surplus, s'il avait quelque peine à se rendre à notre témoignage, nous croyons qu'il pourra se procurer celui de ses yeux dans quelqu'une des bibliothèques où l'on a fait entrer nos livres.

XLI^e remarque. *Le père Parennin, ne pouvant justifier l'ignorance profonde des Chinois dans l'astronomie, s'avisa d'écrire un jour à M. de Mairan que ce peuple avait beaucoup de génie, mais qu'il payait très mal les astronomes ([page 231](#)).*

Il est très dur pour nous d'avoir à nous expliquer sur cet article, parce qu'il n'y a pas moyen de le faire sans mettre en cause force préjugés avec qui nous n'avons rien à démêler, dont il est très difficile de montrer l'erreur, & auxquels il est toujours plus commode de faire bonne composition. Peu de lecteurs même ont la tête assez au niveau des vérités capitales qu'il faut supposer, pour en discourir pertinemment. Ce début fait foi que nous ne songeons point à examiner jusqu'où nos Chinois ont ou n'ont pas de génie pour les sciences de calcul. Pour le fait de la conduite de ^{p.440} notre gouvernement envers les astronomes, il est réel ; elle est telle qu'on le dit. La supériorité de connaissances & de talents, en fait d'astronomie, n'attire ni les regards, ni les louanges, ni les récompenses du ministère public. Un Européen ne serait pas inexcusable de soupçonner que notre ministère tartare ayant à se soutenir contre nos Chinois & à écarter de loin toute réputation d'une grande habileté en astronomie, a pris à tâche de laisser cette science dans un état de médiocrité qui remplisse cette double vue. Car il est clair qu'il est de son intérêt d'avoir sans cesse les Européens à la main, pour abaisser la fierté de nos Chinois, & leur faire sentir que ces étrangers sont leurs maîtres, & que, dès là que les gens du tribunal des Mathématiques en savent assez pour tenir les Européens eux-mêmes en haleine, & les obliger à avoir l'acquis & la pratique nécessaires pour se maintenir dans leur supériorité, il a tout ce qu'il peut souhaiter. D'un autre côté, les Annales de toutes les dynasties faisant foi que la crédulité du peuple ou plutôt de la nation entière aux prédictions & chimères astrologiques, pourrait égarer ses pensées, si elle était séduite par des astronomes d'une habileté reconnue, & applaudie à la face de tout l'empire, les Européens sont les seuls dont ils puissent être bien sûrs dans un temps de trouble & d'intrigue, parce que, outre qu'ils sont étrangers très attachés à la

famille régnante & éloignés de toutes les affaires, ils traitent l'astrologie de ridicule comme astronomes, & d'impiété comme missionnaires. Pour nous, sans nous arrêter à ces soupçons que nous ne voudrions pas trop persifler, nous aimons mieux croire que la conduite du ministère & du gouvernement n'est qu'une conséquence des grands principes de l'antiquité, dont ils se rapprochent le plus qu'ils peuvent. Il nous faut une ^{p.441} astronomie & des astronomes. Mais, dès que l'astronomie a un fonds de connaissance suffisant pour régler exactement le calendrier public sur les mouvements du soleil & de la lune, prédire leurs éclipses & rendre raison des phénomènes célestes apparents qui pourraient égarer les pensées de la multitude dans des craintes ou dans des imaginations fatales à la tranquillité publique, elle est telle que la demandent l'empire & le gouvernement. Quant aux astronomes, peu suffisent dans un État où on ne leur demande rien, ni sur tout ce qui n'est pas à la portée des yeux de la multitude, ni pour aider la marine & la géographie, ni pour les pays étrangers, ni pour satisfaire l'intempérance de la curiosité humaine, ni pour donner carrière à la force du génie & à la profondeur du savoir. Que ce soit là les principes politiques de la haute antiquité, il n'y a pas à en douter, puisqu'on les trouve articulés en faits dans nos plus anciennes histoires. La loi seule qui défendait aux princes particuliers d'avoir ni observatoires, ni astronomes, ni calendriers, prouve décidément cette façon de penser. On ne peut douter néanmoins que ses vues ne fussent très pures, très éclairées & très sages, puisqu'elle exigeait que tous les princes eussent des observatoires & des observateurs pour tenir registre, jour par jour, des vents, des pluies, du chaud, du froid, des orages & de tous les phénomènes de l'atmosphère qui pouvaient éclairer l'agriculture, la médecine & le gouvernement sur les différences des années & des climats. Mais l'antiquité était-elle aussi sage & aussi amie des hommes en cela que dans les autres parties de sa législation ? Que ceux qui se croient assez éclairés pour prononcer, s'en chargent ; pour nous, il nous suffira d'observer que l'antiquité paraît assez avoir eu les mêmes principes chez toutes les nations ^{p.442} des siècles les plus reculés qui ont eu une astronomie & des astronomes.

XLII^e remarque. (Le peuple chinois) *il paie encore bien plus mal les peintres &c. (ibid.)*

Nos Chinois auraient grand tort de payer grassement des gens qui ne savent qu'appliquer des couleurs très belles & très vives *sur des dessins sans vérité & sans génie*. Les amateurs européens, qui viennent à Canton, ont fait de leur mieux, mais en vain, pour les monter au ton de grandeur & de magnificence qu'il convient de prendre. Tout Canton sait qu'ils ont donné des prix fous de quelques peintures sur verre de nos *barbouilleurs*, parce qu'ils espéraient d'y gagner au moins cent pour cent à leur retour en Europe ; encore, si leurs bourses se fussent ainsi ouvertes pour des paysages, des fleurs & des oiseaux qu'ils barbouillent moins maussadement. Mais, ô ciel ! serions-nous crus, si nous disions sur quels affreux modèles on a engagé notre peinture, à force d'or & d'argent, à profaner ses couleurs & à salir son pinceau ? Nous nous imposons silence sur tant de choses. Nous sommes si attentifs à empêcher que le zèle ne mette des phrases trop amères ou trop fortes au bout de notre plume, qu'on doit avoir quelque indulgence pour ce qui peut nous échapper de trop vif dans nos observations. La crainte seule qu'on ne prît de la main gauche ce que nous présenterions de la droite, nous force ici à taire par quels abus & par quels excès la peinture a forcé notre gouvernement à détourner les yeux de dessus elle, & à la laisser dans la foule des arts les plus futiles & les plus déprisés. Il ne faut que lire le *Hoa-hoa-ché*, pour voir que, dans les siècles précédents, elle a été honorée plusieurs fois de la faveur & de l'estime publique jusqu'à attirer sur elle des distinctions, des récompenses & une gloire qui choquaient ^{p.443} tous les principes de notre gouvernement. Les princes & les amateurs ne croyaient pas pouvoir payer assez un tableau de certains grands maîtres : il avait déjà perdu son plus bel éclat ou même avait été frappé de l'aile du temps, qu'il fallait le couvrir d'or pour l'acheter ; il faisait partie d'un grand héritage ; on vendait même un héritage entier pour l'acquérir : l'avoir vu était un événement dans la vie, & on venait d'un bout de l'empire à l'autre pour s'en procurer la satisfaction. La manie des

galeries & des collections de peintures était allée si loin, qu'elle ruinait les familles les plus opulentes. De simples citoyens aimaient mieux vendre leurs terres & leurs maisons qu'un dessin original, ou un croquis qui n'avait que le mince mérite d'être unique ou ancien. Cette manie, que les Yuen avaient noyée dans des fleuves de larmes & de sang, se ralluma sous la dynastie passée & aurait fait de grands ravages, si les catastrophes de la cour & les crises presque continuelles des affaires publiques lui eussent permis de s'étendre. Nous avons un ouvrage sur les peintres & peintures d'alors, où l'auteur se vante d'avoir parcouru, avec de très grandes fatigues & dépenses, toutes les grandes villes de l'empire, & vu, à quatre ou cinq tableaux près, tous ceux qui avaient quelque réputation. Grâce à la sagesse du gouvernement actuel, la passion de la peinture & des tableaux va en s'affaiblissant peu à peu. Si l'on en excepte quelques peintures & dessins d'un fini singulier, qui passent la plupart chez les princes & les grands, & par eux à l'empereur, tout ce qui n'est que tableaux & peintures n'est plus un objet en Chine. Les pensées de l'empereur sont tellement celles du gouvernement, qu'il s'est désisté de son premier dessein, & n'a pas voulu que les artistes européens formassent des élèves. Un pareil aveu, nous le ^{p.444} prévoyons de reste, sera très mal pris en Occident ; mais nous prions le petit nombre des lecteurs avec lesquels nous pouvons nous expliquer, de vouloir bien observer que notre politique doit avoir bien des ménagements, des attentions & des prévoyances, dont celle d'Europe peut peut-être se dispenser. 1° Il n'y a pas encore trois siècles que l'Europe est ressuscitée à la peinture, d'abord en Italie, puis en France, en Flandre & en Allemagne, & déjà les princes n'ont plus de galeries assez longues pour étaler tous leurs tableaux, ni les curieux de cabinets assez grands ; que serait-ce ici, si le goût de la peinture s'y fût maintenu, de génération en génération, toujours de même ? où aurait-on pu loger les tableaux & peintures qu'on aurait accumulés pendant plus de vingt-cinq siècles ? 2° Quand un peintre n'a pas assez de génie ou a trop de concurrents pour se distinguer par des peintures d'un mérite tout pittoresque, l'appât du gain le conduit tout droit à s'en dédommager par des peintures galantes, cyniques & dissolues, qui

plaisent par le crime & le persuadent. Or quels ravages affreux ne doivent pas faire des peintures de cette espèce dans un empire où la morale, dénuée du grand appui de la vraie religion, est si faible contre la plus séduisante & la plus funeste des passions ? Les faits passés prouvent combien les pensées de nos hommes d'État sont vraies & patriotiques. Sous la dynastie des derniers Song, c'est-à-dire dans les dixième, onzième & douzième siècles, la famille impériale & toute la cour avaient été tellement gangrenées de dissolution par les saletés & infamies pittoresques qui étaient étalées partout, que Tacite, Suétone & Juvénal n'ont rien décrit, en matière de débauche, à quoi on ne pût encore ajouter. La pudeur publique n'avait plus aucun asile. 3^o Un peintre ne tient par aucun endroit ^{p.445} aux grands intérêts de la chose publique, qu'on dit ici être l'abondance universelle du nécessaire, l'innocence des mœurs & la sécurité, soit pour le dehors, soit pour le dedans. Un million de tableaux de plus ou de moins n'est pas un objet, à cet égard, & encore moins, qu'ils soient à l'eau ou à l'huile, bien ou mal dessinés, composés, coloriés. Il serait très nuisible, au contraire, qu'un peintre qui est surnuméraire dans la grande famille de l'État, dût à son art une fortune, une considération & un bien-être que le gouvernement ne saurait procurer à ceux qui travaillent plus utilement & plus péniblement pour la chose publique. Nous n'osons pas appuyer sur cette dernière réflexion, qui conduit à tant d'autres. Que ceux qui en auront le courage l'approfondissent : plus ils la feront en citoyens, plus cela les réconciliera avec notre ministère.

XLIII^e remarque. *On ne sait pas, dans ce pays, ce que c'est que la gloire & l'ambition ([ibid.](#)).*

Qu'on remonte aussi haut qu'on voudra dans les premiers siècles de notre monarchie, on y verra d'abord que pour conduire les hommes en hommes, les lois ont toujours pris à tâche de les pousser vers la pratique de leurs devoirs par l'appât de la gloire & des récompenses, encore plus que par la crainte des hommes & des châtimens ; &, ce qui est unique dans l'histoire des nations, elles étendaient leurs soins, à cet égard, aux écoles des collèges comme au militaire, aux mandarins de

justice comme aux mandarins de guerre, aux magistrats des plus petites villes comme aux grands officiers de l'empire, aux personnes du sexe comme aux hommes, aux arts qui s'occupent des besoins les plus vulgaires comme aux sciences de génie les plus relevées, aux vertus domestiques les plus obscures comme aux vertus civiles les plus éclatantes. Ce n'est pas ^{p.446} ici le lieu de tracer le plan admirable de cette belle législation, dont la grande prééminence sur celle de tous les peuples de l'Asie occidentale, les juifs exceptés, est de montrer le Tien en tout, avant tout, & de lui rapporter tout.

« Soyez toujours pénétré de religion, dit le *Li-ki* ; la religion seule rend indissolubles les liens qui unissent le prince & le sujet, les supérieurs & les inférieurs, le père & le fils, le frère aîné & le cadet... Le sage ne perd jamais de vue sa première origine : voilà pourquoi la religion est sa grande fin.

Peu nous importe qu'on se récrie ou ne se récrie pas, qu'on nous passe ce que nous venons de dire, ou qu'on s'élève contre, nous avons en main de quoi le prouver. Les recherches qu'on a faites sur notre Chine nous ont excité à en faire aussi ; & nous espérons qu'on sera satisfait de leur évidence & de leur solidité. Malgré la grande révolution qui a changé notre droit public un peu plus de deux siècles avant notre ère chrétienne, l'ascendant de sagesse, d'équité & de bienfaisance de nos anciennes lois a valu aux nouvelles conservation d'une partie considérable de ce qu'elles avaient établi pour exciter l'émulation des services, la rivalité de mérite, & l'ardeur pour la gloire des talents & des vertus. Il faut n'avoir aucune idée de notre gouvernement actuel pour ne pas y voir qu'aucun office, aucune charge, aucun emploi, aucune dignité, aucun rang, les princes du sang exceptés, n'y est héréditaire, & qu'on n'obtient rien en ce genre que par la supériorité du mérite ou des services, & que la plus haute élévation des pères n'est pas un degré pour celle des enfants. Le concours pour les grades littéraires & militaires qui ouvre la porte des emplois, l'examen triennal de tous les officiers publics, les distinctions attachées aux grandes actions, aux entreprises utiles, & à toute espèce ^{p.447} de succès éclatant ; les

honorifiques accordés à la piété filiale, à la viduité, à la bienfaisance des plus obscurs colons, les louanges éternelles des monuments publics & de l'histoire, &c. attestent à tout l'univers que notre gouvernement peut être calomnié, mais ne aurait être attaqué sur cet article.

XLIV^e remarque. *On y calcule tout ([ibid.](#)) ;*

& le résultat de ces calcul est toujours, que le gouvernement ne doit priser, estimer, favoriser, encourager, aider, récompenser & illustrer que ce qui tend réellement au bien public ; qu'il doit dédaigner au contraire, négliger, abandonner, délaisser, arrêter, avilir & diminuer tout ce qui n'est qu'agréable, peu utile, souvent dangereux, & deviendrait infailliblement nuisible, si sa prévoyance lui laissait occuper d'autres vides que ceux que laissent le nécessaire & le commode étendus à tous les ordres de l'État. Athènes & Rome l'auront entendu comme elles l'auront voulu : notre politique n'en est pas moins sage pour avoir d'autres principes qu'elles sur tout ce qui peut conduire au luxe, ou lui donner des ailes. Les preuves en seraient trop longues à déduire ; nous nous bornerons à une anecdote de la dynastie passée, insérée dans les Mémoires de ses premiers fondateurs.

« Kao-tsou, est-il dit dans le *Tan-tchi*, ayant fini de chasser les Yuen de toute la Chine, & étant tranquille & paisible possesseur de l'empire, donna des terres aux officiers & aux soldats qui l'avaient aidé à monter sur le trône, *pour les faire jouir, comme il dit dans sa déclaration, du juste fruit de leurs travaux, & partager sa bonne fortune avec eux.* Le vétéran Ma eut pour sa part d'anciennes terres du Domaine, qui étaient tombées en friche pendant les guerres civiles, & n'avaient pas même de colons. Son vieux père vivait encore, il le conduisit dans son nouvel héritage, & avec lui sa femme, ses ^{p.448} enfants & ses trois frères, qui étaient mariés aussi. Leurs quatre ménages, rassemblés sous un même toit, n'en firent qu'un, que le vieux papa gouvernait. On se mit à défricher ; & sous peu d'années, quoiqu'on travaillât moins, on recueillait

plus, parce qu'il y avait plus de terres en plein rapport. Quoique les familles des quatre frères fussent crues considérablement, l'économie & le travail y entretenaient une douce & agréable abondance.

— Mes enfants, leur dit le vieux père, mes soins vous ont été utiles autant que toutes vos fatigues puisqu'il vous ont conduits à travailler à frais communs, & à ne faire qu'une famille. Promettez-moi que vous continuerez à vivre ensemble après ma mort.

— Nous vous promettons encore plus, lui dirent les quatre frères, qui avaient déjà fait leur plan : quiconque de nous ou de nos descendants voudra se séparer n'aura aucune part à notre héritage. La requête est déjà dressée, & l'empereur l'appointera sûrement.

Kao-tsou l'appointa en effet, & ajouta de nouvelles terres pour récompenser la piété filiale & l'amour fraternel de ces bons colons. Leurs descendants, liés les uns aux autres par leur intérêt commun & particulier, continuèrent à ne former qu'une famille. Les épargnes de chaque année l'avaient mise en état d'acheter de nouvelles terres ; & cent quatre-vingts ans après, quoiqu'elle fût composée de plus de mille personnes, elle était fort riche ; mais l'ancienne administration des biens avait changé, & cela donna occasion au placet suivant, qui fut présenté à l'empereur Chi-tsong.

« Le grand bienfait de l'auguste & glorieux aïeul de votre Majesté, aurait assuré pour tous les siècles le bonheur de la petite famille de vos humbles sujets, si elle avait continué à entrer dans les vues sacrées de son immortelle bienfaisance, comme ^{p.449} nos premiers ancêtres. Mais la génération présente quitte la trace de leurs bons exemples, sous prétexte que les terres de notre héritage peuvent être cultivées sans que tout le monde en partage le travail ; les uns passent les journées oïseusement avec des livres, tandis

que les autres vont aux champs ; les autres quittent la bêche & la charrue quand il leur en prend envie, pour peindre, ou jouer des instruments. Des femmes, devenues délicates à force de négliger les soins du ménage, ont besoin d'être aidées pour vêtir leurs habits, & ne savent plus se servir de l'aiguille que pour de petits ajustements. Le poids du travail augmente pour les uns en proportion de ce qu'il diminue pour les autres. Ces derniers, non contents d'être à charge, prétendent être les mieux partagés en bien-être. Que les chefs de la famille soient distingués dans le partage des grains & des fruits, cela est juste, parce qu'ils représentent pour tous les autres, & sont sans cesse dans le cas de faire des dépenses pour la commune, même dans l'intérieur des ménages où leur bienfaisance accrédite leur autorité ; que les malades, les vieillards & les enfants soient mieux logés, mieux vêtus, mieux nourris & servis avant tous les autres, c'est un devoir dont tout le monde recueille le fruit ; que ceux qui ont moins de force, une santé faible, ou du talent pour d'autres choses qu'ils font mieux, soient exempts des travaux durs & pénibles, les autres y consentent avec plaisir ; mais que la commune nourrisse à la sueur de son front, ceux qui ne font rien pour elle qu'elle doive leur accorder plus qu'aux autres parce qu'il leur plaît d'être plus délicats ; qu'elle soit dégoûtée de ses devoirs & fatigues par le spectacle insultant de leur oisiveté, Votre Majesté est trop équitable pour l'y obliger, & vos humbles sujets osent réclamer sa bonté & sa sagesse, qui font le bonheur de l'empire, pour une famille que son ^{p.450} auguste aïeul avait honorée de ses bienfaits.

L'empereur Chi-tsong donna la requête à examiner à son conseil, & ordonna, d'après ses conclusions, que tous ceux qui, sans raison de vieillesse ou de maladie, ne travailleraient pas pour la commune, seraient exclus du partage du produit annuel des terres, & qu'on ne compterait pour travail, hors celui des champs, que ce qui serait

reconnu par la commune pour nécessaire ou pour utile. Le Premier ministre prit occasion de cette réponse de Chi-tsong pour lui dire :

« L'empire, seigneur, n'est qu'une grande famille : Votre Majesté se condamnerait elle-même si elle s'écartait de la sage ordonnance qu'elle a faite pour les Ma.

Que notre auteur examine ce calcul ; il nous a toujours paru très exact.

XLXV^e remarque. *Cependant les arts sont restés à la Chine comme dans la plupart des autres peuples de l'Orient, dans une espèce d'enfance éternelle ([page 232](#)).*

Quoi ! l'auteur n'admet aucune exception, distinction, ni modification dans une sentence si dure & si écrasante ! Il faut que la connaissance profonde qu'il a de l'état où sont tous les ans dans notre empire l'ait forcé à se départir de sa modération ordinaire. Ce n'est sûrement qu'à regret qu'il s'est déterminé à solliciter pour toute notre Chine, avec tant de chaleur, le mépris & la dérision de l'Europe : mais qu'il nous permette d'observer que pour les arts de besoin, comme l'agriculture la tissanderie, la navigation dans les rivières, &c., il y a plus de deux mille ans que toutes les nations de l'Orient en viennent prendre des leçons chez nous. L'Europe elle-même envoie sans cesse ici des questions pour participer aux innombrables découvertes que l'enseignement des siècles nous y a fait faire. Tandis qu'elle n'a pas regardé ces arts utiles comme un objet d'étude & de réflexion, elle n'a point songé à s'informer par quelles méthodes nous en obtenions des secours si faciles, p.451 si abondants & si continuels. Mais, depuis qu'elle a vu qu'ils étaient dans l'organisation politique ce que sont les grands viscères de la digestion & nutrition dans le corps humain, elle a d'autant plus cherché à se procurer des connaissances, que ses lumières s'étaient plus accrues & plus épurées. Pour les arts utiles, c'est-à-dire, qui augmentent la quantité des choses nécessaires, en perfectionnent la qualité, en multiplient, en généralisent, en simplifient l'usage, il est difficile de les porter plus loin que les Chinois ne l'ont fait. Toute espèce de grains, légumes, herbages, fruits & racines qui peuvent croître en Chine, y sont

cultivés avec succès. Outre la soie, le coton, le chanvre, de combien d'autres racines & écorces ne faisons-nous pas des toiles ? Notre métallurgie, notre charpenterie, maçonnerie, menuiserie, faïencerie, poterie, briqueterie, teinturerie, papeterie, charronnerie, &c. n'ont plus rien à apprendre d'important. La théorie & la pratique de tous ces arts sont si simples & si aisés, qu'ils ne pourraient que perdre à chercher des mieux qui ne pourraient qu'être pris sur leur utilité. Avant de répondre maintenant sur les arts d'agrément, de luxe, de fantaisie, de mollesse & de caprice, nous voudrions qu'on commençât par examiner, avec la politique & la morale, s'il est expédient ou même s'il n'est pas nuisible qu'ils prennent leur essor si haut, occupent tant de bras, usent tant de vies & parviennent à faire de vrais besoins de leurs misérables frivolités. Car enfin la somme totale des choses qui sont nécessaires dans un grand empire, calculée sur la totalité de ses habitants, sur la casualité des bonnes & des mauvaises années, sur la quantité de travail qu'il faut pour les obtenir, & sur le nombre de ceux sur lesquels il doit être réparti, afin qu'ils n'en soient pas accablés & ne deviennent pas comme les bêtes de charge de leurs semblables ; p.452 la somme totale, dis-je, des choses nécessaires ainsi appréciée, nous ne voudrions pas garantir qu'il n'y eût bien à rabattre dans les listes de ceux qui, à dire la chose le plus honnêtement qu'il se peut, ne sont dans la société que pour augmenter les vices des riches & la misère des pauvres. Hélas ! quel calcul, puisqu'on parle tant de calcul, que le calcul des journées, des semaines, des mois, des années, des vies entières qui ont été employées & usées à conduire à son aise, du berceau au cercueil, un de ces hommes, une de ces femmes qui n'ont été dans la société que pour y jouir de toutes sortes de biens, & n'ont rien fait pour elle ! Mais, pour donner plus de relief à ce calcul, il faudrait le commenter par le journal comparé de la vie de cet homme & de cette femme avec celui de la vie du colon, du soldat, du marin, de l'artisan, des domestiques & de tous les hommes publics. Du reste, qui a lu nos Annales y a vu que notre Chine a passé & repassé plusieurs fois par toutes les révolutions qui ont enterré & ressuscité les arts & les sciences en Occident. Il n'y a eu que trop de siècles malheureux où la frivolité du goût public a poussé le

génie & l'émulation des artistes loin de l'*espèce d'enfance éternelle* où on leur reproche d'avoir laissé nos arts. Si le récit que nous pourrions faire de leurs raffinements, subtilités & délicatesses, pouvait n'être pas un piège pour l'Europe, on verrait qu'elle a encore bien du chemin à faire avant de porter aussi loin qu'on l'a fait ici, jadis, les dangereuses & pitoyables inutilités du luxe. Il nous en reste même encore un bon nombre dont on n'a pas même idée en Occident ; témoin les pierres yu, les jardins de cabinet, la sculpture de la brique, les tuiles vernissées, les bas-reliefs d'une seule pierre de différentes couleurs, &c. &c.

XLVI^e remarque. *On ne peut pas distinguer clairement les* p.453 *découvertes que les Chinois ont faites d'avec celles qu'ils ont empruntées des Indiens, qui, suivant nous, ont porté à la Chine la méthode d'imprimer le coton avec des moules* ([page 232](#)).

Mais qui est-ce qui ne peut pas le distinguer ? Ce n'est point celui qui a lu nos livres des origines, nos compilations sur les arts, nos grands dictionnaires, &c. Si on n'y articule pas également quand & comment chaque art a été inventé, c'est qu'on ne s'y permet pas de rien hasarder, & que plusieurs anciens livres étant perdus, plusieurs de ceux qui restent étant d'une antiquité très postérieure ou peu authentique, on s'est borné à les citer, après avoir apprécié leur autorité. Notre auteur est si empêché & étreint par les oui & les non des livres d'Occident dans tout ce qui regarde les arts, qu'il est souvent réduit à prendre en main le sceptre de son infaillibilité, & à prononcer définitivement aux dépens de qui il appartient. Notre Chine n'en peut mais, si cela lui donne de l'humeur. Un philosophe aussi haut monté doit voir les choses avec plus de sang-froid. Les Européens qui ont écrit sur notre imprimerie se sont mépris, & ont confondu la gravure des livres sur des planchettes avec cette même gravure pour imprimer. Cette méprise est très excusable dans des auteurs qui ne pouvaient pas y regarder de bien près & n'étaient pas éclairés par l'histoire. La première espèce de gravure, qui avait été pratiquée en partie dès le temps des Tcheou, commença sous les Han orientaux ; la seconde, sous les derniers Tang, l'an 932, comme il est raconté, sous cette année, dans l'abrégé des Annales *Hoei-ki-tsee*

& dans le *Ou-tai-hoei-yao*. Les opinions d'un Européen ne prouvent pas plus sur cet article que ceux d'un Chinois sur la première époque de l'imprimerie en Europe, que notre auteur sait bien n'être pas décidée. Mais, quand on blâme une méprise aussi aisée que celle de ne pas ^{p.454} distinguer entre graver des planches pour être des livres & les graver pour faire des livres, on devrait ne pas faire soi-même celle de faire venir de l'Inde en Chine le secret des toiles peintes. Les poètes du temps des Tcheou font foi que cette invention était connue ici avant que nous eussions des relations avec l'Inde. Quant à ce qui regarde l'imprimerie, notre auteur aurait pu faire un pas de plus, & dire que l'ancienne manière de tirer copie des *pei* ou marbres chargés d'inscriptions, en passant dessus des pièces de toile ou de soie, & du papier après l'invention du papier, était bien plus voisine de l'imprimerie que les toiles peintes, puisqu'il n'y était question que de caractères & de longues pièces d'écriture. Pour dire quelque chose de plus, nos cachets de la moyenne antiquité, comme les modernes, n'étant composés que de caractères, & la manière de s'en servir étant une vraie impression, puisqu'on les enduisait d'encre, pour faire l'empreinte, il était tout simple d'en étendre l'usage aux livres, surtout lorsqu'on se fut remis à les graver en planches. Tout ce qu'il faut conclure de là, c'est qu'en matière d'invention, le génie lui-même ne voit pas plus ce qui est derrière une feuille de papier que ce qui est derrière une montagne. Il est très honnête, de la part de l'auteur, de n'avoir pas profité de l'occasion pour déprimer notre imprimerie, qui est très embarrassante & très dispendieuse, parce qu'il faut graver nos livres en entier. L'avantage de pouvoir les réimprimer du soir au matin n'en dédommage pas. Aussi, pour lui en témoigner notre reconnaissance, nous lui apprenons qu'on imprime *la Gazette* en caractères mobiles comme ceux d'Europe, & que, si l'on n'imprime pas ainsi des livres entiers, c'est que la prodigieuse quantité de nos caractères y met un obstacle invincible. On trouve dans le *San-tsai-tou-hoei* la meilleure & la plus ingénieuse manière qu'on pût imaginer pour parer ^{p.455} aux plus grands inconvénients ; mais tous les essais qu'on en a faits en ont dégoûté. Trouver les caractères dont on a

besoin dans plus de dix mille, est une mer à boire, de quelque manière qu'ils soient rangés.

À propos de livres & d'imprimerie, qu'on nous pardonne d'observer, en passant, que les principes de notre politique n'ont point varié sur l'étendue de la sphère que doivent avoir les sciences & connaissances littéraires pour le bien de la chose publique, & ont toujours tenu bon pour l'ancienne doctrine qui fermait toutes les avenues des bibliothèques à la multitude, & faisait craindre le plébicisme littéraire comme un grand malheur & la source d'une infinité d'autres. En conséquence, quelque facilité qu'ait donné l'imprimerie pour multiplier les livres, autant le gouvernement chinois est attentif à rendre communs & à bon marché ceux qui sont nécessaires pour les études des collèges & pour l'instruction du peuple, autant veille-t-il à ce que ceux d'érudition, de politique, de critique, de haute philosophie, de sciences, de curiosité, soient rares & d'une difficile acquisition. La plupart ne sont imprimés qu'au Palais ; toute l'édition en appartient à l'empereur, qui n'en fait part qu'aux lettrés du premier ordre, aux grands & aux mandarins des provinces qui se distinguent. Ce n'est pas ici le lieu de discuter à fond jusqu'où ce système est digne d'une politique éclairée, prévoyante & amie des hommes ; mais nous ne pouvons pas nous empêcher de remarquer que le plébicisme littéraire a été si fatal sous les Han, sous les Tang & sous les Song, que le gouvernement est très excusable de l'avoir adopté.

Les hommes, dit Hin-lien, n'ont pas formé des sociétés & des empires pour s'occuper de recherches & de discussions, de raisonnements & de controverses, mais pour ^{p.456} s'entr'aider doucement à se procurer leurs besoins & à pratiquer la vertu. La multitude, d'ailleurs, ne saurait avoir assez de loisir pour vaquer aux études qui lui ouvriraient le temple des sciences, ou elle le prendrait sur ses devoirs. Peu de personnes, d'ailleurs, ont l'esprit assez droit, la raison assez ferme & le cœur assez pur pour distinguer sûrement la vérité du mensonge. Le plébicisme de la médecine qui semblerait le

plus à la portée du grand nombre serait très dangereux & très funeste. Il en est du corps politique de l'empire comme du corps humain ; les mains & les pieds n'ont pas besoin de voir.

XLVII^e remarque. *Il n'y en a pas une (fleur artificielle) qui ne soit monstrueuse ([page 234](#)).*

Nous ignorons quelle espèce de fleurs artificielles les marchands portent en Europe. Des faits si clairement énoncés ne peuvent pas être niés déceimment. La plupart des fleurs qu'on vend & qu'on fait, étant pour orner les cheveux des personnes du sexe, il est tout simple qu'on n'y cherche que l'éclat des couleurs, l'élégance de la forme & la facilité de les faire. La consommation prodigieuse de cette espèce de fleurs artificielles & leur bon marché vont au-delà de tout ce que nous en oserions dire. Quant au bon marché, il n'y a pas d'exagération à dire qu'elles coûtent moins que les fleurs naturelles les plus communes ne coûtent en France. Du reste, comme c'est un objet de mode & de parure, ceux qui les font, après avoir épuisé l'imitation des fleurs naturelles, en imaginent de nouvelles, & c'est à qui en trouvera qui plaisent. Un curieux trouverait beaucoup à étudier dans les différentes matières qu'on emploie à faire cette espèce de fleurs. Outre plusieurs espèces de soieries dont quelques-unes sont tissées exprès & uniquement pour cet usage, les cocons des vers à soie, les papiers ^{p.457} différents, on fait beaucoup d'usage de la moelle de joncs cuite en pâte & puis réduite en feuilles. Cette moelle, bien maniée, imite la délicatesse du tissu des fleurs & prend excellemment toutes les formes & toutes les couleurs. Si elle était moins frêle, elle serait préférable à toute autre matière ; & nous sommes persuadés qu'elle réussirait à merveille, en Europe, dans les grandes décorations passagères des églises ou même des fêtes publiques. On a imaginé, depuis quelques années, de la couvrir d'une petite couche d'un vernis fait exprès, & qui va à merveille dans certaines fleurs. Celles qu'on s'est mis à faire aussi, depuis peu, en fils de soie & de fleuret, teints & préparés exprès, ont été très goûtées des dames de Moscovie & d'Allemagne, & plairaient probablement à celles des autres pays d'Occident, si on leur en portait, parce qu'elles ont beaucoup d'éclat & le conservent longtemps. Mais nous oserions presque garantir

que les fleurs qu'on fait de certaines plumes d'oiseaux dont les couleurs sont très vives, réuniraient rapidement tous les suffrages du sexe, ainsi que celles qui sont en *yu* de différentes couleurs, en porcelaine, en agathe, en corail, en coquilles & nacre ; car de quoi ne fait-on pas des fleurs ici pour orner les cheveux des femmes ? Le grand nombre est comme celles des étoffes de soie en France, c'est-à-dire qu'on n'y cherche que la facilité de les faire & l'éclat du coup d'œil. Dans celles même qui sont une imitation des fleurs naturelles, la modicité du prix qu'on en donne ne permet pas de la pousser bien loin. Si on en voit quelquefois qui sont ressemblantes de tous points à tromper l'œil, elles ont été faites par des ouvriers vraiment artistes. Si notre auteur avait vu des branches fleuries de *mou-tan*, de pêcher, de bertin, de *hai-tang*, des bouquets de *lien-hoa*, de pivoine, de matricaire, ^{p.458} de tubéreuses, telles qu'elles sortent de leurs mains pour orner les salles des princes & des grands, il aurait été forcé d'avouer que nous avons, à cet égard, une supériorité décidée sur l'Europe, & qu'on ne saurait porter plus loin l'imitation de la nature. Du reste cette supériorité, nous la prisons ce qu'elle vaut, & nous la devons uniquement au goût des grands pour cette frivolité, qui a conduit l'émulation des ouvriers à en faire un art d'autant plus difficile qu'il faut qu'il lutte, pour ainsi dire, avec la nature & se mesure avec elle. Quand on appela des ouvriers pour faire de grands bouquets pour l'église, nous nous donnâmes le plaisir de les voir travailler, de leur faire des questions, de considérer en détail leurs nombreux outils & instruments ; & ce qui nous frappa le plus fut la manière dont ils taillent leurs différentes espèces d'étoffes de soie, leur font prendre la forme qu'ils veulent avec des fers chauds & des moules, & puis en varient les couleurs à leur gré. Ce qui sort de leurs mains est si fini, quand on veut leur payer leur travail, que l'empereur Kang-hi défia une fois le père Parrenin de distinguer, entre divers pieds d'orangers qui étaient dans la salle, les naturels des artificiels.

XLVIII^e remarque. *L'extrême longueur de ces espèces de griffes, jointe à celle des paupières que les femmes chinoises allongent aussi par artifice ([page 235](#)).*

Chaque nation a ses travers & ses ridicules. La frisure des cheveux, accompagnée de pommade & de poudre, est aussi ridicule dans nos idées que la longueur des ongles dans les idées d'Europe, encore faut-il ajouter que toutes les proportions du rang & des conditions gardées, il y a incomparablement moins de personnes ici qui aient les ongles longs, qu'il n'y en a de frisées & de poudrées en Occident. Nous n'avons rien à p.⁴⁵⁹ répondre sur la prétendue manie d'allonger les paupières par artifice. C'est en vérité la première fois que nous en entendons parler.

XLIX^e remarque. *Quelques voyageurs, se sont trompés, lorsqu'ils ont attribué aux Chinois la connaissance de la peinture à fresque ([page 236](#)).*

Ignorer l'histoire de notre peinture n'est rien ; mais se risquer, avec cela, à donner des démentis aux écrivains instruits, est un procédé peu philosophique. Il n'y a qu'à ouvrir nos dictionnaires historiques pour voir qu'il est prouvé par des textes & passages très clairs des anciens, de Ouei-nan-see en particulier, que la peinture à fresque a été connue en Chine plus de cinq siècles avant l'ère chrétienne. Elle eut beaucoup de vogue sous Tsin-chi-hoang & sous les Han, surtout les Han orientaux, qui en couvrirent les murailles des grands miao ou temples d'idoles. Mais le cinquième & sixième siècles qui furent des siècles de luxe & de magnificence furent ceux où cette espèce de peinture se signala davantage. Il est dit du peintre Kao-hiao que ses éperviers qu'il avait peints sur une muraille extérieure d'une salle impériale, étaient si ressemblants, que les petits oiseaux n'osaient s'en approcher, ou la fuyaient en criant ; de Yang-tsé, que presque tout le monde se trompait à un cheval qu'il avait peint sur un mur, & de Fan-hien, que quand on était entré dans le temple, à moins d'être prévenu ou d'y bien faire attention, on risquait de vouloir en sortir par une porte qui était peinte sur la muraille. Si la peinture était un sujet assez intéressant & assez utile pour mériter des recherches, nous pourrions envoyer en Occident des détails qui aideraient peut-être à mieux entendre & à mieux expliquer qu'on ne fait ce qu'on trouve dans les auteurs sur celle

des anciens. L'empereur a actuellement dans son ^{p.460} parc un village européen peint à fresque & en scènes, de manière à tromper les yeux. La muraille représente un paysage & des collines qui se terminent si heureusement au point de vue des montagnes éloignées qui sont derrière, qu'il est difficile d'imaginer rien en ce genre de plus heureusement inventé & exécuté. Nos peintres chinois ont exécuté ce bel ouvrage d'après les dessins & sous la direction d'un *misérable broyeur de couleurs*.

L^e remarque. *Les Chinois n'ont pas non plus de statues antiques* ([page 237](#)).

L'auteur eût pu ajouter, ni de modernes. Notre législation, notre gouvernement ni notre police ne connaissent point les statues, tant ils tiennent encore à l'antiquité. Mais pourquoi l'antiquité n'en voulait-elle pas ? Parce que c'était une misérable idolâtre, comme cela saute aux yeux. Rien sans doute ne démontre & ne prouve l'idolâtrie d'un peuple comme de n'avoir ni temples, ni idoles. Maintenant, en vertu du brevet de philosophisme que les penseurs d'Occident ont eu la bonté d'accorder à nos lettrés & à presque tous nos Chinois, nous avons toutes les idoles de l'Inde sans conséquence pour notre déisme ; cependant l'ancien préjugé continue à défendre les statues. Les idoles des miao exceptées, on n'en trouverait pas une seule ni même un petit médaillon dans tous les palais de l'empereur, dans les places & dans les grands édifices publics ni de Pe-king, ni de quelque ville de l'empire que ce soit. Les seules statues proprement statues que nous connaissions en Chine, encore est-ce une nouveauté, partie de la dernière dynastie, partie de la régnante, sont celles de deux docteurs & de deux gardes, qu'on a fait entrer dans les décorations honorifiques de l'avenue du tombeau des grands d'un certain grade & des princes, & celles qu'on met auprès de la bière de ^{p.461} l'empereur, de ses fils & de ses filles, dans l'intérieur du caveau voûté qui ferme leur tombeau ; encore le public ne sait-il rien de ces dernières, & on peut les regarder comme une pratique domestique ou même superstitieuse, de la famille impériale.

LI^e remarque. *Nieuhoff suivit néanmoins la route du grand canal pour aller de Canton à Pe-king ([ibid.](#))*

Cela nous paraît assez difficile, vu que le grand canal ne commence que près de trois cents lieues au-dessus de Canton, comme le disent les cartes à ceux qui les regardent. Que les hommes pensent différemment les uns des autres ! Il y a bien des gens qui croiraient, au rebours, que la route de terre serait la plus avantageuse pour voir les villes, les villages & les campagnes ; car, en navigant sur les rivières & sur le canal, on est souvent enfermé entre des montagnes & des collines, toujours dans des lieux bas, presque tous disgraciés de la nature, au moins jusques bien avant dans la province de Kiang-si. Un étranger qui n'entend pas la langue du pays, qui est conduit en cérémonie & avec précaution, qui ne voit les choses que de loin & en passant, ne nous paraît guère en état de faire des recherches, eût-il d'ailleurs tout ce qu'il faut pour en entreprendre de réfléchies & de méditées.

LII^e remarque. *Encore ignorons-nous à quelle année elle fut commencée ([page 238](#)).*

On n'a eu en Europe, jusqu'à présent, que des abrégés d'abrégés de nos annales. Il est tout simple qu'on y trouve peu de détails. Les Annales racontent comment le prince de Tchao, nommé Ou-ling, commença la Grande muraille l'an 303 avant l'ère chrétienne, & la conduisit depuis les confins du Pe-tche-li jusqu'au Hoang-ho ; puis le prince de Yen, depuis le Leao-tong jusqu'à la province de Chen-si ; puis encore les princes de Tsin, depuis Ting-tao-fou jusqu'à la première entrée du Hoang-ho ou fleuve ^{p.462} Jaune en Chine. Elles racontent encore que Tsin-chi-hoang fit rétablir, compléter, joindre ces trois murailles, quand il eut remis tout l'empire sous son sceptre, & que, pour la partie qui va depuis le nord de Ling-tao-fou jusqu'à Kiu-yu-koan, à l'extrémité occidentale du Chen-si, elle ne fut bâtie que plus de deux cents ans après, sous le règne du célèbre Ou-ti, des Han occidentaux. Tant pis pour ceux qui le savent. Les Annales des peuples ne sont rien pour un philosophe. Il serait ridicule qu'on pût

articuler des dates & des époques sur la Grande muraille de Chine, tandis qu'on n'en peut articuler aucune sur les pyramides d'Égypte.

LIII^e remarque. *Le dragon que les empereurs chinois portent dans leurs drapeaux, dans leurs livrées & sur leurs habits, se nomme en Chinois Lu ([ibid.](#)).*

Lu, en chinois, signifie le dragon sur lequel était monté Silène, qu'on nomme Ane en français. Le reste des recherches & des remarques est assorti à cette première méprise & digne du héros de Cervantès, ou du docteur Mathanasius.

LIV^e remarque. *Outre les magots logés dans le temples, chaque Chinois en a un certain nombre chez soi ([page 242](#)).*

Le fait des magots logés dans les temples est certain. Autant il est malheureusement prouvé que l'on honora des idoles dans leurs temples, dans des chapelles & dans des oratoires domestiques avec une stupidité comparable à celle des Grecs, des Romains & de tous les anciens peuples de l'Asie occidentale, les juifs exceptés, de l'Europe & de l'Afrique, autant il est notoire & public que beaucoup de Chinois, même de ceux qui sont idolâtres, n'ont chez eux ni pagodes, ni idoles d'aucune couleur.

LV^e remarque. *Les négociants d'Europe doivent donner des modèles, sans quoi ils seraient mal servis ([page 243](#)).*

Encore est-ce quelque chose qu'ayant des modèles, ils soient bien p.463 servis. Quand nos vernis, nos porcelaines, &c. ont été portés en Europe, il ne paraît pas qu'on ait su les imiter si vite. À y regarder de près, nos Chinois mériteraient plus d'être loués de leur politesse, complaisance & honnêteté à déférer au goût des étrangers, que d'être blâmés de n'avoir pas imaginé de faire pour eux des étoffes & damas sur un dessin qui fût au gré des Européens.

LVI^e remarque. *Sans parler de la verrerie, dont les opérations leur ont été inconnues jusqu'au règne de Kang-hi ([page 244](#)).*

L'ancien dictionnaire *Eulh-ya*, qui est au nombre des petits *King*, parle du *lieou-li* ; le *Tsi-yo* dit qu'on en faisait des perles fausses ; un très ancien commentaire du *Hiao-king*, que, moyennant un enduit, on en faisait des miroirs, les Annales des Han, que l'empereur Ou-ti avait une manufacture de *lieou-li* : ainsi il n'y a pas moyen de nier que nous n'ayons le *lieou-li* depuis deux mille ans au moins. Or, le *lieou-li* est une espèce de verre. Nous ne sommes pas à portée, dans ce moment, de faire des recherches sur la matière du *lieou-li*, ni sur la manière de le faire. Les anciens le tiraient-ils d'une espèce de fougère qui se nomme *lieou-li-tsao*, l'herbe du *lieou-li* ? Nous n'oserions l'assurer ; mais il paraît qu'on y a employé, en différents temps, des matières très différentes. Celui qu'on fait aujourd'hui est si mince, qu'il a de l'élasticité, & se prête à une infinité de jeux entre les mains des enfants, pour qui on en fait des jouets de toutes les espèces. Peut-être, malgré l'ignorance, la barbarie & l'incapacité d'apprendre les arts que nous dépeint l'auteur, que l'Europe serait bien aise de savoir faire du *lieou-li*. On en fait, très aisément, bien des choses qui pourraient conduire à d'autres, des trompettes, par exemple, des raisins. Les raisins de *lieou-li* ressemblent aux naturels à tromper les yeux. Nous p.464 en avons vu de grosses grappes suspendues à un sep naturel à qui on avait donné des feuilles de soie qui auraient tenu un rang distingué, en Occident, dans un cabinet de curieux, & y auraient été admirées : elles avaient coûté si peu, que nous n'oserions en dire le prix.

LVII^e remarque. *Les Chinois, tout au contraire des Égyptiens, font un grand usage des sceaux ou des cachets ; mais il n'y a que l'empereur qui en ait en pierre ou en agathe ([ibid.](#)).*

Pour bien faire, il eût fallu parler des anciens Chinois, vu que tout le monde sait que leurs cachets étaient en petit nombre, & le privilège exclusif des offices publics. Mais des cachets d'à présent, il valait mieux s'en taire que d'en débiter des fables. Il n'y a rien de défendu, en

matière de cachets, que la contrefaction de ceux de l'empereur, des tribunaux & des officiers publics. Sur un million de cachets, il n'y en a peut-être pas deux ou trois qui ne soient de pierre ou de *yu*, qui est sûrement l'agate dont veut parler l'auteur. La pierre tendre de différentes couleurs qu'on commence à connaître en Occident est la matière ordinaire des cachets ; ce qui lui a valu le nom de pierre à cachets. Elle y est en effet très propre, à cause de l'extrême finesse de son grain & de la facilité qu'il y a d'y graver ce qu'on veut.

LVIII^e remarque. *Quoique le père du Halde ait eu la hardiesse de nier ce fait ([page 245](#)).*

La porcelaine est connue à la Chine au moins depuis les Han. Était-elle alors ce qu'elle a été depuis ? À en juger par les pièces qui en restent chez les curieux, elle n'était pas si transparente, mais l'émail en était bien plus fin & d'une couleur plus vive & plus éclatante. La dynastie passée & la régnante y ont tâché en vain ; elles n'ont pas pu réussir à avoir le beau rouge ponceau ^{p.465} & le bleu de lapis lazuli des anciens. Notre porcelaine se divise en différents degrés de beauté & de finesse : celle du premier degré est toute pour l'empereur. Les pièces qui s'en répandent dans le public ont toutes des tâches & des défauts qui les ont rendues indignes de lui être offertes. Parmi les pièces même qui sont présentées à l'empereur, il y en a de moins fines, moins bien travaillées & peintes plus négligemment, parce qu'elles sont destinées à être données en présents d'étiquette & d'usage. Aussi doutons-nous beaucoup qu'on ait vu en Europe de grandes pièces de notre porcelaine du premier ordre. On n'en vend point sûrement à Canton. Les Japonais ont commencé l'an 57 de l'ère chrétienne à venir porter leur tribut en Chine, & étaient alors à demi-sauvages, n'ayant ni arts, ni science. On leur fit peu d'accueil, malgré tous leurs présents. Ils sont venus ensuite sous les Ouei, qui leur donnèrent beaucoup de livres ; sous les Tang, qui leur en donnèrent encore plus ; sous les Song qui leur firent amitié. Les Yuen ou Tartares Mongoux leur ayant fait signifier de venir rendre hommage en 1267, la Chine en fut pour une grande flotte qu'on avait envoyée

pour les y forcer, & qui fut dévorée par une grande tempête. Les choses se raccommodèrent ; ils vinrent d'eux-mêmes, sous les Ming, porter leur tribut en 1371. Comment les Japonais auraient-ils appris, à la Chine, le secret de la porcelaine, puisqu'elle l'avait déjà, lorsqu'ils vinrent pour la première fois, étant encore sauvages. Ils ont eu le malheur de prendre en Chine la doctrine de Foë, quoiqu'assez tard. On fait cas ici de leur porcelaine, ainsi que de celle de Saxe, & plus encore de celle qui est venue de France ces dernières années. Du reste, si l'on en excepte les provinces du Fou-mai, de Tche-kiang & si ang-nan, qui ^{p.466} trafiquent avec les Japonais, & Pe-king, où elles en envoient pour être offertes à l'empereur & données aux grands, les porcelaines du Japon sont très rares. Outre la raison de leur cherté, il y a encore celle de leur forme & peintures, qui ne sont pas dans notre goût. Il serait inutile d'insister sur la comparaison de nos belles porcelaines avec celles du Japon ; elle ne peut se faire qu'avec les yeux. Tout ce que nous dirons, c'est qu'on a dû recevoir, en France, quelques vases percés à jour, qui en ont un second en dedans ; ce que les ouvriers d'Europe auraient probablement bien de la peine à imiter. Les savants se tourmentent pour expliquer plusieurs récits de l'histoire sur les arts. Voici, à l'occasion de la porcelaine de quoi aider leurs recherches & leurs observations. Nous en avons comme perdu quatre ou cinq fois le secret. Cela devait arriver ainsi, parce que, jusqu'à la dynastie passée, il n'y avait en Chine qu'une seule manufacture, qui était dans la capitale, où on ne travaillait que pour l'empereur. Or dans les grands troubles, les guerres & les révolutions qui précédaient un changement de dynastie, les ouvriers, qu'on n'occupait plus, se dispersaient ; la manufacture périssait avec la capitale, ou était abandonnée comme elle. Le fondateur de la nouvelle dynastie, & même ses premiers successeurs, avaient à penser à des choses plus importantes qu'à une manufacture de porcelaine. Quand le retour de la tranquillité & du bon ordre permettait de s'en occuper, on ne trouvait plus les anciens ouvriers, & il fallait risquer des essais sur des traditions & des souvenirs fort incertains. Aussi est-il arrivé plusieurs fois que la porcelaine d'une nouvelle dynastie a été une nouvelle

invention, tantôt supérieure tantôt inférieure à l'ancienne. Nos savants doutent si la façon de la faire d'aujourd'hui est celle de la ^{p.467} dynastie des Song, dont la porcelaine paraît avoir été beaucoup plus diaphane & beaucoup plus sonore. Pour qu'on ne s'imagine pas que nous ne débitons que des conjectures, nous citerons un fait, tiré des Annales des Song.

« On trouva après la révolution, dans le magasin nommé Fong-tching, deux grandes corbeilles de matériaux propres à faire du verre (ou, pour traduire à la lettre, de marc de verre, *polimou*) : ils ressemblaient à de la rouille & à de la mine de fer, & étaient en gros & petits morceaux. Le garde-magasin ne sut dire ni ce que c'était, ni d'où cela était venu. Après quelques années, un ouvrier en reconnut l'usage, & vint à bout d'en faire une espèce de verre à qui il donna différentes couleurs.

L'histoire de nos arts est remplie de quantité de faits de cette espèce, & si on en excepte ceux de besoin, il n'en est aucun qui n'ait péri & ne soit peut-être bien différent de ce qu'il a été.

LIX^e remarque. *Le prince d'Orange passe aujourd'hui pour posséder la plus belle collection de plantes & animaux qu'on ait dessinés en Asie ([page 247](#)).*

Notre empereur en a aussi une petite qui embrasse toutes les parties de l'histoire naturelle. Elle est divisée en deux parties ; la première ne contient que la Chine, suivant la division de ses provinces, afin que le père commun connaisse par lui-même toutes les productions, raretés & richesses de chacune, pour y subordonner les vues de sa politique. Nous avons de la peine à avouer que de pareilles bagatelles entrent dans la balance du conseil ; mais on a cru, en cette extrémité du monde, que *bien connaître ses fonds*, comme l'on dit ici, était un préliminaire essentiel pour en diriger, combiner & assortir fréquemment l'administration. Les anciens marbres chargés d'inscriptions, les restes des antiques monuments & tout ce qui ^{p.468} concerne les siècles passés ne vient qu'après. La seconde partie, qui est

divisée en différentes classes & règnes, contient tout ce qui a été présenté de plus curieux aux empereurs pendant plusieurs siècles, soit des pays limitrophes, soit des régions les plus éloignées. L'immensité de cette collection fait sans doute une partie de son mérite ; mais les curieux d'Occident la priseraient encore plus à cause du soin, de l'exactitude & de la scrupuleuse fidélité de ceux qui en ont peint les différentes parties. Comme l'original devait être offert à l'empereur avec la peinture, il n'y avait pas à biaiser. Nous avons toujours regretté que les frères Castiglione & Attiret, qui l'ont augmentée de ce qu'on y a apporté de plus curieux de leur temps, n'aient pas conservé une copie de leurs ouvrages. Ils formeraient une très ample collection en fleurs, plantes, arbres, insectes, poissons, oiseaux, animaux, coquillages, pierres, minéraux & fossiles de toutes les espèces, parce que l'empereur régnant ayant témoigné faire beaucoup de cas de ces sortes de choses, tout le monde s'est empressé à lui en offrir. Nous remarquons, à ce propos, que les immenses cabinet d'histoire naturelle de l'empereur ont tous leurs cahiers de peinture correspondant pour toutes les pièces des tiroirs, & qu'il y en a une seconde copie en Tartarie. On ne soupçonne rien de tout cela en Occident. On sent qu'une collection d'histoire naturelle serait très curieuse, très instructive & très intéressante, si elle comprenait ce qu'il y a de plus rare & de plus extraordinaire dans les immenses États de l'empereur. Car, outre que la diversité des climats doit y mettre bien des variétés, il est de fait, & connu par l'Histoire, que plusieurs empereurs, dans toutes les dynasties, ont pris à tâche de naturaliser, en Chine, tout ce qui y est venu des îles de la mer, de la Tartarie & de tous les pays ^{p.469} voisins, sans parler des transplantations d'une province dans une autre, soit voisine, soit éloignée. Nous ne craignons pas de dire que la Chine doit infiniment à cette dernière pratique, & que le soin continuel de l'étendre à tout est ce qui contribue le plus à son abondance & à sa fertilité. Les arbres & plantes d'Amérique, d'Afrique & d'Asie, qu'on cultive en France à si grands frais, ne lui vaudront jamais autant que ferait le soin d'améliorer les grains, les fruits & les animaux de chaque province l'une par l'autre.

LX^e remarque. *Les Chinois, que je n'exclus pas de cette race-là, ont attaché au nombre neuf des idées bien plus extravagantes que celles que les Égyptiens attachaient au nombre sept* ([page 249](#)).

Si nous sommes scandalisés du mot *race*, dont l'auteur se sert ici en signe de mépris, ce n'est point pour nos Chinois, dont la descendance est décidée, mais bien pour les Européens du jour, que tout l'univers sait être descendus *de cette race* qui fit écrouler le grand Empire Romain, changer de face à l'Europe du Nord au Midi, & germer de tous côtés ces pépinières de petits États, fiefs & royaumes, qui ont subsisté tant qu'ils ont pu & dont la division politique de l'Europe de nos jours est un reste. La réflexion sur le nombre *neuf* est profonde & d'un vrai qui est à la portée de tout le monde ; mais notre auteur s'est arrêté en bien beau chemin : il pouvait parcourir ainsi tous les nombres, en descendant jusqu'au zéro, Il n'a qu'à ouvrir le *Siao-hio-kan-tchou*, ou *Dragées violette des enfants*, pour voir que dans le temps où le philosophisme avait englué tous les petits chemins & sentiers de notre temple des sciences, on réduisit toutes les connaissances élémentaires en une espèce d'encyclopédie numérique fort laconique pour les : enfants. S'il n'avait pas reniflé si fort contre le nombre neuf, nous lui p.470 aurions révélé comment le *Chao-tsee*, les *Tcheou-tsee*, philosophes s'il y en a jamais eu, s'aidèrent de ce beau nombre & de quelques autres pour trouver la raison de la raison de toutes choses, & il n'aurait tenu qu'à lui de s'en faire le Stentor ; ce qui, en matière de philosophisme, est tout autant qu'inventeur. Du reste, s'il a de la mauvaise humeur contre quelque nombre, nous le conjurons de respecter ceux de 1, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, qui sont très consacrés dans les *Dragées violettes des enfants* par des vertus religieuses ou civiles, publiques ou domestiques, militaires ou pacifiques, héroïques ou communes, &c. Il serait dommage d'en gâter l'idée par quelque réflexion philosophique.

Puisque nous avons parlé de ce livre destiné à faciliter les premières études des enfants, il ne sera pas hors de propos de donner ici une légère notice d'une espèce d'encyclopédie littéraire, publiée en 1700,

quarante-neuvième année du règne de Kang-hi, pour initier nos jeunes lettrés dans notre érudition, & surtout les prémunir contre leur suffisance & les hardiesses de leur *pénétration*. Tout l'ouvrage est divisé en quatre cent cinquante livres. Les onze premiers roulent sur le ciel, les astres & tous les phénomènes & météores. Depuis le douzième, il ne s'agit que de l'année & de ses parties, mois, saisons & rapports divers par rapport à la religion, à l'administration & au cours de la nature, jusqu'au vingt-troisième, où commence ce qui concerne la Terre, en douze livres, dans lesquels est compris aussi ce qui regarde les eaux ; c'est-à-dire qu'on y suit par parties & en détail la description de la Terre en général & de la Chine en particulier. Depuis le quarantième livre jusqu'au cinquante-sixième inclusivement, il n'est question que de l'empereur envisagé dans le grand jour de la doctrine des anciens, comme le chef, p.471 le modèle, le guide, le maître & le père de la grande famille de l'empire. Aussi y parle-t-on de tous les talents, de toutes les belles qualités & de toutes les vertus nécessaires pour remplir ses hautes destinées ; & pour en montrer plus puissamment la nécessité, on finit par décrire les avilissements où sont tombés par leurs vices & les malheurs que se sont attirés ceux qui n'ont pas été ce qu'ils devaient être. Les quatre livres suivants roulent sur l'impératrice & sur la famille impériale. Depuis le soixante-unième livre jusqu'au cent soixante-dix-septième inclusivement, on parle en détail de tous les officiers publics, mandarins, dignitaires & magistrats de toutes les dynasties & de tous les ordres, soit à la cour, soit dans les provinces, soit auprès de l'empereur dans les tribunaux, soit pour les affaires politiques, civiles, judiciaires, économiques, criminelles, religieuses & littéraires, soit pour la guerre. Les trente-deux livres suivants sont comme le tableau & le précis philosophique des lois fondamentales de l'État, des principes invariables du gouvernement & des règles générales de l'administration & de la justice. O ciel ! que les Montesquieu, les Burlamaqui, les Grotius baissent & se rapetissent, quand on les compare à ce qui y est dit sur les princes du sang & les princes titrés, les hommes publics & les simples citoyens ; jusqu'où les grands doivent être soumis à l'empereur ; sur ses ministres & ses

magistrats, qui doivent s'exposer à tout, pour ne pas tromper sa confiance ; sur le choix des dépositaires de l'autorité, la manière de les gouverner, de les veiller, de les élever ou abaisser, récompenser ou punir ; sur tout ce qui concerne les fortunes des particuliers, la division des terres, les impôts, les différentes récompenses des talents, des services, des vertus, & le juste châtement de toute espèce de désordre, p.472 crime & délit ! Depuis le cent cinquante-quatrième livre jusqu'au cent quatre-vingt-quatrième, il n'est question que du *li* ou cérémonial & des rites, qui sont ici un si grand objet. On en distingue de trois espèces, ceux qui regardent la religion, ceux qui regardent le gouvernement, ceux qui regardent la société civile & domestique. Tout ce qu'il nous convient d'en dire ici, c'est que ce qu'on y trouve dissiperait bien des préjugés en Occident sur notre Chine, montrerait l'importance de bien des choses qui n'y sont pas assez prisées, & y ferait sentir que la société politique & civile gagne beaucoup à tout ce qui fixe tous les devoirs réciproques & oblige tout le monde à des attentions, prévenances & honnêtetés continuelles. Les huit livres suivants traitent de la musique, &, par concomitance, de tous les instruments anciens & modernes, de la danse & du théâtre qui n'est point loué, mais décrié beaucoup au contraire, & représenté comme un piège dressé à la simplicité & à l'innocence. Les quatorze livres suivants roulent sur les *King*, les *Annales* & toutes les parties de notre littérature, trop peu connue en Europe pour pouvoir en parler. Depuis le deux cent sixième livre jusqu'au deux cent vingt-neuvième, il ne s'agit que de la guerre, & de tout ce qui y a rapport, y sert ou en dépend. Un Follart, un Puisegur y trouveraient bien des choses qui ne sont pas dans les livres des Grecs & des Romains ; l'auteur des *Recherches philosophiques* y verrait à son aise que ce qu'on a imprimé en France, ces dernières années, sur notre tactique, n'est qu'un très petit a, b, c, d'une science immense. Dans les douze livres suivants, il est parlé de tous les peuples & nations avec lesquels la Chine a eu des rapports depuis plus de deux mille ans. Nous le disons hardiment, si on pouvait montrer sur les cartes d'aujourd'hui le pays de chacun & ses limites, p.473 les savants & les antiquaires d'Europe se mettraient à genoux pour

avoir ce morceau, qui manque totalement à l'Europe, & est en effet très piquant & très curieux. Depuis le deux cent quarante-deuxième livre jusqu'au trois cent seizième, il n'est question que de l'homme, mais il y est envisagé sous toutes ses faces, rapports & points de vue imaginables ; soit pris solitairement & par rapport à sa constitution corporelle ; soit envisagé dans sa famille, dans la société & dans l'État ; soit, surtout, comme capable d'acquérir des connaissances, de cultiver toutes les vertu, ou de donner dans des vices & des désordres qui le dégradent & font son malheur. La métaphysique & la morale chinoises y parlent continuellement un langage dont les prédications d'Europe s'accommoderaient beaucoup mieux sans comparaison que messieurs les penseurs qu'on y mène fort mal sans avoir pensé à eux. Depuis le trois cent seizième livre jusqu'au trois cent vingt-quatrième il est parlé de la secte de Foë, & de celle des tao-see, des bonzes & bonzesses, puis de toutes les espèces de superstitions, sorcelleries, magies, divinations. Est-ce un fait exprès ou un hasard ? Nous n'en savons rien : mais il est remarquable que tout cela vient à la suite des derniers livres sur l'homme, où l'on a parlé de brigandages, de révoltes & de crimes. Les dix livres suivants roulent sur les arts d'adresse, d'imagination & de caprice : or la peinture, à qui on a accordé deux livres entiers, se trouve là en assez mauvaise compagnie ; mais on ne refondra jamais les idées de messieurs nos lettrés ; ils traiteront toujours de bagatelles & en bagatelles ce qui n'intéresse pas la chose publique. Dans les livres suivants, après avoir donné une légère notice des principes de notre politique sur la capitale de l'empire, & de l'histoire de toutes celles qu'il a eues depuis ^{p.474} plus de trois mille ans, on trace le tableau de notre géographie ancienne, c'est-à-dire des trois premières dynasties ; puis on esquisse les différentes divisions de l'empire en provinces depuis Tsin-chi-hoang, & on dit ce qu'il y a de plus essentiel & de plus curieux à savoir sur celles d'aujourd'hui, qu'on suit une à une. Les quinze livres d'après traitent du séjour de l'homme ; ce qui embrasse les villes, les palais, les maisons, les jardins, les édifices publics de toutes les espèces & en dernier lieu les temples des idoles. Ceux qui voudraient connaître notre architecture

ancienne & moderne, y trouveraient bien des détails ; mais ils seraient bien étonnés de voir à quels excès monstrueux & incroyables quelques empereurs ont porté la magnificence de leurs palais & de leurs jardins. Il faut toute l'autorité des monuments publics pour pouvoir croire qu'

« un homme à qui quatre planches doivent suffire un jour, comme dit Hin-chi, ait osé condamner des milliers de milliers hommes à des travaux immenses, pour se mettre à son gré à l'abri de la pluie & du vent.

Depuis le trois cent cinquante-cinquième livre jusqu'au trois cent cinquante-neuvième, on fait passer en revue toutes les professions nécessaires & tous les arts de besoin dont on ne dit que des louanges, mais assez brièvement, parce que tout le monde est censé en connaître l'importance & l'utilité. Depuis le trois cent cinquante-neuvième livre jusqu'au trois cent quatre-vingt-quatorzième, on parcourt tout ce qui est à l'usage de l'homme pour ses vêtements & sa nourriture, pour ses besoins, ses commodités, ses plaisirs, ses aisances en particulier & en public : ce qui embrasse une infinité de choses dont un très grand nombre n'ont point de nom pour l'Europe, & un plus grand nombre encore qui, étant différents ici, n'y porteraient que de fausses idées par le nom ^{p.475} qu'il faudrait leur donner. Cette notice est allongée si ennuyeusement, que, pour couper court, nous nous contenterons de dire que dans les cinquante-sept livres qui restent, il y en a deux sur les différentes espèces de blés & de grains, deux sur les plantes médicinales les plus usuelles & les plus communes, un sur les herbages de cuisine, six sur les arbres à fruits, trois sur les fleurs de parterre & de jardin, quatre sur les plantes les plus communes dans les campagnes, six sur les différents arbres de toutes les provinces de l'empire (nous doutons qu'on en connaisse une cinquième partie en Europe), onze sur les oiseaux, huit sur les animaux soit domestiques, soit sauvages, huit sur les amphibiens, les coquillages & les poissons, & six enfin sur les insectes. Quant à la manière dont chaque article est traité, il est inutile d'avertir que les plus importants & les plus nécessaires sont traités plus au long ; mais la règle générale, c'est de

diviser, chacun en cinq, six, sept & même huit chapitres ou sections. Comme le *Yuen-kien-lei-han* n'est qu'une pure compilation, dans les premiers chapitres on cite les textes originaux des auteurs selon leur rang d'autorité, c'est-à-dire qu'on cite d'abord les *King*, grands & petits, puis les livres de l'ancienne École de Confucius & des écrivains d'avant l'incendie des livres. Les annales & les ouvrages des lettrés de toutes les dynasties, depuis les Han, ne viennent qu'après. Après ces premiers chapitres viennent ceux des mots, c'est-à-dire des phrases de quelques mots qui sont proverbe, sentence, &c. qu'on cite, ou auxquels on fait sans cesse allusion dans les ouvrages de littérature, soit en prose ou en vers, & on donne l'explication de chacune en citant l'anecdote, le discours, la circonstance où elle a été dite, à peu près comme si l'on racontait comment & à quelle occasion César dit son *veni, vidi, vici*, ou bien le *tu quoque, mi* p.476 *Brute* ! Dans les derniers chapitres, quelquefois, ce sont des pièces de vers entières des plus célèbres poètes, quelquefois des vers de toutes les mesures & de tous les styles, mais remarquables ou par les choses, ou par les pensées, ou par le choix & le brillant des expressions. Les savants qui ont composé cette encyclopédie littéraire n'ont aucun système & ne tiennent à aucune opinion. Si la doctrine des *King* & de l'antiquité y brille, c'est par sa propre lumière. On laisse au lecteur le soin d'en sentir la vérité, la beauté & la supériorité sur celle des autres livres qu'on cite, lors même qu'ils la contredisent. L'unique attention qu'on ait eue, c'est de ne pas mettre un mot contre la pudeur. En quoi la politique de notre gouvernement perce dans ce livre, c'est, 1° d'aplatir la présomption & la suffisance des jeunes lettrés, non seulement par le grand tableau qu'il présente de l'immensité des mondes de sciences, mais encore par celui de l'étendue de chacune, trop vaste pour que la vie suffise à la parcourir en entier & à n'y rien ignorer ; 2° de faire toucher au doigt la vanité, le mensonge & le néant des pensées des hommes, par le soin qu'on a eu d'y faire entrer les ignorances, les méprises, les erreurs, les contradictions des plus célèbres écrivains, & les opinions qui ont eu cours dans différents siècles, sont tombées après dans l'oubli, ont été ressuscitées, modifiées, changées, quittées & reprises ; 3° de contenir

ce qui est nécessaire pour faciliter l'intelligence des auteurs, faire connaître ceux qui se sont distingués, mettre en voie d'apprécier au juste ce que chacun a mis du sien dans ses ouvrages, & jusqu'où il a approfondi son sujet, mais ne traiter rien assez à fonds ou en détail, pour qu'on soit dispensé de puiser dans les sources, si l'on veut bien savoir quelque chose ; 4° de frapper tellement l'imagination de la multitude des livres qu'on cite exactement, p.477 mais sans indiquer l'endroit, qu'on se fasse justice sur son savoir, & qu'on sente que la facilité & l'esprit ne peuvent pas suppléer des connaissances qui demandent une étude immense. Pour nous, notre politique, en ébauchant cette notice, c'est de faire entrevoir aux philosophes d'Europe que, bien loin de pouvoir raisonner avec connaissance sur notre Chine, ils n'ont pas même assez idée de notre bibliographie pour entendre le peu qu'ils en trouvent dans les livres. Pour les aider à comprendre la vérité de cette proportion, nous les avertissons que le *Yuen-kien-lei-han* est, par rapport à l'Encyclopédie littéraire, *Kin-ting-kou-kin-tou-chou* en six mille volumes, comme le cours des sciences de Buffier par rapport aux dictionnaires de Moreri, de Trévoux, de la Martinière, &c. réunis, qui, cependant, ne dispense pas plus qu'eux de recourir aux sources, quand on veut apprendre quelque science en particulier. Ces sortes de livres, au reste, sont mieux faits que ceux d'Europe, parce qu'on y plaint moins le temps & le travail. Il y a actuellement six cents lettrés de toutes les provinces employés à préparer un livre de cette espèce. Voilà plus d'un an qu'ils sont occupés de leur travail dans les salles du Collège impérial, & rien encore n'a paru ni ne paraîtra de sitôt ; mais, quand il est question de feuilleter deux à trois cent mille volumes & de vérifier toutes les citations qu'on en tire, il faut bien des quarts d'heure.

LXI^e remarque. *La première verrerie qu'on ait vue en Chine y fut établie à Pe-king, par un religieux, sous le règne de Kang-hi ([page 253](#)).*

En ajoutant *selon l'auteur des Recherches philosophiques*, la phrase ne sera pas allongée de beaucoup, & elle sera exacte. Les deux mots

po-li & les caractères avec lesquels on les écrit sont trop anciens & signifient *verre* trop anciennement, pour que l'art de le faire ^{p.478} n'ait été connu en Chine que sous le second empereur de la vingt-deuxième dynastie. Nous pourrions parler d'une verrerie établie plus d'un siècle avant l'ère chrétienne, & des ouvrages qu'on y exécuta, mais, pour nous rapprocher des idées de l'auteur, nous nous bornerons à lui dire avec les Annales que, dans le commencement du troisième siècle, le roi de Ta-tsin envoya à Tai-tsou, de la dynastie des Ouei,

« des présents très considérables en verres de toutes les couleurs, & quelques années après, un verrier qui pouvait changer au feu des cailloux en cristal, & en apprit le secret à des disciples ; ce qui acquit beaucoup de gloire à ceux qui étaient venus & viennent de l'Occident.

Voy. Nien-eulh, art. Ouei-chou.

Nous avons eu l'attention de citer les grandes Annales, parce que cette partie ayant été écrite dans le septième siècle, la *pénétration* de l'auteur comprendra mieux la force de ce témoignage. S'il lui en fallait d'autres, nous les lui fournirions à la première sommation ; & il verra, par les récits de gens décédés bien avant que les Tartares Mantchoux fussent un peuple, que nous avons eu des manufactures de verre en Chine. La chute & le dépérissement répétés des verreries nous conduit à soupçonner qu'on ne les a jamais regardées que comme de pures curiosités & ne tenant au bien public par aucun endroit. Cette conjecture, au reste, est fondée sur ce que les écrivains ne parlent qu'en pitié des fausses perles, des miroirs, des globes célestes, des fenêtres, des paravents & des grands vases qu'on faisait sous les Han. Nous remarquerons, à l'occasion des miroirs, qu'il est dit qu'

« on employait à les faire des cailloux avec des matières tirées de la mer, qu'on avait réduites en cendres, & que le feu, qui ne suffisait pas pour fondre l'or, ne pouvait pas fondre non plus ces miroirs.

Ce n'est que pour conserver une repartie plaisante, qu'on a conservé le souvenir d'un ^{p.479} vase si grand, qu'un *mulet aurait pu y entrer comme un cousin dans une cruche* & qu'on ne put porter au Palais qu'en le suspendant dans un filet attaché à quatre voitures ; ce qui fit dire à Tai-tsou (il monta sur le trône en 627), à ceux qui étaient chargés de le conduire :

— Vous auriez pu mettre une charrette dedans ;

à quoi leur chef répondit :

— Elle aurait pu y entrer mais elle n'aurait pas pu y rouler.

Du reste, les empereurs de la dynastie régnante ont tellement pensé comme leurs prédécesseurs sur le peu d'importance des verreries, qu'ils ne se sont pas mis en peine de donner des disciples aux verriers européens, ni même de faire venir des verriers de Canton où il y en a bon nombre. Il y a encore une verrerie à Pe-king : on y fait chaque année un bon nombre de vases & de différentes pièces d'un grand travail, parce que rien n'est soufflé ; mais cette manufacture n'est, comme bien d'autres ateliers, qu'un attirail de la grandeur impériale, une pure bienséance du trône, & n'est regardée que sur ce pied-là. C'est un grand malheur assurément ; & le peuple serait bien mieux vêtu nourri & logé, si le verre & le cristal étaient plus communs en Chine ; mais chaque nation a ses ridicules & ses préjugés.

LXII^e remarque. *On n'a jamais pu découvrir l'origine d'un tel usage. Les empereurs de la Chine ont eu dans leur cour des manufactures & des ateliers...* ([page 268](#)).

Ce n'est pas en Chine, sûrement. On voit dans le *Chou-king* que les empereurs des deux premières dynasties nommaient des officiers pour présider aux ateliers des différents arts. Mais, sans remonter si haut & à s'en tenir aux Tcheou, sur lesquels on a tant de détails, voici à quoi il n'y a pas de réponse. Les empereurs furent plus de six cents ans n'ayant avec eux dans leur capitale, que leur maison, leurs mandarins particuliers & les grands officiers de l'empire, les divers ouvriers dont

p.480 ils avaient besoin & quelques marchands. Aussi leur capitale était-elle fort peu de chose. Il en était de même de celle des princes suzerains & des grands feudataires de l'empire. L'empereur étant, pour ainsi dire, le seul habitant de sa ville & ayant une nombreuse maison, il est tout simple qu'il eût des ouvriers à la main pour tous les ouvrages ; d'autant mieux que le peuple étant dans les campagnes & tout occupé de l'agriculture, à peu près comme les anciens juifs, si l'on en excepte les forgerons, les charrons & quelques autres ouvriers nécessaires, les femmes faisant les toiles & les habits, les hommes bâtissant & raccommodant les maisons, les meubles étant très simples & en petit nombre, chaque famille se suffisait presque à elle-même ; si l'on excepte, dis-je, quelques ouvriers nécessaires, il n'y en avait point parmi le peuple. Les empereurs, quoique menant une vie très frugale, avaient parmi leurs ouvriers ceux qui leur étaient nécessaires pour la pompe & l'éclat de la représentation qu'ils devaient à leur rang dans les grandes assemblées, soit de la famille impériale, soit de tous les princes de l'empire, qui doivent venir à certains temps, ou pour rendre hommage, ou pour délibérer sur les affaires générales de l'empire, ou pour subir un examen sur leur administration. Il est tout simple que l'empereur seul pouvant faire usage de certaines choses en or, en pierreries, en soie, &c. les ouvriers qui y travaillent ne travaillassent que pour lui. Les ateliers & les ouvriers de cette espèce se multiplièrent quand les empereurs commencèrent à donner dans le luxe ; & comme, selon le premier plan, ils faisaient partie de sa maison, ils continuèrent à en être. Si l'on y fait attention, on trouvera qu'il en était ainsi de Salomon. Tsin-chi-hoang, qui, n'étant encore que prince de l'empire, s'était donné des ateliers de toutes les espèces, en augmenta prodigieusement le nombre p.481 quand il eut détruit la dynastie des Tcheou, & avec elle notre ancien gouvernement. Les Han, qui délivrèrent la Chine de son despotisme & de sa famille, mirent en délibération s'ils conserveraient les anciens ateliers & les feraient entrer dans le plan & les dépenses de leur maison. Les sages d'alors furent d'avis de les conserver, soit afin de conserver & de perfectionner les arts par l'intérêt qu'y prendrait l'empereur ; soit pour enfermer au

palais & empêcher de se répandre au dehors ceux dont le public n'avait que faire ; soit enfin pour que, si les empereurs donnaient dans le luxe, ils fussent réduits à leurs seuls ouvriers, & ne corrompissent pas le public, à qui d'ailleurs il serait plus aisé de cacher des dépenses qui ne perceraient pas hors du palais. Avec un peu de *pénétration*, nous pourrions bien venir à bout de prouver que les grands mots d'orfèvre du roi, joaillier du roi, brodeur du roi, charron du roi, sellier du roi, &c. sont, en France, les restes d'un usage à peu près semblable. Il est faux & absolument faux qu'un ouvrier qui a du talent soit obligé de devenir ouvrier du palais de gré ou de force, à moins qu'il ne soit esclave de l'empereur. Nous sommes bons témoins & garants que nos artistes chinois ne vont travailler au palais que quand ils le veulent bien, & en sortent de même. Un *Tchi-y* ferait ici le même effet qu'un *De par le roi* en France ; mais il est aussi rare d'en faire usage. Ce qu'il y a peut-être de plus en Chine à cet égard, c'est que dans nos mœurs, idées & préjugés, il sonne mal ou de refuser de travailler pour l'empereur, ou de discontinuer même lorsqu'on a à se plaindre, comme en France il siérait mal à un gentilhomme de refuser d'aller à la guerre ou de quitter avant la fin de la campagne ; la raison, c'est que c'est manquer à la piété filiale envers le père commun. Le biais qu'on ^{p.482} prend alors, c'est de couvrir son refus de quelque prétexte plausible, comme en France pour le service.

LXIII^e remarque. *Les rues des villes de Chine ne seraient pas du tout remplies de monde, si la plupart des artisans y possédaient, comme chez nous, un atelier à demeure ([page 274](#)).*

Le mot *du tout* est singulier. Nous avons fort bien remarqué que les rues des villes bien peuplées, comme Bordeaux, Lyon, Paris, étaient remplies de monde, au lieu que celles des villes peu peuplées, comme Toulouse, Poitiers, Orléans, Angers, ne l'étaient point, quoique les artisans des unes comme des autres eussent également leurs ateliers. O quel meuble que l'imagination d'un philosophe qui se met à donner carrière à sa pénétration ! Toutes les grandes rues de Pe-king, & il en est ainsi de toutes les autres villes de l'empire, sont bordées de

boutiques ou d'ateliers de toutes les espèces. Si les boutiques sont plus près à près dans certains quartiers, les ateliers le sont aussi dans d'autres quartiers. Les filles & les femmes, du moyen étage même, ne paraissent point dans les rues. Si l'auteur eût dit que cela y augmente le nombre des petits marchands & raccommodeurs, il eût dit vrai ; mais resterait à examiner si ce surplus de petits marchands & de raccommodeurs met autant de monde dans les rues qu'en ôte la clôture des femmes. Du reste, nous avouons de bonne grâce que les maçons, les couvreurs, les charpentiers ne travaillent point chez eux en Chine, & vont servilement chez ceux qui en ont affaire, même chez les plus pauvres. Nous ajouterons encore que quiconque suspend une enseigne ou ouvre un atelier, se donnant pour être au service du public, presque tout le monde est en possession de le faire venir chez soi comme artisan & ouvrier, pour lui demander & commander ce qu'on veut, sans être p.483 exposé à la méprise de *l'ami des hommes* vis-à-vis du garçon de son maréchal. Le talent même & la vogue ne sont pas un titre pour cette espèce de gens de se rengorger, ni de se permettre des *j'y verrai, j'y songerai*, & d'autres phrases de cette espèce. Nos mœurs les forcent à une grande modestie, à beaucoup de respect & à de continuelles prévenances. Ils ne parlent d'eux-mêmes qu'en disant à celui à qui ils parlent : *Votre petit, votre vil serviteur*. Mais, pour revenir au point de la question, il y a beaucoup de monde dans les rues de Pe-king, parce qu'il y a plus de deux millions d'habitants. Il en est de même de toutes les villes : les rues y regorgent de monde, parce qu'elles sont très peuplées.

LXIV^e remarque. *Nous avons ouï parler de ces housses si riches dont on couvre les éléphants des empereurs de Chine... mais qui a jamais entendu parler des tableaux & des statues des empereurs de la Chine ? ([page 276](#)).*

Comme l'on sait en Europe, que l'empereur, qui est si modeste dans ses habits ordinaires & dans toute sa dépense domestique, se fait gloire d'en user comme Saint Louis dans les dépenses qui concernent la magnificence de politique & de représentation, personne ne songera à soupçonner le récit de M. P** d'exagération, vu même que ces housses

sont en petit nombre, & que servant à peine trois ou quatre fois dans une année pendant un demi-jour, celles d'un règne durent encore le suivant. Si des lecteurs chagrins lui reprochaient d'avoir gardé un profond & continuel silence sur nos lois, qui ont tellement circonscrit la forme, la couleur, la richesse & les ornements de tous les habits des hommes publics & des grands, que le luxe n'y a plus prise, il est tout simple qu'il s'en justifie en protestant que sa *pénétration* n'en a rien soupçonné, non plus que de bien d'autres choses dont il ne dit mot. Comment veut-on qu'il sache que l'empereur a des ^{p.484} peintures plus anciennes que toutes celles d'Europe, & des tableaux en particulier qui ont été portés en Chine par des Français du temps des dernières Croisades ? Nous n'oserions pas même garantir qu'il sache que l'empereur est excédé, depuis quelques années, des amours des Dieux de la Grèce, des nudités plus que cyniques qui arrivent de Canton ; mais nous comprenons à merveille que, s'il le sait, sa *pénétration* lui a montré qu'il devait à ceux pour qui il écrit de s'en taire. Mais où allons-nous nous égarer à propos de statues & de tableaux ! Nos sculpteurs ont trouvé moyen de tirer parti de nos pierres tendres & dures pour faire des bas-reliefs sur le fonds de l'ouvrage de la nature, de manière qu'il semble qu'elle en avait médité le dessein dans la distribution des couleurs différentes qu'elle y a mises. Ces sortes de morceaux en pierres rares & fines sont trop rares & d'un trop haut prix, pour qu'on puisse en envoyer en Occident. Les petites pièces qu'on y a fait passer peuvent donner quelque idée de celles du cabinet de l'empereur, où l'on en voit un si grand nombre. Aux bas-reliefs il faut ajouter des vases, des urnes, des fleurs dans le même goût sur des agathes & autres pierres rares. Pour les statues, comme nous n'avons proprement en ce genre que des magots, quoique les dormeurs, les rieurs, les méditatifs, les grondeurs, &c. parlent aux yeux & plaisent toujours, ils sont trop au-dessous de la haute sculpture, que nous n'avons pas, pour que nous osions en parler. Quant au talent & au génie propres de cet art, nous croyons que nos Chinois en montreraient plus que dans la peinture, s'ils avaient l'occasion de s'exercer. Les artistes européens eux-mêmes en ont jugé ainsi en

voyant avec quelle facilité des ouvriers fort ordinaires exécutaient les dessins qu'ils leur avaient donnés pour la décoration des églises.

LXV^e remarque. *Il est bien triste, après tout cela, de voir* ^{p.485} *aujourd'hui tant de philosophes alarmés par les efforts réitérés que fait le pouvoir arbitraire pour s'établir* ([page 279](#)).

Nos Annales sont un bon commentaire de cette phrase, & nous rapprocheront du sentiment de l'auteur, entendu à notre manière. Expliquons-nous. Il y a une Providence qui veille sur les destinées des peuples : cette Providence, dont la lumière va toujours croissant d'un siècle à l'autre, perce à travers tous les nuages de l'erreur & du mensonge, montre, dans toute leur nudité, la misère, l'impuissance & le néant des pensées humaines ; cette Providence, dis-je, conduit continuellement, sensiblement & invinciblement une génération par l'autre à l'exécution de ses desseins adorables. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer avec combien de magnificence tous nos *King* rendent hommage à sa sagesse, à sa justice & à sa bonté infinies ; mais, à raisonner sur l'Europe d'après les faits qu'ils racontent & les principes sur lesquels ils s'appuient, voici comme nous voudrions discourir : Quand les fondateurs des grandes dynasties des Tcheou, des Han, des Tang & des Ming eurent fixé le sort de la Chine par les succès que la Providence accorda à leurs armes, tout l'empire changea de face. Les peuples, lassés des crimes & des désordres qui avaient causé leurs malheurs, rentrèrent d'eux-mêmes dans les voies du devoir, de la subordination & de la paix. La vertu reprit tous ses droits : on la respecta, on l'écouta, on la pratiqua & on la cultiva à l'envi. L'intérêt commun força tout le monde à être citoyen ; la cour modéra ses dépenses & s'occupa avec ardeur des soins du gouvernement ; le ministère public s'éclaira des malheurs & des troubles passés pour assurer le bonheur commun ; la voix des lois fut entendue partout ; l'agriculture répara ses pertes passées d'un bout de l'empire à l'autre ; autant les ^{p.486} arts frivoles furent négligés, autant les arts utiles se perfectionnèrent, le commerce reprit son activité avec son antique

bonne foi ; les sciences enfin sortirent du chaos où elles s'étaient éclipsées, & répandirent d'autant plus de lumière qu'elles furent plus timides, plus réglées & plus sobres dans leurs recherches. Nous ignorons s'il en a été de même chez les autres peuples, mais il est de fait que dans cette extrémité de l'Orient les grandes révolutions ont toujours ramené la croyance publique vers la belle doctrine des *King* ou plutôt de la première & plus reculée antiquité. Outre l'immense suite de nos grandes Annales *Nien-eulh*, on a, à la Bibliothèque du roi, plusieurs collections en tout genre de littérature de presque chaque dynastie. Si ceux qui ont la curiosité de connaître la vraie & primitive doctrine de notre Chine veulent réussir dans leur dessein, qu'ils s'attachent à lire les livres qui ont été faits sous les premiers empereurs de chaque nouvelle dynastie. Ils verront avec surprise qu'elle est toujours allée en s'affaiblissant, & ne brille de sa vraie lumière que dans le premier calme qui suit les grandes révolutions. Mais alors l'intérêt commun forçant tout le monde à se tourner vers la vérité & à lui rendre hommage, on revient de toutes parts aux grands enseignements des *King* ; tellement que toutes les dynasties dont nous avons parlé ci-dessus, n'ont eu qu'une seule & même doctrine sur le culte du Tien, sur les grands devoirs de père & de fils, de mari & de femme, de prince & de sujet. En partant de ce point, suivons les progrès de l'esprit vers la licence & le désordre. Sous prétexte de mettre la doctrine de l'antiquité dans tout son jour, & de lui rendre toute sa pureté, on travaillait à purger les *King* de toutes les fautes qui s'étaient glissées dans leur texte, puis à fixer le véritable ^{p.487} sens de ce même texte, à le développer, à l'analyser, & enfin à en vouloir trouver les raisons. Plus le renouvellement des études avait donné d'avances pour la critique, l'érudition & le raisonnement, plus on se donnait carrière, d'abord avec une certaine timidité & réserve, puis sans discrétion & ménagement. La diversité des esprits & des connaissances produisait la diversité des opinions & des systèmes ; la diversité des opinions & des systèmes mettait les plus savants hommes aux prises les uns avec les autres, & partageait les esprits, de manière pourtant que chacun cherchait à prévaloir & à l'emporter.

D'autres savants se donnaient pour conciliateurs ou pour arbitres, & entreprenaient de faire droit sur les pièces du procès. Or comme les bons soins d'une nouvelle administration, la réforme des abus, le rétablissement du bon ordre, la splendeur surtout de l'agriculture, du commerce & des arts, avaient produit peu à peu une douce abondance, diminué dans tous les ordres la continuité du travail, & augmenté les aisances & les agréments de la vie ; les gens riches amusaient leurs loisirs de ces querelles littéraires, & l'envie d'obtenir leur suffrage obligeait les savants à se mettre à leur portée. Le plébiscisme littéraire gagnait de jour en jour dans les hautes sphères des citoyens, puis dans les mitoyennes, & enfin dans les plus basses & les dernières. Plus l'atmosphère des sciences s'était étendu, plus elle s'étendait. Un doute en produisait mille, parce que les mœurs étaient déjà déchues & que le joug des devoirs commençait à peser. Or, pour peu que la cour & le ministère fussent négligents ou donnassent dans une fausse politique, le mal faisait des progrès rapides. Les erreurs se rangeaient par essaims à la suite des passions ; l'ancienne doctrine perdait ses défenseurs déjà divisés ; la frivolité publique mettait ^{p.488} peu à peu la sagesse à mépriser toutes les opinions ; la vérité n'était plus un intérêt pour personne ; tout mensonge bien énoncé, bien enluminé, bien entortillé, avait cours aux dépens de la politique & de la science, comme aux dépens de la morale & de la philosophie. En conséquence, la liberté de penser était poussée au-delà de toutes les bornes, & les mœurs générales, dénuées de tout principe, se gangrenaient de jour en jour. L'autorité publique alors, n'ayant plus ni l'appui de la probité, du zèle & du patriotisme des gens en place, ni la ressource des sentiments de respect & d'amour pour le souverain, était réduite à employer la coaction, la dureté & la violence ; les lois se taisaient, un despotisme affreux environnait le trône & dirigeait tous les mouvements du sceptre. Qu'on interroge les histoires de tous les peuples, & on verra que tout despotisme a toujours commencé par l'oubli des grands principes & la décadence des mœurs. Or, pour en venir maintenant à notre but, comme il est vrai que le philosophisme travaille très efficacement à l'un & à l'autre en Europe, les alarmes de

notre auteur sur le pouvoir arbitraire ou le despotisme dont elle est menacée, nous paraissent très sages & très bien fondées. L'Europe, à la vérité, a pour elle la grande & invincible ressource de la religion ; mais les destinées de l'Asie occidentale & de l'Afrique l'avertissent que Dieu ne se lie pas par ses bienfaits à ceux sur qui il les verse avec plus de miséricorde & de prédilection ; qu'il les retire avec éclat de ceux qui en abusent ; qu'il transporte sa religion d'un peuple à l'autre, & abandonne sous le joug de la tyrannie la plus insultante ceux qui ont foulé aux pieds son sceptre paternel.

LXVI^e remarque. *C'est par la disposition singulière de leurs organes qu'ils n'aiment que les couleurs vives* ([page 283](#)).

Deux ^{p.489} choses nous frappent dans la manière dont parle ici notre auteur, son ton & ses bévues. Il n'y a *pénétration* qui tienne : un philosophe même, dès qu'il ne sait que dire son opinion, n'a pas droit de parler d'un ton si appuyé, si tranchant, si décisif ; à plus forte raison quand c'est pour contredire les faits les plus notoires. Il faut n'avoir aucune idée de notre peinture, pour ignorer que les peintures de goût, parmi nos amateurs, sont des peintures qui pèchent par des couleurs faibles, éteintes & sans force ; que, sous prétexte de s'attacher à l'énergie de l'expression, au charme des proportions, à la grâce de la composition, ils regardent comme fait pour le village tout ce qui est colorié un peu fortement ; que, dans les cabinets des curieux, sur cent morceaux estimés, il y en a quatre-vingts au moins qui ne sont que des espèces de camaïeux ou de lavis très tendres ; que les gens de lettres qui se piquent de manier le pinceau avec légèreté renvoient aux ateliers la coloration, & se bornent à jeter leurs pensées sur le papier à peu près comme les grands peintres d'Europe dans leurs dessins. Nous en aurions trop long à dire, si nous nous mettions à relever tout ce que l'auteur avance de faux, de hasardé & d'inconséquent sur notre peinture, qu'il ne paraît connaître que par des éventails ou des paravents de Canton.

LXVII^e remarque. *Il ne nous reste plus, maintenant, qu'une seule observation à faire sur la Chine (page 286).*

Qui ne croirait, à voir la manière dont parle l'auteur, ou qu'il a vu à souhait, de province en province, depuis Canton jusqu'à Pe-king, tous les ateliers de nos peintres, ou qu'il a été & portée de voir leurs peintures en Europe ? Quelque *pénétration* qu'on ait, il faut sauver la vraisemblance. Le lecteur le moins instruit sentira d'abord que, pour faire la comparaison du caractère des ouvrages des Cantonniens & des p.⁴⁹⁰ Pékinois, il faudrait en avoir vu, même un certain nombre, dans tous les genres, & des plus estimés. Or, qui ignore que les peintures de la capitale ne vont point à Canton, & qu'on les y porterait inutilement, parce qu'aucun Européen ne voudrait y mettre le prix, n'y ayant rien qui pût faire baisser les yeux à une religieuse, & lui assurer ses avances ? Pour le grand mot *climat*, sur lequel nous avons eu, jusqu'ici, la complaisance de nous taire, nous prions notre auteur d'être intimement persuadé que, sur ce qu'on en peut dire de plus étourdi & de plus ridicule, comme sur l'inoculation de la petite vérole, sur les calculs des finances, sur la population, sur l'art de manier son existence, &c. &c. nous avons eu les prémices en Chine, & que nous avons fini de délirer plusieurs siècles avant qu'on commençât en Occident. Leou-lu, célèbre écrivain de la dynastie passée, qui a rendu compte de ce qu'on a dit de plus singulier sur les climats, observe fort sagement que la province de Chen-si ayant été, pendant une si longue suite de siècles, la province dominatrice, parce que, comme la première peuplée, la mieux cultivée, la plus commerçante, comme séjour de la cour, elle trouvait chez elle une infinité de ressources qui manquaient aux autres, on en voulut trouver la raison dans son climat, qu'on soutenait donner du génie, du courage, des talents, de l'habileté & même des vertus. Les citations qu'il allègue pour prouver la folie de ce système, démontrée soit par l'état actuel du Chen-si dont le climat n'a point changé, soit par ce que l'histoire raconte de toutes les autres provinces, sont véritablement presque aussi absurdes & aussi ridicules que ce que dit Montesquieu sur cette matière. Si l'on était dans un

siècle où l'on cherchât véritablement à s'instruire, l'histoire candide de nos bévues, méprises, manies, systèmes, fautes & travers, serait plus utile à l'Occident que le commerce ^{p.491} de nos soies & de nos thés ; mais il faut, auparavant, que la plaie régnante soit nettoyée.

LXVIII^e remarque. *Point même celle qu'on nomme porcelaine craquelée (page 304).*

Notre auteur serait peut-être bien embarrassé, si nous lui demandions comment on vient à bout de faire *ces lignes qui se croisent en tout sens*. Il ne devinerait sûrement point ce qui a donné occasion à cette espèce de porcelaine & en a fait naître l'idée. Sa physique l'expliquera comme elle l'entendra. L'eau qui se glace, en hiver, dans certains vases, a exactement la forme de la porcelaine craquelée, avec cette seule différence que dans la glace *les lignes qui se croisent en tout sens* ont un peu de relief. Du reste, toute la masse de glace est divisée intérieurement comme sa surface, & un morceau se détache de l'autre suivant la direction de *ces lignes qui se croisent en tout sens*. Nous parlons d'après nos yeux. Il est tout simple que, voyant la forme d'un vase en eau glacée de cette façon singulière, on y ait donné quelque attention, & qu'on en ait fait usage ensuite pour imaginer une nouvelle façon de porcelaine.

LXIX^e remarque. *Il n'est point vrai, quoi qu'on en dise, que le premier essai de la poudre, à la guerre, ait été fait sur les Tartares Mongols en 1232 (page 316).*

Qui ne croirait qu'habile dans notre langue, initié dans les secrets de notre érudition & profondément versé dans l'histoire de nos arts, il a réussi à déterrer un fait noyé dans l'obscurité de nos monuments, ou dans le conflit des opinions de nos savants ? & il n'entend pas un mot de chinois, & n'a jamais ouvert un seul de nos livres. Aussi ne perdrons-nous pas une phrase à lui prouver que les Annales publiques d'une grande nation ne sont pas censées attaquées par des recherches du calibre des siennes. Ces Annales sont si candides dans leurs aveux,

qu'elles racontent que ce fut d'un Hollandais qu'on apprit, p.491 sous le règne de Young-lo, à mettre des canons sur les vaisseaux. Ce qui nous embarrasse dans leurs récits, & sur quoi on pourrait faire des recherches, c'est que l'on avait ici, avant l'an 1530, une espèce de mousquet qu'on nommait la *victoire française*. Comment y avait-il été porté, vu que les Français ne naviguaient pas encore dans cette extrémité du monde ? Avant de nier le fait de 1232, il faudrait avoir démontré, 1° que c'est à faux qu'on dit dans notre histoire que, dès le temps des Han, on avait plusieurs compositions pyriques dont on faisait grand usage dans l'attaque des villes & des retranchements ; 2° que les Annales se trompent en articulant très nettement qu'en 969, seconde année Kai-pao du règne de Tai-tsou, fondateur des Song, on lui présenta une composition qui allumait des flèches & les portait fort loin, & qu'en 1002, sous son successeur Tchou-tsong, on fit usage de tubes qui lançaient des globes de feu & des flèches allumées à la distance de sept cents & de mille pas. À en croire plusieurs de nos savants, ces inventions remontent avant le huitième siècle. Elles passèrent chez les Tartares vers la fin de 1100, selon Kieou-sun. Peut-être serait-il bon d'examiner si ce n'est pas d'eux que l'Europe les a reçues du temps des Croisades. Si les homicides éternels de la guerre étaient moins effrayants pour une personne de notre état, nous entrerions ici dans des détails qui prouveraient que la poudre à canon était employée, en Chine, à la guerre, plus de trois siècles avant l'invention des canons en Occident, & employée d'une manière terrible & très meurtrière. Périssent & sèche plutôt notre droite que de jamais rien dire en ce genre !

LXX^e remarque. *Les jésuites ont tâché de nous dépeindre les Chinois comme des chimistes* ¹ *déterminés* ([page 328](#)).

La raison du bas prix de l'or est assurément toute du crû de la *pénétration* de l'auteur. Si les missionnaires ont écrit une p.493 partie de ce qu'il leur attribue, ou même tout, c'est que, outre que nos Annales parlent à plusieurs reprises de la manie ridicule de quelques empereurs

¹ [c.a. : le texte porte : comme des alchimistes déterminés.]

& lettrés qui comptaient trouver par la chimie une panacée universelle, il est de fait qu'ils avaient mille questions à essayer sur ce chapitre de la part des Chinois ; questions si opiniâtres, qu'ils se crurent obligés d'y répondre dans plusieurs de leurs livres, & d'articuler nettement qu'on ne connaissait, en Occident, ni le secret de la transformation des métaux, ni la panacée universelle. Si l'on a à la Bibliothèque du roi le *Tay-y-pien*, comme nous le croyons, on peut y voir que l'auteur qui écrivait il y a plus de cent cinquante ans, prend occasion de la supériorité des connaissances des Européens dans la chimie, pour désabuser ses compatriotes d'une chimère dont ils continuent à être infatués. S'il faut quelque chose de plus à ceux qui pourraient penser comme notre auteur, nous leur citerons les Annales des Song, à l'article de Yang-kiai, à celui de Tchang-yong. Elles disent du premier, que, sur la croyance qu'on pouvait *changer les tuiles & les pierres en or (hoa-oua-che-ouei-hoang-kin)*, il quitta ses emplois pour travailler au grand œuvre, & que le second se portait pour avoir vu *changer de l'argent en or à la vapeur d'une composition*. Il est remarquable que Tchang-yong se prévalait de l'antiquité de ce secret. On trouve en effet dans l'ancien livre *Tsai-y-chi*, qu'un ancien avait changé des racines & des terres en or, en les faisant calciner *dans un vase fait en tête d'oiseau*. Ajoutons un fait qui mérite attention. L'emplacement que l'empereur Kang-hi donna aux jésuites français, dans la première enceinte du palais, était, sous la dynastie précédente, une maison destinée à travailler au grand œuvre ; ce qui a doublé la valeur du don, parce qu'on y a trouvé, en vieilles murailles & voûtes souterraines, beaucoup d'excellents matériaux dont on s'est servi pour bâtir ^{p.494} l'église. Notre auteur est probablement le premier écrivain du monde qui ait désigné les tao-sée, les bonzes & les jésuites par les mots de *ces différents ordres religieux*. Cette manière de s'exprimer est digne de sa *pénétration*, qui est fort au-dessus de toutes les idées de décence & d'honnêteté. Il est capital aujourd'hui, pour certaines gens, de ne plus garder aucune espèce de ménagement, de salir ou de ridiculiser toutes les idées qui tiennent à la religion, & d'accoutumer la multitude à ne voir qu'une égale imbécillité dans l'adorateur de Jésus-Christ & dans celui des idoles. Que notre auteur cependant nous permette de lui

représenter qu'à moins d'être fils légitime & bien bon fils, bon père, bon époux, bon frère, bon parent, bon voisin, bon ami & bon citoyen, on risquerait beaucoup ici à se permettre des phrases dans ce goût. Ceux qui en seraient offensés demanderaient aux mandarins une information de vie & de mœurs sur tout cela contre l'écrivain ; & pour peu qu'elle lui fût défavorable, ils la publieraient en réfutation & réponse. Le gouvernement lui-même en use ainsi ; & l'écrivain le plus séditieux est censé réfuté, quand il a été prouvé légalement par des informations juridiques faites sur toute sa vie, à commencer à sa première enfance, ou qu'il n'appartient à personne, ou qu'il a causé des chagrins à ses père & mère & a abandonné leur vieillesse, ou a fait mauvais ménage avec sa femme, ou a mal élevé ses enfants, &c. La raison ultime de cela, c'est qu'on est persuadé ici que tout ce que dit un malhonnête homme ne mérite que du mépris.

LXXI^e remarque. *Cette folie superstitieuse leur vient des Tartares leurs ancêtres ([page 329](#)).*

Dans ce cas là, plus on remonte dans l'antiquité, ou, si l'on veut, dans les temps plus voisins de notre prétendue descendance des Scythes, p.495 plus *cette folie superstitieuse* doit être *sensible*, générale & articulée. Or il se trouve par malheur que nos *King* & nos autres anciens livres n'en disent pas un seul mot. Le *Chan-hai-king*, *Kouan-tsée*, *Lée-tsée* & les autres livres & auteurs de la basse antiquité, qui ont touché cet article, parlent d'un jardin de délices où ils mettent, les uns un arbre, les autres une fontaine de vie, ceux-ci un agaric, ceux-là une plante qui avait la vertu de prolonger la vie. Tsin-tchi-hoang, qui aurait bien voulu ne pas mourir, eut beau faire consulter toutes les géographies, on ne put lui trouver ce lieu de délices : ce ne fut qu'en désespoir de cause qu'on eut recours à l'alchimie pour composer un breuvage qui suppléât à ce qu'on trouvait dans ce jardin des délices. Du reste, si l'auteur veut parler aussi de ce jardin de délices, nous nous rapprocherons aisément de sa façon de penser, & nous avouerons qu'il n'y a pas de doute que ce ne soient les Tartares de la plaine de

Sennaar, nos premiers ancêtres, qui nous en ont transmis la tradition, si altérée & si défigurée depuis par les tao-sée.

LXXII^e remarque. *S'il y a eu plus de treize cents ans avant notre ère des moines parmi les Tartares connus sous le nom de lamas ([page 330](#)).*

Nos Chinois, qui les premiers ont connu & fréquenté les anciens Tartares situés entre la mer Caspienne, la Perse, l'Inde, le Cha-mo & la mer de Corée, n'ont point parlé de leurs prêtres ni de leurs bonzes. Tout ce qu'en disent les Annales des Han occidentaux qui, comme l'on sait, étendirent leurs conquêtes bien avant vers le Nord & jusqu'à la mer Caspienne & l'Inde, c'est que quelques-uns de ces peuples honoraient, depuis quelque temps, l'esprit du Ciel sous une figure d'or. Quoique la doctrine & l'idolâtrie de Foë soient entrées en Chine depuis p.⁴⁹⁶ Ming-ti, des Han orientaux, qui monta sur le trône l'an 58 de l'ère chrétienne, on n'y a point vu de bonzes jusqu'à la dynastie des Tsin, qui ne commença que l'an 265 ; d'où vient le mot si souvent répété dans les requêtes, placets & représentations contre la secte de Foë & les bonzes (*han-pou-tchou-kia*), *il n'y avait point de bonzes sous les Han*. Quelques dévots de Foë ont voulu essayer de quelques explications ; mais, outre que le silence de l'histoire ne s'explique pas, il n'y a point à répliquer à celui de l'édit qui condamne à l'amende ceux qui ne se marient pas, & ne fait aucune mention de bonzes & de bonzesses, ni pour dire qu'ils en sont exceptés, ni pour dire qu'ils y sont compris. À propos de requêtes contre Foë, voici une phrase que cite Kieou-sun, dans le deux cent quarante-quatrième livre de son *Ouen-hien-tong-kao*, page 2 :

« La grande doctrine, c'est la doctrine de Confucius, qui est véritable & réelle. Or, l'esprit qu'elle enseigne à adorer, c'est le Chang-ti : & y a-t-il esprit qui puisse être au-dessus du Chang-ti ?

Du reste, c'est mettre des vestales romaines dans le temple de Diane de Troie, que de donner des lamas, aux anciens Tartares. Il faut n'avoir aucune connaissance de l'histoire du Thibet & de tous les pays

que nous nommons Tsang-li, que d'y imaginer des lamas, bien des siècles même après l'ère chrétienne. Cette secte à bonnet jaune (*hoang-mao-tchi-kiao*), comme la nomme la Grande géographie *Y-tong-chi*, ne commença que sous la dynastie des Ming. Nous n'entrerons pas dans un plus grand détail de preuves, parce que nous ne pourrions procéder que par voie de citations, & que, sur mille lecteurs, il y en a à peine un ou deux, en Europe, qui puissent en apprécier le poids & l'autorité.

LXXIII^e remarque. *Les Japonais savent indubitablement qu'ils* p.497
ne descendent point des Chinois ([page 333](#)).

Quelle preuve en a l'auteur ? quelle preuve en donnent les Japonais ? Duhalde est un imbécile, mais le lecteur ne l'est pas ; & quelque confiance qu'il ait en la *pénétration* de l'auteur, il serait bien aise qu'il lui fît au moins entrevoir comment, pourquoi & depuis quand les Japonais savent indubitablement qu'ils ne descendent point des Chinois. Quand ils vinrent pour la première fois en Chine, l'an 57 de l'ère chrétienne, ils n'étaient que des Barbares : leur chef ne prenait pas même le titre de roi. Ce n'est que plusieurs siècles après qu'ils ont commencé à avoir une écriture & des livres. Leur première écriture, qu'ils ont conservée, est la nôtre. Leurs plus anciens habits, quand ils ont commencé à se policer, ont été aussi les nôtres, &c. &c. &c. Comme l'on a à la Bibliothèque du roi le *Tong-tien*, le *Tong-chi*, le *Ouen-hien-tong-kaou*, tous livres qui sont de poids en Chine, & ont été faits bien longtemps avant l'arrivée des missionnaires, nous y renvoyons ceux qui entendent le chinois, pour se convaincre que, nos anciens monuments parlant des Japonais avant qu'ils fussent en état de faire des livres, nous serions plus croyables qu'eux sur leur vraie origine, quand même ils nieraient ce qui en est raconté dans nos Annales : car enfin le Japon & les Japonais étaient si peu de chose dans les quatrième & septième siècles, temps auquel il a été question de leur descendance, qu'on doit regarder comme une preuve de la véracité de nos Annales, d'avoir voulu reconnaître les Japonais pour une ancienne colonie de Chine.

LXXIV^e remarque. *Dans ce vaste empire, il n'y a presque pas un soldat chinois, toute la milice de la Chine étant composée de Tartares* ([page 340](#)).

Nous avons ouvert le *Hoei-tien*, à l'article du Ping-pou ou du tribunal de la Guerre, & nous y avons trouvé que les soldats purement chinois, répandus ^{p.498} dans les forts, postes, vedettes, défilés, &c. des différentes provinces, leurs officiers non compris, qui, comme l'on sait, sont plus multipliés chez nous qu'en Europe, peuvent aller à huit cent mille, les milices à part, ainsi que les archers & demi-soldats attachés au service des tribunaux & des officiers publics. Nous invitons fort notre auteur à lire dans le soixantième livre du *Hoei-tien*, à quel prix un Chinois acquiert le grade d'officier dans les troupes, & combien il faut qu'il réunisse de force, d'adresse & de facilité pour tous les exercices militaires. Un mandarin de guerre doit être d'une constitution forte & robuste, capable de soutenir toutes les fatigues de la guerre, & de braver au besoin, sans en être incommodé, la faim & la soif, le chaud & le froid, la pluie & la poussière, & savoir assez la guerre par principes pour exécuter en militaire les ordres du général, ou les suppléer au besoin. À regarder avec les yeux de la tactique d'aujourd'hui les exercices dans lesquels on acquiert au concours les grades de maître-ès-arts, de bachelier, de docteur d'armes, ils servent peu pour une campagne, & rarement dans un jour de bataille ; mais la raison montre que la vie dure qu'ils font mener, la souplesse du corps qu'ils augmentent, la force singulière qu'ils supposent sont des ressources pour tout dans le métier de la guerre. Des militaires ainsi préparés ne succombent pas avant la fin du combat, leur courage n'expire pas avec leur haleine, ni sous le poids de leurs armes, ni par la dureté de leur selle. Nos mœurs passent à un officier de guerre d'être bourru, dur & même un peu grossier dans ses manières, mais jamais d'être douillet. Le proverbe dit : *Que les habits d'un mandarin de guerre soient mouillés de la pluie ou de sa sueur ils ne doivent sécher que sur son corps*. Il en coûte peu à la plupart, parce qu'il sont presque tous nés à la campagne, & accoutumés de jeunesse ^{p.499} à une vie dure &

laborieuse. Pour les simples soldats, comme c'est une bonne fortune d'obtenir une paie & d'être enrôlé, on les choisit tels qu'on veut, & on les oblige, par l'intérêt qu'ils ont de conserver leur poste, à tout ce que demande la discipline militaire. Les Tartares, qui se regardent comme en France la Maison du roi & les anciens régiments, & qui veulent se maintenir dans une haute supériorité de valeur, & ce qui dit peut-être plus, de force & de patience à supporter la fatigue, sont de l'autre côté de la balance, & obligent nos Chinois à se mesurer avec eux ; ce qui produit une émulation très utile, comme il a paru dans la dernière guerre au-delà du Cha-mo. Les uns & les autres allaient au combat contre les Éleuthes, après des marches, des fatigues & des diètes forcées qui auraient anéanti une armée de Césars musqués. Aussi cela a-t-il plus fait à leurs succès que leur lestitude à faire des évolutions & à se présenter à l'ennemi comme le disait le tambour.

LXXV^e remarque. *On ne saurait croire avec quelle simplicité ils opèrent ([page 341](#)).*

Tous nos artistes méritent véritablement ce blâme, bien au-delà encore de ce que peut imaginer & concevoir la *pénétration* de notre auteur. Lorsqu'à notre retour de France nous considérions les échafauds des architectes du Palais pour les plus énormes bâtiments, nous étions confus pour eux qu'il ne fallût ni poutres ni charpentes ; & que de longues perches de pin, auxquelles on ne donne pas un coup de hache, où l'on n'enfonce pas un clou, & qu'on fait servir plusieurs générations, leur suffisent pour faire des échafauds de cent & de cent cinquante pieds de haut & immensément longs, sur lesquels on porte à bras toutes sortes de matériaux, comme si l'on montait une colline, car, pour les ouvriers, ils y vont & viennent comme dans une rue & quelque multipliés qu'ils soient, ils ne s'embarrassent pas ^{p.500} les uns les autres. Le plus grand bâtiment se commence, se bâtit & se finit sans qu'on entende parler d'aucun accident. Notre confusion fut bien plus grande, quand nous vîmes, à Ouan-cheou-chan, les différents métiers pour les damas, & à Yong-ko-kong, les grandes fonderies du Palais. Des colonnes de bronze de vingt pieds de haut étaient jetées

en fonte, du soir au matin, dans un endroit où un fondeur d'Europe n'aurait pas voulu se charger de faire fondre des sonnettes de cabinet. Aussi nous garderons-nous bien de raconter combien grossière est la façon dont on voiture de gros blocs de marbre, des rochers entiers, des arbres très hauts avec leur racine & leur motte. La manière seule dont on continue à faire tirer les chevaux dans les tournants est si ridiculement simple, sûre & unie, qu'elle n'est pas soutenable. Des hommes faire l'effet de la poulie sur un attelage de quatre ou cinq cents chevaux, quelle bizarre invention ! Voici qui paraîtra plus bizarre encore. Comme nous devons beaucoup plus à l'antiquité que l'Europe & que nous tenons à elle encore plus par les pratiques de nos arts que par tout le reste, la simplicité avec laquelle ils opèrent nous a souvent fait soupçonner que les savants pourraient bien ne débiter que des rêves & des imaginations dans tous leurs systèmes sur le transport des obélisques d'Égypte. Si les conséquences de cette conjecture valaient également pour les procédés des arts, il y aurait mille à parier contre un qu'ils expliquent à la Mathanasius les passages des anciens qui les concernent. Ce mot nous échappe : on voit trop les arts en artistes dans certaines contrées. On a cru ici, il y a beau temps, qu'il valait mieux les voir en homme d'État, en citoyen & par rapport au grand intérêt de la chose publique. Il importe beaucoup à un grand empire qu'il ne faille pas payer à un ouvrier ses aises, son bien-être & ses ^{p.501} commodités, & fort peu qu'il fasse son ouvrage avec quelques outils de plus ou de moins, dût-il en être moins fini & lui coûter plus de temps. Pourquoi cela ? Parce qu'on ne paie point ni au laboureur, ni au soldat.

LXXVI^e remarque. *Ils ne connaissent ni l'eau forte ni l'eau régale* (*ibid.*)

Si par le mot *ils* il faut entendre les paysans, les artisans, les marchands, &c. rien n'est plus vrai. On en trouverait à peine un ou deux, dans dix mille, qui en aient entendu parler ; mais on connaît si bien ici l'eau forte & l'eau régale, qu'on n'aime pas à en faire. Si les pharmaciens européens avaient voulu se charger de faire celle dont on

a besoin au palais, on leur aurait volontiers déferé cet honneur, qu'on leur a offert bien des fois.

LXXVII^e remarque. *Il serait à souhaiter qu'on pût démontrer par des monuments authentiques ¹ que, dans l'antiquité, les étoffes de la Chine étaient déjà ce qu'elles sont aujourd'hui ([page 342](#)).*

Si, par antiquité, il faut entendre tout ce qui a précédé le douzième siècle avant l'ère chrétienne, nous avons au contraire des monuments qui font foi qu'on se piquait alors d'une grande simplicité dans les habits & les vêtements, & que, par conséquent, toutes les étoffes qu'on faisait étaient fort simples. Bien des siècles après encore, les dames & les filles des familles les plus honorables étaient chargées de faire toutes les étoffes dont on y avait besoin. Selon le *Li-ki* & le *Tcheou-li*, il eût été honteux pour l'épouse d'un lettré, que son mari portât des habits d'étoffes qu'elle n'aurait pas tissées : c'était aux filles à se faire elles-mêmes celles de leurs habits de noces. Nous ne nierons pas que cette tisseranderie domestique ne pût s'être perfectionnée peu à peu ; mais il est difficile de croire qu'on y cherchât rien de bien délicat & d'étudié, vu que la police des habits n'y admettait aucun luxe & ne permettait que ce qui était nécessaire p.502 pour la distinction extérieure des rangs & des conditions. Si, par antiquité, il faut entendre celle où il commença à y avoir des Grecs, nos Annales font foi qu'on cherchait alors une magnificence bien raffinée dans les étoffes de soie, au moins à la cour de l'empereur & chez les grands princes tributaires de l'empire, qui s'occupaient plus de leurs plaisirs que du soin de régner. On la poussa si loin, qu'elle devint un fléau sur la fin de la dynastie des Tcheou, une persécution sous Tsin-chi-hoang, & la ruine de l'État sous les Han, qui furent obligés de venir au secours de la chose publique par des défenses qui interdisaient le brocard aux marchands. Le brocard, que nous nommons *kin*, s'écrit avec un caractère composé de celui d'*or* & de celui d'*éttoffe* ; ce qui exprime graphiquement la chose. À en juger

¹ [c.a. : le texte porte *monuments historiques*.]

par l'antiquité du caractère *kin*, l'invention du brocard remonte au moins sept cent quatre-vingt-un an avant l'ère chrétienne, puisqu'il se trouve dans une ode du *Chi-king* de ce temps-là. Quelques savants même veulent que cette invention remonte jusqu'à Tcheou-kang, c'est-à-dire jusqu'au commencement du onzième siècle, avant l'ère chrétienne, parce que, selon eux, ce prince fit exécuter au métier, les images & symboles que les mandarins portent sur leurs habits de cérémonie en signe de leur rang, & qui avaient été jusqu'alors en broderie. Chi-tsée dit en effet :

« Les filles travaillent la soie & en font un beau brocard, qui est l'habit de palais du sage.

Tsée-see remarque à sa manière que

« le brocard dont est vêtu un mandarin sans mérite a beau être brillant, celui qui le porte n'en est pas plus respectable.

Le luxe fit descendre ensuite l'usage du brocard aux simples particuliers, comme le témoigne Hai-tsée, qui, tout novateur qu'il était dans sa doctrine, regardait cela comme un malheur public. On en vint jusqu'à vouloir quelque chose de plus précieux que l'or dans le tissu des p.⁵⁰³ étoffes. Après qu'on eut épuisé tout ce que le génie & l'industrie pouvaient imaginer de plus approchant de la peinture dans les différentes fleurs qu'on fit entrer successivement dans les soieries, on en vint à y faire entrer des plumes d'oiseaux d'un *coloris aussi brillant & aussi changeant que l'arc-en-ciel* (c'est l'expression de l'historien), & des perles assez petites pour se prêter au tissu le plus délicat.

LXXVIII^e remarque. *Les arts n'étaient pas encore portés, chez eux, à ce degré où on les a vus depuis la conquête des Tartares Mongols ([page 344](#)).*

Outre ce que nous avons dit dans l'article précédent, que de choses à ajouter sur les grandes dynasties des Han, des Tang & des Song, & même sur celle des Soui ! La Chine est aussi grande que l'Europe : elle a eu ses révolutions en tout genre & compte ses différents siècles

comme l'Occident ceux d'Alexandre, d'Auguste, de Charlemagne, de Léon X & Louis XIV. S'il n'était pas si dangereux de révéler à une nation ce qu'a fait une autre en fait de luxe, de faste, de magnificence, de mollesse & de raffinement dans tous les arts frivoles d'agrément & de caprice, nous mènerions la philosophie de notre auteur dans des mondes qui dérouteraient terriblement tous ses préjugés. Il a cru nous rapprocher de ses Scythes par nos jardins : où en serait-il, si nous lui parlions de ceux du commencement du septième siècle & si nous l'entretenions d'arbres en feuilles & en fleurs de soie parfumées, de fleurs de tous les pays & de toutes les saisons continuellement écloses, de bâtiments en bois de sental, en fenêtre de cristal de roche de toutes les couleurs, aminci en vitres, de toits en feuilles d'or émaillées, &c. Quelque Scythes & quelque stupides qu'il plaise à sa philosophie de nous supposer, encore doit-elle concevoir que nos empereurs étant les maîtres d'un des plus grands empires du ^{p.504} monde, avaient assez de rapports avec les pays étrangers pour connaître leurs arts, & trop le goût du plaisir pour se refuser ceux qu'ils en pouvaient obtenir en leur faisant accueil. Nos Annales entrent dans des détails, en fait d'arts, qui répondent à tout. Notre auteur croirait-il qu'on les ait mis il y a cinq cents ans pour lui faire pièce ? Les livres de morale, du reste, les romans politiques, les poètes & les autres livres du temps confirment le témoignage des Annales, & pour dire quelque chose de plus décisif, les requêtes des censeurs de l'empire, depuis le cent quatre-vingt-dixième livre jusqu'au cent quatre-vingt-seizième, roulent toutes sur les dangers & les ravages du luxe, qui prend de jour en jour de nouvelles forces, parce que l'orfèvrerie, la bijouterie, la broderie, &c. empiètent sur les arts de besoin, sur l'agriculture en particulier, qui est le grand point d'appui de la prospérité publique. À l'occasion de nos poètes, il sera bon de remarquer que leurs vers sont un des plus abondants répertoires sur les arts, ainsi que sur toutes les parties de l'histoire naturelle. Deux ou trois siècles ayant suffi de reste pour épuiser toutes les images des passions & toutes les variétés des sentiments, force leur fut de se jeter dans les faits, pour avoir quelque chose de nouveau à dire. Mais aujourd'hui cette ressource même est épuisée. Par la raison

même qu'on pourrait faire une jolie histoire naturelle des différentes pièces de vers que nous avons des meilleurs poètes sur toutes les fleurs, plantes, herbes médicinales, sur les animaux, les oiseaux, les poissons, les insectes, les fossiles, enfin & les arbres, ceux d'aujourd'hui sont réduits, sur presque tous les sujets, aux mêmes termes que ceux de France sur les bouquets à iris. Il faudra bien qu'on en vienne là, en France, peu à peu.

LXXIX^e remarque. *Nous ne prétendons pas tirer ici les lettrés chinois de leur embarras ([ibid.](#)).*

Nous ne reconnaissons ^{p.505} pas la tendre, la généreuse bienfaisance de l'auteur à des paroles si peu obligeantes. Le *Tchou-hio*, qui est une petite introduction aux premières études de la jeunesse, dit bien à l'article *tchi* (papier) :

« Dans l'antiquité, les livres étaient faits d'étoffes de soie, de toile & de planchettes de bambou. Leur longueur & largeur variaient beaucoup. Ce ne fut que sous Ho-ti, des Han postérieurs, vers le milieu de la dix-septième année de son règne (c'est-à-dire de l'an 105 de Jésus-Christ), qu'on inventa le papier dont on se sert aujourd'hui.

Tous les livres d'érudition, de critique, de littérature & d'histoire ancienne racontent bien en détail que l'on faisait des étoffes de soie & des toiles exprès pour écrire des livres ; que quelques manuscrits, des temps d'avant l'incendie des livres, recouverts sous le règne de Ouen-ti, étaient en toile & en soie ; que c'est à l'ancien usage d'écrire sur la toile & la soie que nous devons nos *kiuen* (ou longs rouleaux) & ces pièces de soie sur lesquelles il est encore d'usage d'écrire les éloges qu'on suspend à côté de la bière des morts dans les cérémonies funéraires ; que c'est aussi à cela qu'il faut rapporter l'origine des *pien* & des *touitsée* (ce sont des grandes pièces de soie sur lesquelles on écrit des vers, des sentences, des devises, &c. les premières sont aussi longues & aussi larges qu'on veut, les autres doivent être étroites ; il y en a toujours deux qui se correspondent & sont le pendant l'une de l'autre),

dont nous ornons nos salles & nos cabinets ; qu'enfin c'est à cela qu'il faut attribuer la longueur & largeur de nos feuilles de papier & la folle entreprise des Han d'en faire qui avaient jusqu'à quarante pieds de long sur cinq de large & même davantage. Mais qu'est-ce que tout cela, au prix d'un mot d'un philosophe de l'Occident ?

LXXX^e remarque. p.506 *Sa passion pour le nombre cinq dérive, selon nous de cette mémorable erreur de cosmographie, suivant laquelle il faisait & fait encore le monde carré ([page 345](#)).*

La géographie était en Chine, lors de l'arrivée des missionnaires, comme elle avait été en Occident dans le neuvième & le dixième siècle & même après. Or, comme les ignorances d'alors ne concluent rien pour les beaux siècles de Rome, ni contre ceux qui ont suivi celui de Léon X, il en est de même de notre Chine, avec cette différence encore que dans les siècles de ténèbres les savants luttèrent contre l'ignorance publique & tenaient bon pour les anciens livres, comme en font foi leurs ouvrages. Notre géographie a eu ses temps de ténèbres & ses temps d'érudition & même de systèmes. La *pénétration* de notre auteur n'en soupçonne pas le premier mot ; mais c'est un fait consigné dans nos livres anciens, & d'autant plus remarquable qu'il y a été comme enterré bien des fois. Avant que les Grecs & les Romains eussent la moindre idée des pays qu'ils n'avaient pas vus, nos Chinois disaient ici que la terre était *un globe suspendu au milieu des airs* ; que ce globe était renflé de l'est à l'ouest & raccourci du nord au midi, ou, pour traduire littéralement le texte original, *l'est & l'ouest sont plus longs, le nord & le midi plus courts*. Du reste, les mesures qu'on y joint de l'un & de l'autre démontrent qu'il s'agit du globe entier de la terre, que quelques méditatifs s'étaient émancipés jusqu'à faire tourner au lieu du soleil. Ce serait trop nous prévaloir de nos avantages, que de citer les Annales des Han, des Tsin, des Soui, des Tang, &c. elles sont à la Bibliothèque du roi & se rendent témoignage à elles-mêmes. Nous nous contenterons d'observer que nous avons appris des Scythes, nos premiers ancêtres, à faire p.507 dans les Annales un article particulier de

la géographie de l'empire & de celles de tous les peuples avec qui nous avons eu des rapports. Or cet article subsistait dans les Annales des anciennes dynasties, lorsque les missionnaires européens vinrent en Chine. C'est là où le feu père Gaubil a puisé tant de détails géographiques sur tant de peuples & de pays absolument inconnus en Occident, détails qu'on pourrait encore bien augmenter. Il ne faut qu'ouvrir le *Tsien-han-chou*, pour voir que, si l'on savait avec une certaine précision les mesures du temps des Han, on pourrait trouver des choses fort curieuses sur la mesure & le diamètre de la terre de ces temps reculés. Les globes terrestres & célestes qu'on avait alors étaient faits avec assez d'art & d'exactitude pour qu'on y pût trouver le lever & le coucher des étoiles, la longueur des jours, les éclipses du soleil & de la lune, les différences des climats, &c.

LXXXI^e remarque. *Une carte sans les secours de laquelle les anciens empereurs de Chine n'ont pas même connu leur propre pays (page 347).*

Pour rendre encore plus sensible la justesse & l'exactitude de cette observation, sur laquelle nous nous faisons un devoir de rendre justice à la *pénétration* de l'auteur, nous observons, 1^o que le chapitre *Yu-kong*, du *Chou-king*, qui est peut-être le plus ancien monument de géographie qu'il y ait dans le monde, le Pentateuque excepté, est une description géographique de la Chine du temps de Yao & de Chun. Nous n'oserions pas assurer qu'elle fut accompagnée de cartes dans des âges si reculés, malgré le terme de *tou* qu'on trouve dans les plus anciens livres ; mais il est certain qu'au moins sous les Tcheou, plus de onze cents ans avant l'ère chrétienne, les mandarins locaux avaient chacun la réduction typique du toisé de toutes les terres de ^{p.508} leur district, & assez en détail pour aller vérifier chaque année au printemps, comme il est dit dans le *Li-ki* & le *Tcheou-li*, les bornes des champs de tous les particuliers ; les princes feudataires avaient la carte détaillée de leur principauté, & l'empereur celle des terres de ses domaines & de toutes les provinces, principautés & dépendances de l'empire ; 2^o que cet ancien usage n'a jamais été entamé & que le dépôt des cartes a

toujours été regardé comme si essentiel, que les fondateurs des nouvelles dynasties ont eu plus à cœur de s'en emparer que du trésor, & ne se sont crus vraiment empereurs que lorsqu'ils en ont été les maîtres. Ce fait est consigné en tant de manières dans nos Annales, à dater même de Tsin-chi-hoang, que ce serait vouloir lutter de *pénétration* avec l'auteur que d'en donner des preuves ; 3° qu'en conséquence de cet ancien & invariable usage, un des premiers soins du ministère, après l'acquisition ou conquête d'un nouveau pays, est d'en faire dresser une carte exacte. Les RR. PP. Spiguha & Rocha ont été chargés, ces dernières années, de faire celles du pays des Tourgouths & des Éleuthes jusqu'assez près de la mer Caspienne ; 4° que de la table devant laquelle nous sommes assis, nous voyons sur nos étagères de livres une géographie du temps des Ming, avec des cartes de toutes les provinces assez bien graduées, & une géographie ancienne & moderne où l'on donne par chaque dynastie, depuis les Hia, la carte comparée de l'empire avec celle d'aujourd'hui ; car les missionnaires mappistes n'eurent presque rien à changer aux anciennes cartes, comme l'on peut fort bien s'en convaincre par l'*Atlas Sinensis* de Martini, imprimé avant que les nouvelles cartes fussent faites, & comme l'écrivait ici M. Freret il y a plus de trente ans, un peu choqué de ce ^{p.509} que le père Duhalde ne se prêtait pas assez à ses adresses pour étaler une érudition chinoise qu'il n'avait pas. Ce dernier point est assez curieux pour être traité à part, & il le sera dès que j'aurai pu obtenir communication de quelques lettres aux pères Parennin, de Mailla & Gaubil, où, plus il a changé de ton & de style, mieux il s'est peint à ne pouvoir être méconnu. Du reste, l'*Atlas* de Martini, & c'est ce qui en fait le mérite, n'est qu'une traduction & réduction de la grande géographie des Ming ; 5° que le vrai but de l'empereur Kang-hi, en faisant faire tout de nouveau la carte de tout l'empire, était moins de se procurer les connaissances géographiques dont il n'avait pas besoin, que de se donner un moyen sûr, facile & prompt de savoir où la révolution qui l'avait mis sur le trône avait laissé l'agriculture dans toutes les provinces, & les provinces elles-mêmes pour la population, la sécurité, le bon ordre, les places de défense, &c.

LXXXII^e remarque. *Un Chinois qui entreprendrait aujourd'hui le voyage de l'Égypte serait bien surpris en considérant cette suite de pyramides ([page 2 du second volume](#)).*

Ce n'est pas dire assez. Il en serait désolé, effrayé, consterné. Eût-il été élevé à la campagne même, & occupé toute sa vie des travaux pénibles qui y courbent le corps vers la terre & retiennent l'âme dans les impressions grossières des sens, les idées publiques dont il aurait été rempli lui feraient demander avec étonnement dans quels malheureux temps les princes ont abusé de leur pouvoir sacré pour accabler tant de milliers d'hommes d'un travail également long, dur, pénible, cruel & insensé, pour élever si inutilement des pierres sur des pierres.

« De quelque manière qu'on ait bâti ces masses énormes & monstrueuses, dirait-il, les millions de journées qu'on y a employées ont été en surcroît des travaux ^{p.510} nécessaires pour les besoins communs & particuliers. Les hommes se sont-ils réunis sous un même sceptre, ont-ils formé des sociétés civiles & politiques pour augmenter la misère de leur condition, ou pour tâcher de se l'adoucir mutuellement en partageant le faix des sollicitudes & des peines, des travaux & des fatigues d'où dépendent leur subsistance, leur sécurité & leur tranquillité pendant le peu de jours qu'ils ont à vivre ? Il fallait que le Chang-ti fût bien irrité des crimes de cette malheureuse nation, pour lui donner des princes qui abusassent si brutalement de leur autorité paternelle & missent leur gloire à affliger la vie de leurs sujets, dont ils auraient dû procurer le bonheur aux dépens de leur repos. Les Kie & les Tcheou, dont nous ne prononçons le nom qu'avec horreur, furent de bons princes au prix de ces monstres.

Pour nos sages, nos philosophes, nos hommes d'État, après avoir lutté & discuté longtemps contre le témoignage de leurs yeux, ils se donneraient le loisir de les considérer sous toutes leurs faces & sous tous leurs points de vue pour se pénétrer plus profondément de la doctrine de l'antiquité, échauffer leur amour pour la patrie, & ancrer

toute leur âme dans la résolution de sacrifier plutôt mille fois tous leurs biens, leurs familles, leur réputation & leur vie, que de ne pas enchérir de jour en jour sur leurs représentations, afin d'empêcher l'empereur de mésuser de son autorité sacrée pour donner dans des injustices qui pourraient le conduire enfin à des excès, sinon aussi ridicules & aussi insensés, du moins aussi lamentables & aussi funestes à la grande famille de l'empire. Il faut avoir toute la *pénétration* de notre auteur pour parler des pyramides d'Égypte autrement que pour en gémir. Leur quête des admirations, c'est définir l'*humanité* du jour, de ^{p.511} manière à consterner tous ceux qui ne sont pas philosophes.

LXXXIII^e remarque. *Ses successeurs* ¹ *depuis Yao, s'il est vrai qu'Yao ait existé* (*ibid.*)

Il est plaisant, pour ne rien dire de pis, de voir des gens qui ne savent absolument rien de l'univers des premiers siècles que par les Grecs & les Romains, peuples qui n'ont commencé à être peuples & à sortir de leur première barbarie que lorsque les grandes nations de l'Asie orientale & occidentale, toujours policées, toujours *cultes*, toujours soumises à des lois, comptaient déjà une longue suite de siècles dans leur histoire ; il est plaisant, dis-je, qu'à propos du silence de ces deux peuples, initiés si tard dans les sciences humaines & si longtemps barbares, on prétende prononcer sur tout ce qui a été ou a pu être dans l'antiquité. Le plus curieux de l'aventure c'est que, quand il s'agit des Babyloniens, des Égyptiens, des Phéniciens & depuis peu des Scythes, tout auteur arabe, persan, grec, &c. est classique ; tout texte bien ou mal traduit est péremptoire ; mais surtout quand on le peut pointer bien ou mal contre le Pentateuque ; un fragment, quel qu'il soit, devient alors d'une autorité à laquelle tout doit céder. Nous défions tous les enfants d'Europe de nommer aucune histoire, sans excepter même celle de Voltaire, dont on ait autant trompété, loué, célèbre, exalté, canonisé ou même divinisé le témoignage, que celui du fragment de Sanchoniaton, qu'il ne reste plus qu'à comprendre.

¹ [c.a. : le texte porte : *Ses prédécesseurs.*]

Messieurs les philosophes d'Europe le prendront comme il leur plaira, mais nous leur soutenons qu'à moins de vouloir conduire le genre humain à un scepticisme, qui est le dernier période du délire, il faut en croire notre Chine sur son histoire ancienne, 1° parce qu'elle est fondée sur des monuments anciens & authentiques^{p.512} qui ont passé par tous les creusets de la critique ; 2° parce qu'on ne peut leur opposer aucun témoignage aussi ancien & d'un aussi grand poids ; 3° parce que nos savants n'ont jamais ni varié, ni hésité dans la distinction capitale qu'il faut faire entre les *King* & tout ce qui n'est que traditions, anecdotes & récits de la seconde, de la troisième main, ou sans aucune autorité ; 4° parce que la croyance publique, nos lois, nos mœurs, nos usages ont perpétué comme en faits les récits des *King*, si vraisemblables d'ailleurs par ce qu'on sait de plus certain & de plus satisfaisant sur les premiers âges ; 5° parce que, dans ce qui n'est que chronologie, nos savants & nos critiques ont articulé très nettement, il y a plus de dix-neuf siècles, qu'on ne peut rien détailler ni garantir avant les Tcheou orientaux, qui ont commencé l'an 738 avant Jésus-Christ. Voici comment s'exprime le célèbre Tchou-tchiao, de la dynastie des Song, dans son *Tong-chi*, que l'empereur régnant a fait réimprimer au palais en 1756 :

« Il n'y a aucun monument authentique sur lequel on puisse examiner le nombre & la suite des années des Tcheou occidentaux. On ne peut pas aller plus avant dans l'antiquité, à cet égard que les Tcheou orientaux.

Tong-chi, livre 21, page 2...

Un de nos amis a envoyé en Europe, il y a quelques années, un assez long mémoire¹ où la question de l'antiquité de notre nation est traitée avec une solidité & une loyauté qui doivent faire tomber bien des préjugés, & surtout faire sentir aux savants que toute autre raison de système, de parti, de préjugé à part, ils ne peuvent pas être assez au niveau de notre érudition, de nos livres & de nos systèmes pour

¹ Il est imprimé sous le titre d'*Essai sur l'antiquité des Chinois* dans le tome premier.

prétendre redresser nos lettrés du ^{p.513} premier ordre, & les traiter comme ils ont fait les Grecs & les Romains, sur lesquels même leurs jugements ont tant varié depuis deux cents ans, & continuent encore à varier, non seulement pour la chronologie, mais même sur tout ce qui remonte dans la haute antiquité. Si, dans ce mémoire, on s'est plus attaché aux raisons, aux convenances & aux probabilités qu'aux citations & aux autorités, qu'il aurait été aisé de multiplier & d'accumuler, c'est qu'on a cru que les raisons, les convenances, les probabilités arriveraient en Europe telles à peu près qu'elles sont en Chine ; au lieu que les citations ne pouvant pas être appréciées au juste, faute d'une érudition & d'une critique qu'on ne saurait avoir sans des études qu'on n'obtiendra jamais des savants d'Occident, elles ne se soutiennent pas dès qu'on leur en oppose d'autres ¹.

Au reste, pour faire voir que ce n'est pas le préjugé qui nous conduit lorsque nous parlons de l'érudition des lettrés chinois, nous voulons bien entrer ici dans quelques détails, & nous expliquer sur ce point. Si c'est une digression, elle ne sera pas inutile, & pourra faire plaisir à ceux qui aiment à étudier l'homme dans l'homme, une nation dans l'autre, à se voir & se respecter eux-mêmes dans tous leurs semblables, & à pouvoir se rendre compte de toutes leurs pensées.

Dans tout ce qui est purement science, critique, bon goût, érudition, éloquence, poésie, haute littérature & littérature légère, quoique nos pensées ne soient pas les mêmes, sur bien des points, que celles de l'Occident, nous ne croyons pas qu'on puisse attaquer nos grands lettrés, ni leur faire aucun reproche important & fondé. Et pour nous en tenir au point qui a donné lieu à ce propos, tout bon ^{p.514} esprit sera enchanté de la clarté, de la précision, du bon sens, de la droiture & de la candeur des raisonnements qui caractérisent leurs discussions de critique & d'érudition les plus épineuses. Ils ne surfont point les autorités, ils ne biaisent point sur le vrai sens d'un texte, ils ne déprisent point une difficulté parce qu'elle a été exagérée, ils ne

¹ Voyez ci-dessus la lettre du père Amiot, où l'antiquité des Chinois est prouvée par les monuments.

donnent une probabilité, une vraisemblance, une convenance, une conjecture, une raison solide même, que pour ce qu'elles valent, & ce qui est encore plus estimable, à quelque degré d'évidence qu'ils aient conduit les preuves du sentiment pour lequel ils se déclarent, ils ne prétendent point qu'on doive les voir comme eux ; mais ils se bornent à dire que, dans le point de vue où elles se montrent à eux, il n'est pas possible d'en tirer d'autre conclusion. Leur critique a moins d'attaques, de revirades, leur érudition moins d'éclat & d'appareil, leur style moins d'agrément & de vivacité que chez quelques savants d'Europe ; mais ils ne leur cèdent pas dans tout ce qui est force, sagesse & subtilité de raisonnement. Un principe est à eux pour toujours, un fait est entre leurs mains tout ce qu'il peut être, & leur logique, quoique moins lumineuse & moins pressante que celle d'Europe, a une naïveté qui a bien de l'ascendant & arrive aussi vite au but. Aussi ne craignons-nous pas de dire que, dans le cas où tous nos monuments & livres anciens seraient entre les mains des savants d'Europe & en seraient aussi bien compris & appréciés que par les nôtres, ils n'en tireraient pas mieux parti pour découvrir le vrai & le montrer. Mais quand il s'agit, en matière de doctrine, d'aller au tronc par la racine, aux branches par le tronc & aux rameaux par les branches, ou de descendre des rameaux aux branches, des branches au tronc & du tronc à la racine, nos plus grands ^{p.515} écrivains, il faut l'avouer, ne peuvent pas être comparés à ceux d'Europe. Leur génie s'offusque de ses propres rayons, recule après s'être avancé, se dédit sur ce qu'il a assuré, tournoie pour lier une vérité à une autre, se perd dans les limites délicates qui séparent le bien du mal, & ne se tire pas du grand ouvrage de joindre les anneaux différents dont il compose la chaîne des devoirs. Quelques beaux morceaux des *King* viennent en vain au secours de leur raison, d'autres morceaux, faute d'en voir la liaison & l'harmonie, les font tomber dans un nouvel embarras : ils veulent tout concilier sans savoir comment, & ils ne font que s'embarrasser dans des contradictions qui, quelque palliées quelles soient par leur métaphysique, percent à la fin, & les désemparent de tous leurs préjugés. Nos trois *kang*, savoir, les devoirs mutuels de père & de fils, de mari & d'épouse, de prince & de sujet, ont

beau leur présenter un fil secourable pour les tirer du labyrinthe de leurs variations sur l'ordre primitif & invariable des devoirs de l'homme, le conflit de l'autorité naturelle & de l'autorité civile, qui vient à la traverse de leurs plus belles règles, les laisse à flot dans des doutes dont ils ne peuvent pas se tirer. Après avoir dit, par exemple, d'après les *King*, que le contrat matrimonial est un contrat indissoluble & l'union conjugale une union d'unité, les prononcés de la loi sur certains cas particuliers les font vaciller, & détruire ce qu'ils avaient établi. Il en est ainsi de l'obéissance du fils à son père, du sujet à son prince, quand cette obéissance blesse la justice, ou se trouve en compromis avec la loi civile. Aussi, à s'en tenir à un certain coup d'œil général, & à ne considérer qu'en gros les plans que se sont faits nos lettrés d'un certain vol dans toutes les dynasties, à n'examiner leur doctrine que sur quelque point particulier, ^{p.516} en faisant abstraction de tous les autres, on est assez content de leur métaphysique & de leur morale, on les admire même. Mais quand on en vient à porter le niveau de leurs principes sur les conséquences qu'ils admettent, ou à rapprocher du tronc & de la racine toutes les branches de leurs systèmes, ou à mettre dans la balance avec leurs poids tantôt un devoir tantôt l'autre, on sent que leur science & leur érudition, leur métaphysique & leur logique, se tournent le dos, & soufflent elles-mêmes sur le flambeau qu'elles ont allumé. Soit préjugé, soit inconsideration de jeunesse, ou toute autre raison qu'on voudra, nous reculâmes longtemps devant cette idée quand nous fûmes en état d'en sentir la vérité, & l'impossibilité de la rejeter ne pouvait pas nous résoudre à l'admettre. Le prince Jean, qui était allé plus loin que nous, & avait cherché pourquoi le génie, la sagesse, l'érudition, la supériorité des connaissances & un courage intrépide à dire la vérité sans adoucissement, n'avaient pu sauver nos plus célèbres lettrés de ce commun malheur ; le prince Jean dis-je, mit fin à nos perplexités par la manière dont il prouve qu'ils ne s'étaient égarés que

« parce qu'ils n'avaient pas su voir dans les *King* que les vérités de la religion étant le nœud de toutes celles de la

morale, de la législation, de la politique & de la plus haute métaphysique, ce n'était que par elles qu'on pouvait les lier, les analyser & les circonscrire.

Cette phrase dont toutes nos réflexions passées nous faisaient sentir la vérité, nous a conduit peu à peu au vrai point de vue de bien des choses dont il n'est pas à propos de parler ici. Qu'on nous permette néanmoins d'observer que, faute d'être à ce vrai point de vue, on ne fait pas assez d'attention, 1° Que, si nos lettrés sont plus fermes, plus décidés, plus inébranlables & plus d'accord sur les grands ^{p.517} principes du droit naturel que les Grecs & les Romains, c'est uniquement parce qu'ils ont été éclairés par la doctrine des *King*, secours que n'avaient pas les autres, & qui les aurait menés bien plus loin eux-mêmes, en supposant que l'ascendant des préjugés publics & particuliers n'eût pas offusqué leur raison. 2° Que nos lettrés étant, depuis bien des siècles, par rapport à la vraie & primitive doctrine des *King*, à peu près comme les luthériens & les calvinistes par rapport aux dogmes de la religion catholique, c'est être aussi injuste de les traiter ou d'impies, ou d'incrédules, ou de superstitieux, ou d'idolâtres par système, que d'imputer à ceux-ci de nier ou la rédemption, ou la divinité de Jésus-Christ, parce qu'on peut le déduire de leurs erreurs. Par la même raison, il n'y a pas assez de bonne foi à rejeter ce qu'ils disent sur la bonté, la sagesse, la justice, la providence de Dieu, parce qu'ils s'expriment mal sur ses autres attributs, ou même se contredisent dans les conséquences qu'ils tirent de ce qu'ils ont dit des premiers ; 3° Que, toute nationalité à part, ce n'est point précisément par supériorité de raison, de science & de génie que les Européens l'emportent sur tous les autres peuples dans la manière de traiter les vérités naturelles, les devoirs primitifs & même les principes des sciences les plus profanes ; mais parce que la révélation les a éclairés, & les sauve d'une infinité d'erreurs, de préjugés, de doutes, d'inconséquences. Les savants d'Europe ne sentent point assez les obligations qu'ils ont à Moïse & à la révélation. Quand le *Tien-tchou-ché-y* du père Ricci parut, les lettrés y sentirent une force, une énergie, une suite de raisons & de

raisonnements qu'ils n'expliquaient pas, non plus que nous les inconséquences, les contradictions, les absurdités des *Recherches philosophiques*.

LXXXIV^e remarque. p.518 *De colonnes de bois sans aucune proportion déterminée* ([ibid.](#))

Dans plus de deux cents feuillets du petit livre intitulé *le Charpentier de village*, on ne trouve pas une seule fois le terme de proportion. On se contente de marquer grossièrement quel doit être le diamètre des colonnes selon leur hauteur, & ainsi des autres pièces. Voici qui est plus étonnant. Dans le grand Recueil en cinquante volumes de l'empereur Yong-tching, père de l'empereur régnant, sur sa manière de bâtir les édifices publics, on suit la même méthode. Dès qu'une colonne a deux pieds de diamètre à sa base, il faut qu'elle en ait quatorze de hauteur, & sur l'une ou l'autre de ces mesures on peut dire celles de tout le bâtiment & de toutes ses parties. Vitruve, Palladio ni Vignole n'ont jamais dit ni articulé tant de mesures & de proportions que les lois de notre police sur toutes les espèces de palais, hôtels & maisons. Elles prescrivent dans le plus grand détail comment doit être le *fou* ou *palais* d'un prince du premier, du second, du troisième ordre, d'un comte de la famille impériale, d'un grand de l'empire, d'un premier président de quelque grand tribunal, d'un mandarin, d'un lettré, & vont jusqu'à régler ce qui concerne les édifices publics des capitales & des autres villes, selon leur rang. Un Crésus d'hier, eût-il tout l'or du Pérou, est réduit, s'il n'a aucune charge, à bâtir une maison bourgeoise. S'il veut bâtir une maison, non seulement ce qui donne sur la rue doit être au niveau de la loi, mais, dans l'intérieur même des cours éloignées, il faut qu'il évite tout ce qui annoncerait un rang qu'il n'a pas, & dépense son argent en embellissements qui racontent ce qu'il est, ou du moins ne le donnent pas pour ce qu'il n'est point. Cela a le mauvais effet d'empêcher qu'un richard, qui dissipe ses trésors p.519 aussi rapidement qu'il les a amassés, ne jouisse du plaisir délicat d'insulter à la misère publique, de lutter de faste avec les grands, & de se faire remarquer au

moins par ses folies. Personne ne s'aperçoit de lui dans toute une ville, ni même dans son quartier : personne ne songe à demander qui il est, d'où il est sorti & comment il a fait fortune. En conséquence, le public est privé de tant de bons mots, d'anecdotes plaisantes & de satires de toutes les couleurs, dont on le régale ailleurs sur cette espèce d'hommes. Il n'a pas même le plaisir de voir comment les philosophes savent rabattre de leur morale, de leur sérieux & de leur égoïsme vis-à-vis d'un millionnaire qui a bonne table, qui prête de l'argent & croit avoir beaucoup d'esprit, parce que ceux qui n'ont rien lui paraissent très sots. Nous ne l'avons pas dit ailleurs, disons-le ici : La loi ne défend point à un homme en place ce qu'on peut appeler dépenses de bien-être, de commodité & de plaisir, quand elles sont enfermées dans sa maison ; mais, s'il est accusé de luxe, il faut qu'il prouve deux choses : la première, que l'argent qu'il y a dépensé était un argent bien acquis, ce qui dit bien des choses dans un examen légal ; la seconde, qu'aucun de ses parents n'était dans le besoin.

LXXXV^e remarque. *On est persuadé que les ruines du grand temple de Thèbes dureront encore plus de temps que des palais bâtis de nos jours en Europe ([page 3](#)).*

C'est ici un à *plus forte raison* contre nos Chinois. Il faudrait débiter par trop de notions & de principes pour entamer la question de la durée que demande le bien de la chose publique dans les édifices. Comprendra qui pourra la pensée de nos sages : selon eux, 1^o Tout ce qui est difficile à entreprendre, dispendieux dans l'exécution, casuel dans la réussite & intéresse p.520 l'utilité commune, doit être bâti avec une solidité qui fasse face, s'il se peut, à la durée de tous les siècles. 2^o Les édifices de décoration, de magnificence & de somptuosité dont le gouvernement est chargé ne doivent avoir de solidité qu'autant qu'il en faut pour durer quelques générations. On détruirait les anciens & on en ferait trop de superflus, si on les bâtissait à pouvoir durer une longue suite de siècles. 3^o Les édifices ordinaires entrant dans les besoins ordinaires de la société, une génération nouvelle qui n'en trouverait pas à bâtir détruirait les anciens pour les refaire, ou imaginerait de les

étendre par des additions qui augmenteraient ce besoin, ou serait privée de l'utilité que la société tire chaque année des travaux & dépenses des bâtiments. Quel dommage, dans la pensée de ceux qui ne pensent pas, que l'on n'ensemence point les terres pour plusieurs siècles ! La question des machines a bien des faces ; mais qui les voit ?

LXXXVI^e remarque. *Comme les lettrés savent que leur pays a été peuplé par des colonies venues des hauteurs de la Tartarie ([page 4](#)).*

Il est tout à fait réjouissant de voir comment l'auteur s'y prend pour persuader ses imaginations. C'était d'abord lui qui avait découvert, par la descente du mercure, que nos Chinois descendent des Scythes. C'est maintenant nos lettrés qui le savent. Ils n'en ont jamais soufflé mot, ni écrit une syllabe.

LXXXVII^e remarque. *La maison de plaisance que fit faire par caprice & sans aucun besoin l'empereur Kang-hi ([page 5](#)).*

Un souverain, selon nos *King*, est l'homme du Tien & le dépositaire de son autorité divine pour le gouvernement des peuples. Si notre auteur admettait cette doctrine ou quelqu'autre qui en approchât, nous lui dirions que Kang-hi, p.521 à titre seul d'empereur, aurait dû être traité avec plus d'égards & d'honnêtetés. D'ailleurs, quelle que soit & puisse être sa *pénétration*, il n'est pas prouvé qu'il soit en droit de le citer à son tribunal, à plus forte raison d'en blâmer la conduite par des expressions indécentes, à moins qu'il ne soit convenu une bonne fois dans le public qu'il faut prendre ses louanges pour des diffamations & ses injures pour des éloges, ce qui en effet serait très à sa place. Nous autres Chinois, soit à raison de notre descendance des Scythes, soit à raison de nos préjugés sur la piété filiale, qui nous font regarder l'empereur comme le père commun des peuples, soit à raison de l'exemple de tous les siècles & du ton général de nos mœurs, nous sommes si accoutumés à respecter nos souverains, que même lorsque leurs vices ou leurs mauvais déportements nous forcent à les blâmer dans l'histoire, nous cherchons moins à les flétrir qu'à instruire leurs successeurs & nous

avons attention d'en parler dans des termes qui augmentent le respect qui est dû à leur dignité suprême. Qu'il nous soit permis d'observer que, si l'auteur était français, ce que nous avons bien de la peine à croire, il aurait dû tenir compte à l'empereur Kang-hi, nous ne disons pas seulement des bontés distinguées qu'il eut pour les missionnaires français, qu'il logea dans la première enceinte de son palais, & à qui il promit d'y bâtir une église pour laquelle il leur fit de grands présents, mais du cas qu'il fit toujours des Français & de la haute idée qu'il avait conçue de Louis XIV, qu'il admira du fond de l'Asie & regarda comme un des plus grands princes du monde. Mais, à examiner la chose en elle-même, quand un prince puissant comme Kang-hi, qui s'appliquait avec tant de soin aux affaires du gouvernement & gouvernait réellement par lui-même le plus vaste ^{p.522} empire du monde, se serait donné une maison de campagne pour se ménager quelque délassement, il serait bien dur de l'en blâmer, vu que l'air de la ville est fort malsain en été, surtout dans le palais, qui est au centre. Quel malheur que la pénétration de notre auteur ne lui ait pas révélé que ce grand prince, après avoir passé toute la matinée à la grande audience, tenait règlement son conseil toutes les après-dinées ; qu'il faisait par lui-même toutes les grandes cérémonies religieuses, politiques & domestiques ; donnait audience sur-le-champ à tous les princes étrangers & mandarins de provinces qui venaient à Pe-king ; qu'il se faisait présenter les plans de tous les ouvrages publics de l'empire ; voyait toutes les dépêches importantes ; présidait aux examens & aux travaux des lettrés du Collège des Han-lin ; se délassait à composer, à lire & à entretenir des savants, jusques-là qu'il se fit disciple d'un missionnaire français pour la géométrie & l'astronomie ; qu'il entra dans les plus petits détails sur la police, la dépense, le bon ordre de sa maison, & veillait par lui-même sur les études & l'éducation des princes ses fils ; quel dommage, dis-je, que l'auteur ait ignoré tout cela ! Il se serait servi sûrement de termes plus polis & plus honnêtes. Que serait-ce, s'il avait appris que ce grand prince voulut que les bâtiments de cette maison de plaisance fussent bâtis fort simplement, sans vernis, sans couleurs & même sans tuiles vernissées, quoiqu'elles soient un distinctif des maisons de l'empereur ? La crainte

de l'affliger nous empêchera de lui raconter comment ce père des peuples aimait à y faire faire sous ses yeux l'essai de tous les grains dont il voulait ou introduire ou étendre la culture dans la province du Pé-tché-li, qu'il y avait ménagé des expositions & des terrains de toutes les espèces, pour ^{p.523} voir quel avantage on pourrait retirer des plantes & des arbres qu'il se procurait des pays éloignés ou étrangers, & constater par des expériences ce qu'il voulait faire imprimer dans les livres d'agriculture qu'il destinait à l'instruction de tout l'empire. Que les lecteurs d'un certain ordre nous permettent de leur observer que Kang-hi était un prince tartare, & que, fidèle aux grands principes de sa dynastie, il chercha bien moins à se procurer un délassement dans cette maison de plaisance, qu'à forcer les seigneurs & les grands à vivre en Tartares, même à la cour, par la nécessité où il les mettait d'être à cheval de jour comme de nuit, & de courir à francs-étriers, quelque temps qu'il fût. Car son séjour dans cette maison les y appelait sans cesse pour les renvoyer à Pe-king, où étaient leurs emplois & leurs familles. Ce grand prince leur donnait l'exemple, jusques-là que ne ménageant pas assez sa vieillesse, il prit la maladie dont il mourut à une chasse à laquelle il alla, & dont il revint à cheval dans le plus fort de l'hiver & par un vent de Nord très piquant. Kien-long, son petit-fils, est dans les mêmes principes. Ces jours passés, après avoir jeûné trois jours, couché la nuit Tien-tan, offert le grand sacrifice des prémices à la pointe du jour, il fit trois lieues pour se rendre à son Versailles, prit son repas en chemin, & fut arrivé avant sept heures. Bien en prend aux seigneurs de sa cour d'être accoutumés au vent & à la pluie, au froid & à la chaleur, à être à cheval de jour comme de nuit & à ne craindre aucune forte de fatigue, sans cela ils ne tiendraient pas un mois la vie de la cour.

LXXXVIIe (b) remarque. *Cette méthode est inconnue aux Chinois, qui ne donnent pas assez de solidité aux fondements ni assez d'épaisseur aux murailles ([page 6](#)).*

Dire en général que le ^{p.524} peuple ne se met pas assez en peine de bâtir d'une façon qui résiste aux secousses des tremblements de terre,

encore passe : la proposition serait plus soutenable ; car, quoique la pratique générale des colonnes qui portent tout le faix du toit soit la meilleure dans un pays où l'on ne bâtit que des rez-de-chaussée, elle n'est parfaitement sûre que lorsqu'on ajoute les précautions qu'on prend pour les palais de l'empereur & pour les hôtels des grands ; précautions qui ont conservé, depuis plus de trois cent cinquante ans, la grande salle à neuf rangs de colonnes de la sépulture de Yong-lo, malgré les tremblements de terre horribles que le Pé-tché-li a essuyés. Nous ne demanderons pas à notre auteur combien il y a de bâtiments en bois dans l'Europe qui comptent tant d'années, mais comment l'idée qui a dû lui rester des derniers tremblements de terre de Lima & de Lisbonne ne lui a pas appris que l'architecture n'a aucune ressource contre les balancements & les vacillations qu'interrompent tout à coup ces trémoussements redoublés, ces espèces d'ariétations & ces soubresauts subits, qui font tout écrouler. Le dernier tremblement qu'on essuya ici, il y a quelques années, commença avec un fracas épouvantable. On l'entendait arriver d'une extrémité de la ville à l'autre avec le vent impétueux qui le précédait. Les balancements qui recommencèrent à plusieurs reprises furent assez forts pour faire sonner les timbres de notre horloge & renverser l'eau qui était dans de grandes urnes. Les ravages cependant qu'il fit furent peu considérables, parce que ces balancements étaient réglés & uniformes.

LXXXVIII^e remarque. *Un jour le clocher de Nan-king succomba sous le seul poids de la cloche ([page 6](#)).*

Mais quelle cloche ? la plus grande, la plus pesante qu'il y ait au monde.

LXXXIX^e remarque. p.525 *L'architecture est, à la Chine, comme tous les autres arts, réduite en routines & non en règles ([ibid.](#))*

De quelle architecture veut parler la *pénétration* de notre auteur ? Est-ce de la sacrée ou de la civile ? est-ce de la bourgeoise ou de la publique ? est-ce de la militaire ou de la navale ? est-ce de celle du Midi

ou de celle du Nord ? Peut-être eût-il été bon, avant de risquer une assertion si crue, de savoir si nous avons des livres d'architecture, & supposé que nous en ayons, s'ils ne contiennent que des routines. Les idées, les principes, les règles, les proportions, les dessins & le goût de nos différentes architectures n'ont rien emprunté ni copié de celle des Grecs & sont totalement à nous. Ils sont peut-être fort inférieurs à tous égards à la grande architecture de l'Occident ; mais enfin l'essence du beau, en ce genre comme en bien d'autres choses, est difficile à articuler de manière à subjuguier les pensées de tous les peuples du monde. Les palais de l'empereur sont de vrais palais, & annoncent la grandeur du maître qui les habite par l'immensité, la symétrie, l'élévation, la régularité, l'éclat & la magnificence des bâtiments innombrables qui les composent. Le Louvre serait au large dans une des cours du Palais de Pe-king, & on en compte un bon nombre depuis la première entrée jusqu'à l'appartement le plus reculé de l'empereur, sans préjudice des latérales. Tous les missionnaires que nous avons vu arriver ici d'Europe ont été frappés de l'air de grandeur, de richesse & de puissance du Palais de Pe-king. Tous nous ont avoué que si les différentes parties dont il est composé ne charment pas la vue comme les grands morceaux de la haute architecture d'Europe, leur ensemble fait un spectacle auquel rien de ce qu'ils avaient vu ne les avait préparés. Ce palais a deux cent trente-six toises ^{p.526} deux pieds de l'est à l'ouest, & trois cent deux toises neuf pieds du nord au midi. À quoi il faut ajouter que les trois avant-cours, quoiqu'environnées de bâtiments & plus grandes que les autres, ne sont pas comprises dans ces mesures. Tant de milliers de toises (la toise chinoise est de dix pieds), toutes couvertes ou environnées de tours, de galeries, de portiques, de salles & d'immenses bâtiments, produisent d'autant plus d'effet que les formes en sont plus variées, les proportions plus simples, les plans plus assortis & leur totalité plus rapprochée du même but : car tout s'embellit à proportion qu'on approche de la salle du trône & des appartements de l'empereur. Les cours latérales ne peuvent pas être comparées à celles du milieu, ni celles-ci, qui sont les premières, à celles qui sont les plus reculées. Il en est de même de tout le reste. Les

derniers, qui sont non pas de porcelaine ni dorés, comme dit la fable, mais d'une fayence grossière émaillée en jaune de citron & chargés d'ornements en reliefs, enchérissent sur les autres par leur couronnement & les angles de l'arête, qui sont plus décorés. Nous ne disons rien des couleurs de l'or & du vernis qui donnent tant d'éclat aux grands bâtiments, de peur qu'on n'y transporte des idées de tabatière & de cassette de toilette. À parler en général, notre architecture travaille sur des plans & d'après des pensées trop différentes de ce qu'on voit en Occident, pour qu'on puisse en juger sagement, quand on n'a pas été à portée de les comparer autrement que par imagination. Le péristyle du Louvre est certainement le plus grand morceau d'architecture qu'il y ait à Paris : il porte l'empreinte du règne de Louis XIV à ne pouvoir pas être méconnu. À en raisonner d'après les principes de notre architecture, ce grand morceau est postiche & déplacé. Un péristyle si beau & si magnifique doit être ^{p.527} destiné pour le roi, & le roi, selon nos idées, ne doit pas se promener dans une galerie qui est à l'entrée de son palais. La porte même & tout ce qui est au-dessous le dépare. Les péristyles des bâtiments intérieurs du palais sont bâtis sur une plate-forme de marbre blanc, au-dessus de laquelle ils ne sont élevés que de quelques marches : mais cette plate-forme, qui a sa hauteur & sa largeur déterminées d'après notre routine, est ouverte par trois grands escaliers de marbre, un grand au milieu & deux latéraux, séparés les uns des autres par des balustrades de marbre en rampe entre lesquelles sont des gradins qui portent de grands vases de bronze & des figures symboliques. Il faudrait des volumes pour décrire en entier les palais différents de l'empereur dans la capitale, aux environs, dans les provinces & au-delà de la Grande muraille. Mais comme certaines imaginations s'échauffent aisément & font un incendie d'une étincelle, nous les avertirons ici que ces palais sont fort différents les uns des autres, & que, quoique la politique les ait commandés pour soutenir la majesté du trône & donner idée de la puissance d'un des plus grands princes du monde, elle a eu l'attention néanmoins de les faire tous plus petits, moins magnifiques, moins ornés que celui de Peking, & quelques-uns même très simples. Nous ne dirons rien sur notre

architecture ancienne, de peur que, sans le vouloir, nous ne tendissions un piège à l'Europe, & ne lui inspirassions un goût insensé de magnificence qui lui serait immanquablement aussi funeste qu'il l'a été aux dynasties des Soui, des Tang & des Song. Que ceux qui sont hommes d'État & citoyens méditent ce grand mot des anciens :

« Quand les riches ont plus d'appartement qu'ils n'en peuvent habiter, les pauvres sont à l'étroit dans leurs cabanes. Plus, les meubles de ceux-là sont riches, ^{p.528} nombreux & magnifiques, plus ceux-ci manquent des plus nécessaires.

C'est dans ce sens que Lieou-chi a dit, dans sa belle Ode de la patrie :

« Les nombreuses bougies du riche consomment l'huile de la lampe du colon.

La raison de tout cela c'est que les hommes réunis en société, en travaillant de leur mieux & en ne perdant ni leur temps ni leurs forces à rien d'inutile, ne peuvent guère que procurer le nécessaire à la multitude & le commode au petit nombre. Tout ce qui est proprement luxe, faste ou mollesse, est toujours pris sur les besoins les plus urgents du peuple. Puisqu'on se pique tant aujourd'hui de philosophie & d'humanité, de patriotisme & de calcul en Europe, qu'on y examine à fond de combien le travail & la misère du peuple sont augmentés par la vie voluptueuse & désœuvrée de tous ceux qui ne tiennent à l'église, à l'État, à la société que par leur bien-être : ils sont bourgeois, bons bourgeois, riches bourgeois, & puis voilà tout.

XC^e remarque. *Je soupçonne qu'il appartient au genre des mélèzes ou au genre des sapins ([ibid.](#)).*

Le *nan-mou* est le cèdre. Nous en distinguons plusieurs espèces, inconnues la plupart, ou du moins mal connues en Occident. Le *nan-mou* de nos grands édifices donne un commentaire très clair, très exact & très satisfaisant de ce qui est dit du bois de cèdre dans les livres saints. Si le savant Bochard avait pu consulter nos livres, soit dit en passant, pour son *Phaleg*, son *Canaan* & *Hiero-zoicon*, il eût évité bien

des longueurs inutiles & dit plus de choses. Pourquoi faut-il que le malheur des circonstances ait fait abandonner à un missionnaire l'utile entreprise de commenter la Genèse avec nos anciens livres ? Ce qui a déterminé nos Chinois à préférer le nan-mou à tous les autres, c'est que, 1° c'est celui de tous nos ^{p.529} arbres qui donne des troncs plus droits, plus gros & plus hauts, tels qu'il les faut pour les grands bâtiments ; témoin les colonnes de la sépulture des Ming, qui est à sept lieues d'ici, où il y en a qui ont plus de seize pieds de circonférence. 2° C'est que son bois gagne à vieillir ; quatre ou cinq siècles en adoucissent le grain & lui font acquérir une odeur douce, aromatique & permanente. 3° C'est qu'il semble que la durée ne peut pas l'entamer. Il y a des colonnes subsistantes qui ont plus de mille ans, & qui en dureront peut-être encore autant, ou même plus, s'il ne leur arrive aucun accident. Si la sculpture en bois, la parqueterie & la menuiserie d'Europe connaissaient le nan-mou, nous sommes persuadés qu'elles en feraient grand cas & beaucoup d'usage. Outre sa bonne odeur & belle couleur feuille-morte, il a une douceur de grain qui se prête à tout ; à quoi il faut ajouter qu'il est comme insensible à l'action de l'air & aux variations du temps.

XCI^e remarque. *Il est étonnant qu'avec de telles idées, les Chinois n'aient jamais pu se résoudre à travailler en pierre ou en marbre ([page 7](#)).*

Avant que de hasarder un *jamais*, peut-être eût-il été à propos d'expliquer d'abord ce qu'il faut entendre par la salle de *yu*, de Tching-ti, le palais de pierre de cinq couleurs de Hiang-ti, les murailles revêtues de marbre d'un palais du dernier empereur des Tchins. Ce qui a empêché de bâtir en marbre ou en pierre, ce n'est sûrement pas la crainte de la dépense ; puisque l'empereur King-tsong, des Tang, qui monta sur le trône en 825, dépensa huit cent mille onces d'argent à faire traîner une seule poutre du fond de l'empire. Ce n'est pas aussi la difficulté de transporter des colonnes & de gros blocs de marbre ; puisque les jardins des empereurs ont été semés de rochers énormes & leurs palais bâtis sur des assises immenses de blocs d'albâtre, & les

p.530 marches des escaliers, qui étaient de marbre blanc, toujours d'une seule pièce, quelque larges & quelque longues qu'elles fussent. Ce n'est pas non plus la disette de pierre & de marbre puisque toutes les provinces en ont en abondance, & que les rues de quelques villes sont pavées en marbre de toutes les couleurs, parce qu'on l'a plus à la main que la pierre. Ce n'est pas enfin la difficulté de tailler la pierre ; puisqu'on l'emploie dans tant d'ouvrages publics, & que tout est en pierre dans plusieurs sépultures, même les battants des grandes & petites portes. Pour la science de travailler & de polir le marbre, il est hors de doute que, travaillant & polissant le *yu*, jusqu'à en faire de petits meubles, la dureté du marbre ne serait pas un obstacle. Si l'on ne bâtit ni en pierre, ni en marbre, ce n'est pas seulement par la crainte des tremblements de terre, c'est encore & surtout parce que dans les provinces du Midi, la chaleur & l'humidité du climat en rendraient les appartements très malsains, & le froid de celles du Nord totalement inhabitables pendant plus de la moitié de l'année. Comment arrive-t-il que les philosophistes d'Europe, qui ont étendu l'action des climats jusques sur les âmes & les esprits, jusques sur les génies & les mœurs des nations, oublient leur propre doctrine dans des choses de pure physique ? Ce qu'il faudrait détailler sur la nature des climats en cette extrémité du monde & sur le cours qu'y prennent les saisons, sur leurs prodigieuses variations & sur les effets singuliers qu'elles produisent, est trop éloigné de ce qu'on voit en Europe pour pouvoir bien nous faire entendre à la plupart des lecteurs. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'à Pe-king même, où les pluies durent peu, on est obligé de mettre des feutres sur les petits escaliers de marbre qui se trouvent au palais dans les appartements qui communiquent par des galeries. L'humidité de l'air p.532 mouille & détrempe tout. Le froid de l'hiver est tel qu'on ne peut ouvrir aucune fenêtre du côté du nord, & que la glace se maintient plus de trois mois de l'épaisseur d'un pied & demi. On doit sentir que ces raisons sont presque aussi fortes contre les bâtiments à plusieurs étages. Un second, un troisième étage ne sont pas tenables ni pendant les grandes chaleurs, ni pendant les grands froids. Quoique Pe-king ne soit qu'au quarantième degré, & plus au

nord que tout le reste de l'empire, la police oblige les gens des boutiques & des ateliers à coucher au grand air sous leurs appentis de peur qu'ils ne soient étouffés par la chaleur dans le temps de la canicule & même après. Ceux qui ont vu balayer les rez-de-chaussée de l'île de Bourbon, en jetant un grand nombre de seaux d'eau sur le sable dont ils sont pavés, comprendront un peu mieux cela. Mais ceux qui n'ont vu que l'Europe ne sauraient s'imaginer ce que serait la chaleur du grand été dans nos provinces méridionales, si l'on était logé à un premier ou à un second étage. Il en est de même du froid de celles du nord car, quoique les chambres où on loge & où l'on dort soient de vraies étuves échauffées par un feu continu, on a encore bien de la peine à y soutenir la rigueur de certains jours de vent de nord. La *pénétration* de notre auteur n'a pas soupçonné le premier mot de tout cela. Pour revenir à notre architecture, les bâtiments à plusieurs étages ont été à la mode pendant plusieurs siècles, lorsque la cour était dans les provinces du Midi & que presque tous les petits palais que les empereurs bâtissaient dans leurs jardins de plaisance, étaient des *leou*, c'est-à-dire à *plusieurs étages*. Leur goût pour cette espèce d'architecture en vint jusqu'à bâtir d'immenses corps-de-logis qui avaient depuis cent cinquante pieds de haut jusqu'à deux cents, & les pavillons ou tours des extrémités s'élevaient au-delà de trois cents. Mais, p.532 comme tout ce qui n'est pas fait pour le climat ne saurait se soutenir longtemps, les empereurs se dégoûtèrent des *leou* même avant d'avoir quitté les provinces du Midi. Cependant, soit pour en conserver l'idée, soit magnificence, soit pour mettre plus de variété dans les bâtiments, il y a encore des *leou* à plusieurs étages dans le parc de Yuen-ming-yuen, dans celui de Ga-ho-eulh & même dans les grands jardins du palais de Pe-king. On en voit aussi plusieurs dans les grandes rues de cette capitale & un très grand nombre dans plusieurs villes du Kiang-nan & Tche-kiang. Nous l'avons déjà dit, nous ne saurions trop le répéter, la Chine est aussi grande que toute l'Europe. Quoique ses provinces soient réunies sous le même sceptre & habitées par la même nation, il faut bien se garder de croire que tout s'y ressemble. Dans le Sée-tchouen, par exemple, la plupart des maisons

sont en bambou, & on n'en trouverait pas une dans le Pé-tché-li. Outre tout ce que nous venons de dire, voici qui est encore plus concluant contre les *leou*. Selon l'ancienne loi de l'État, loi qui remonte jusqu'aux Tcheou, & qu'on trouve consignée dans le *Li-ki* & le *Tcheou-li*, le nombre des cours, la hauteur de la plate-forme sur laquelle étaient bâtis les rez-de-chaussée, la longueur des bâtiments & l'élévation des toits allaient en augmentant du simple citoyen au lettré, du lettré au grand mandarin, du grand mandarin au prince & du prince à l'empereur. Cette loi, qui subsiste encore, supposée, le moyen de bâtir des *leou* ? Ce ne peut être absolument que dans des hors-d'œuvre, les mesures & proportions de tout le reste étant déterminées à un demi-pied près. Puis, dès qu'un rez-de-chaussée est élevé de terre de plusieurs pieds par une plate-forme, & que ce rez-de-chaussée doit avoir une galerie devant, & depuis quinze pieds jusqu'à quarante du pavé au plafond, le moyen de le surcharger ^{p.533} d'un ou de deux étages ? Cela est absolument impossible chez l'empereur & chez les princes, dont les bâtiments, qui sont au fond des cours, sont de grandes basiliques. Pour les grands de quoi leur serviraient des *leou*, quand ils ont cinq grandes cours toutes environnées de bâtiments ? Les *leou* ne seraient pas plus commodes pour le peuple, à qui il faut une cour reculée pour les femmes, afin que leur clôture ne soit pas trop une prison. D'ailleurs une petite famille ne pourrait pas occuper seule une maison à plusieurs étages, ni se résoudre à l'habiter de moitié avec une autre. Tous ces propos à part, ne pourrait-on pas demander si un rez-de-chaussée, surtout quand il est bâti sur une plate-forme élevée, & qu'il a, comme dans toutes les grandes maisons, une cour devant au midi & un jardin au nord, n'est pas aussi commode & aussi sain qu'un bâtiment à plusieurs étages ? Au moins est-il certain qu'autant les rues des villes gagnent pour le coup d'œil à être bordées de hautes maisons, autant on est à plaindre d'être réduit à respirer l'air de ces rues, surtout quand elles sont étroites. Qui sait si nous ne devons pas à cela d'être moins exposés aux maladies épidémiques & à la peste que dans l'Occident ? Car enfin une ville toute en rez-de-chaussée, dont les rues sont larges & les maisons dégagées par des cours, doit être presque

aussi saine que la campagne, puisque l'air y circule aussi librement. Nous aurions encore bien d'autres petites bagatelles à ajouter, pour aider la pénétration de ceux qui se pressent trop de juger, mais nous n'ajoutons plus que ce mot : Les vents du nord & les pluies de l'été sont tels que nos toits doivent être tout autrement faits que ceux d'Europe, & la charge en est telle, comme on peut le voir dans le mémoire sur nos greniers, qu'elle serait trop forte pour un bâtiment à deux ou trois étages.

XCII^e remarque. p.534 *Si leurs édifices nous choquent encore plus que ceux des Persans & des Turcs, c'est qu'il n'y a pas de symétrie (page 8).*

À quoi pense notre auteur ? De tous les reproches qu'on peut faire à notre architecture, le plus dénué de probabilité & de toute vraisemblance est celui du défaut de symétrie. Si on lui reprochait d'en être comme esclave, de la rechercher jusques dans les plus petites parties, de n'oser se permettre aucune licence, de reculer devant les hardiesses de génie les plus heureuses dès qu'elles débordent la ligne des vis-à-vis, lors même que le froid de la monotonie l'autorise à s'émanciper & à brusquer les règles, nous n'aurions pas le mot à répondre, parce que, dans le vrai, ses timidités en ce genre sont excessives & passent le scrupule. Le palais de Yong-ho-kong, par exemple, qu'on regarde assez universellement comme un chef-d'œuvre, à cause de cette noble & majestueuse simplicité qui le distingue de tous les autres, plairait davantage, ce semble, si ses avenues, ses portes, ses cours, ses ailes, ses pavillons, ses galeries & ses vastes basiliques & tous les ornements qui y sont dispensés avec tant de sagesse & de goût, étaient moins nivelés sur la ligne d'une perpétuelle & continuelle symétrie. Un côté dit l'autre partout ; on a vu le tout en voyant la moitié. Nos livres d'architecture sont si noyés dans la symétrie, qu'ils ne donnent jamais que la moitié du dessin d'un plan. Un côté est censé faire bon pour l'autre. Le nom même de *siang-fang*, que nous donnons aux ailes & aux bâtiments latéraux, exprime la chose, puisqu'il signifie bâtiments qui se ressemblent. Quant aux petits

bâtiments qui sont semés çà & là dans les jardins & parcs de l'empereur & des princes, ils sont pour la plupart sans aucune symétrie ; mais c'est un fait exprès. Le même goût qui a fait imaginer ^{p.535} ces vallons enfoncés, ces solitudes, ces amas de grottes sauvages & de rochers escarpés, ces bois plantés au hasard, ces collines au bas desquelles sont de petites rivières, & ces eaux cachées & montrées, courantes & endormies, resserrées & déployées en tant de manières, a fait imaginer cette antisymétrie dans quelques édifices sans conséquence, pour donner plus de relief & de piquant à la ravissante symétrie de plusieurs petits palais enchantés, à qui, comme disait un artiste européen, il ne manque qu'un étui pour les conserver. Nous ne nous arrêterons pas à parler des palais des princes, des hôtels des grands, des tribunaux, des édifices publics ; tout ce que nous pouvons en dire, c'est que le sérieux de la majesté & l'air de grandeur qu'ils doivent avoir excuse à peine l'insipidité de leur perpétuelle symétrie. Si quelques temples, si les miao & chapelles d'idoles sont faits en dépit des règles, c'est que la superstition a subjugué notre architecture par des raisons sur lesquelles on doit gémir, mais qu'on ne doit pas examiner.

XCIII^e remarque. *Ils ont inventé des doubles toits ([page 9](#)).*

Parler du goût qu'a le li-tchi ou le mangoustan, à qui n'a pas mangé ces fruits délicieux, c'est lui dire des mots qui ne présentent aucune idée ou qui en présentent de fausses. Ce qui n'arrive à l'âme que par les sens n'est peint par la parole qu'à ceux à qui les sens en ont au moins ébauché les premiers traits. L'esprit a beau travailler sur ses autres idées, ce qu'il y ajoute ou en retranche n'aboutit qu'à des chimères, même dans les choses les plus simples comme des toits. Ceux qu'on a donnés en Europe sur des tapisseries, dans des paysages & dans des découpures pour des toits chinois, sont en tout si baroques & si bizarres, qu'on croirait d'abord qu'ils ont été faits pour tourner les nôtres en ridicule. Ce ^{p.536} n'est que par des peintures exactes, comme celles qui ont été envoyées à un ministre amateur & protecteur des arts, qu'on pourra faire connaître en Occident la forme, le goût & les divers plans de

nos toits ; encore ces peintures ne donneront-elles jamais une vraie idée de la majesté qu'ils ajoutent à un grand bâtiment, de l'éclat dont ils en relèvent l'architecture, & de l'effet surtout qu'ils produisent dans l'ensemble de toutes les parties d'un palais. La différence de leurs hauteurs, la variété de leurs ornements, la diversité & le mélange de leurs couleurs ne peuvent être compris que par les yeux. On dira peut-être que tout cela est réservé pour les temples de l'empire & pour les grands palais de l'empereur ; mais c'est faire l'éloge de notre politique économique, & non pas un reproche à notre architecture. Nous sommes trop peu touchés d'un intérêt aussi mince que celui de sa gloire, pour insister sur les avantages qu'elle s'est donnés sur celle des Grecs & des Romains dans la manière dont elle a su tirer parti des toits. Mais que ceux pour qui de pareilles bagatelles sont un objet d'examen de sang froid pourquoi les toits terrassés, les toits à la mansarde ont eu les préférences du public malgré leurs inconvénients, & ils verront que c'est parce que l'œil est en mésaise quand il arrive au toit des plus magnifiques bâtiments, qui, en effet, sont en discordance avec les beautés dont ils sont le triste & désagréable couronnement ; au lieu qu'un toit en tuiles vernissées en relèverait l'éclat. L'idée des doubles toits, non pas tels qu'ils sont représentés dans les *Recherches philosophiques* d'après les rêves de la *pénétration* de notre auteur, mais tels qu'on en voit de plusieurs espèces dans les palais de l'empereur, l'idée des doubles toits, dis-je, ne serait point à négliger, & pourrait être maniée par un habile architecte de façon à ^{p.537} fournir un nouvel éclat aux maisons royales. Nous nommons exprès les maisons royales & ne nommons qu'elles, parce qu'il serait malheureux pour le bien de la chose publique que des particuliers osassent viser aux tuiles vernissées ; au lieu qu'il est très à sa place que tout ce qui appartient au souverain ait un caractère de grandeur qui le distingue & s'annonce au loin par son éclat. Par la même raison, les tuiles vernissées conviendraient excellemment aux églises. O si la religion chrétienne devenait jamais la religion de notre pauvre Chine, que nos lois auraient bientôt assigné aux églises des décorations & des ornements qui les annonceraient aux yeux, & les distingueraient en tout des autres

édifices ! Qu'on en juge par le Tien-tan, où tout est d'une magnificence dont rien ne peut approcher chez l'empereur.

XCIV^e remarque. *Les Chinois ne l'ont point cependant toujours mis en usage dans la construction des ponts (page 13).*

Tout lecteur qui n'est pas attaqué de la maladie de la *pénétration* serait fâché, sans doute, de nous voir répondre sérieusement à ce que dit l'auteur sur quelques ponts extraordinaires auxquels il lui a plu de s'arrêter & sur lesquels sa *pénétration* s'est surpassée. Ce que nous dirons sera moins inutile & plus au gré de ceux qui s'intéressent à la Chine. Nous distinguons plusieurs espèces de ponts : les ponts de besoin, les ponts de commodité, les ponts de passage, les ponts de magnificence, les ponts à demeure, les ponts passagers, les ponts de fantaisie, de caprice & de curiosité. Les règles pour les construire sont très différentes. Les ponts des trois premières espèces sont si étonnamment multipliés, surtout dans les provinces du Midi, qui sont arrosées de tant de rivières & entrecoupées de tant de canaux, qu'il n'y aurait peut-être pas d'exagération à dire qu'il y a plus de ponts à la Chine que dans tout le reste de l'univers. Combien n'en a-t-il pas fallu faire sur le ^{p.538} seul canal impérial ? Les ponts de cette espèce sont des ouvrages dignes de la majesté de l'empire par leur commodité & leur solidité. Les uns sont en pierres, ou en marbre, ou en briques ; les autres, en bois ou en bateaux. L'invention des derniers est très ancienne. Ils sont connus dans les Annales des premiers temps sous le nom de *seou-kiao, ponts flottants*. Il y en a plusieurs sur le fleuve Jaune & sur le Kiang, qui l'emportent autant sur celui de Rouen que ces fleuves sur la Seine. Nous ne serions pas crus, si nous nous mettions à décrire la hauteur, la largeur & la longueur d'un très grand nombre de ponts qui durent depuis un grand nombre de siècles. Celui qu'on trouve en arrivant ici, à trois lieues de la ville chinoise, a deux cents pas de long sur une largeur proportionnée, étonne & choque les missionnaires, la première fois qu'ils le voient, par sa prodigieuse hauteur & l'inutilité apparente de la plus grande partie des arcades. Mais ils changent bien d'avis quand ils voient par eux-mêmes que le Hom-ho, qui n'est qu'une

assez médiocre rivière, croît si étonnamment pendant les pluies de la canicule, que ses eaux rasant presque ou même remplissent les arcades des deux bouts. Il en est ainsi d'un grand nombre d'autres. Pour en juger, même en architecte, il ne suffit pas de les voir, il faut les voir dans le temps qu'on a eu en vue en les construisant. Ce que nos Annales racontent de plusieurs ponts des anciennes capitales, amuserait agréablement la curiosité de l'Europe. Mais un ouvrage qu'on aurait pu entreprendre sous le règne de Kang-hi, lorsque les missionnaires faisaient la carte des provinces, & qui aurait été également agréable, utile & instructif, c'eût été une description exacte & détaillée des différentes formes, mesures, proportions & constructions des ponts les plus remarquables, anciens & modernes, de tout l'empire. Les fautes même de ^{p.539} nos architectes auraient eu leur utilité, & porté en Europe autant de lumières que leurs inventions, leurs hardiesses & leurs efforts de génie les plus admirables. Par malheur, on ne demandait alors aux missionnaires que des bagatelles de science & d'érudition dont le public n'a que faire, & dont les savants eux-mêmes ne peuvent guère faire usage faute de les comprendre. Pour les ponts de magnificence, qu'on songe de quoi était capable la vanité des empereurs qui étendaient leur sceptre jusqu'à la mer Caspienne & jusqu'à l'Inde, on ne sera pas étonné d'entendre parler de ponts de marbre, de ponts larges de vingt toises, de ponts chargés d'ornements & de bas-reliefs jusques dans l'eau, de ponts bordés d'une double allée d'arbres, de ponts couverts d'un long péristyle par les côtés & aux deux bouts, de ponts en galeries & surmontés d'une plate-forme &c. Un empereur des Soui en fit faire quarante dans la seule ville de Soutcheou, dont aucun ne ressemblait à l'autre. Le pont tout de fer & de bronze que fit faire Ming-hoang, de la dynastie des Tang, dans le huitième siècle, quoique moins insensé que les pyramides d'Égypte, est, comme elles, un ouvrage de pure vanité. Les ponts véritablement utiles & dont la description mériterait d'être faite avec soin, c'est celle des ponts qui ont été imaginés & exécutés d'un jour à l'autre, pour subvenir à la rupture subite d'un pont, remédier à une inondation, faciliter la communication d'une armée, lui ouvrir un passage, ou

abréger le chemin des vivres qu'on lui portait. Ceux qui liront les noms de pont *en arc-en-ciel, en levier, en balancier, à poulies, en coulisses, à double bascule, en compas, en fagots ancrés, en poutres empaillées, en barques renversées, en cordes tendues, &c.* seraient probablement moins portés à rire qu'à admirer, si on leur en décrivait la simplicité & l'effet. Il y a tels hommes de ^{p.540} génie à qui ces noms seuls diront des choses. Aussi est-ce pour eux que nous les avons cherchés dans les Annales, & les avons risqués sans craindre les plaisanteries de ceux qui n'ont que de la *pénétration*. Nous abandonnons bien volontiers à ces messieurs tous les ponts qui n'ont été imaginés que pour faire essai de tous les moyens par où l'on peut s'éloigner impunément des règles communes, ou changer en une grande entreprise des bagatelles de pur ornement, tels que furent la plupart de ceux qu'on multiplia si prodigieusement dans les jardins de plaisance & dans les parcs des empereurs des Leang, des Soui & des Tang. Quelque indigné qu'on soit néanmoins contre un si grand abus des arts & des deniers publics, on l'est encore plus de voir répondre aux représentations des censeurs qu'il fallait occuper les artistes, exercer les talents & faciliter les consommations. Tang-chi en prit occasion de dire à Yang-li, notre Sardanapale :

« Plus les ponts inutiles de vos jardins anciens & nouveaux s'embellissent & se multiplient, plus les plus nécessaires se détériorent & diminuent dans toutes les provinces. Les nombreux essaims d'artistes qui accourent dans votre capitale de toutes les extrémités de l'empire, ne feront pas des soldats contre les Tartares qui nous menacent ; & après avoir bâti un plus grand nombre de ponts qu'aucun de vos prédécesseurs, il est bien à craindre que vous n'en trouviez pas pour fuir leurs victoires. Votre humble sujet en sèche de douleur & ne dit ses justes craintes à Votre Majesté que parce qu'enivrée des mensonges de ses flatteurs, elle ne voit que les fleurs de la coupe empoisonnée qu'ils lui présentent. Songez, seigneur,

qu'un vieil officier qui vous dit la vérité au péril de sa tête craint plus la mort pour Votre Majesté que pour lui.

XCV^e remarque. *Comme c'est par ce canal que se fait presque tout le commerce intérieur* ([page 16](#)).

Il n'y a *pénétration* p.541 qui tienne. Nous en appelons de cette phrase à la carte de la Chine. Autant vaudrait dire que c'est par le canal du Languedoc que se fait presque tout le commerce de l'Europe méridionale. Quel a été le grand objet qu'on a eu en vue ? que s'est-on proposé en faisant le canal impérial ? Les Annales en font foi, le but de cette grande entreprise a été uniquement de faire arriver annuellement & sans péril, les barques de l'empire qui portent à Pe-king le riz de la capitation des provinces. Nous avons dit *annuellement & sans péril*, parce que, quand elles naviguaient le long de la côte, tantôt les vents contraires, tantôt les tempêtes, tantôt les corsaires, ou divers accidents retardaient leur voyage & même en faisaient périr un grand nombre. Les avantages que le commerce tire du canal ne sont qu'un surcroît de son utilité ; encore ne peut-il s'agir que du commerce particulier de Pe-king. Du reste, si l'auteur faisait attention que le canal est fermé par la glace depuis le mois de novembre jusqu'à celui de mars ; que dix mille grandes barques, qui doivent être toutes arrivées à un certain temps, embarrassent bien les sauts & les écluses, & que, quand les pluies d'été retardent, l'eau manque dans plusieurs endroits ; si l'auteur, dis-je, tenait compte de tout cela, il serait réduit à sa seule *pénétration* pour expliquer comment *presque tout le commerce intérieur* d'un empire comme la Chine peut se faire par ce canal. Ce n'est pas tout : outre les barques de riz, il y a encore les barques impériales pour le sel, pour les troupes, pour les soies & soieries, les thés, les porcelaines, les briques, & en général pour tout ce qui vient de plusieurs provinces ou pour la maison de l'empereur ou pour l'empire. Au surplus, quelque humiliant qu'en soit l'aveu, nous confessons que nous ne sommes pas du nombre des *lecteurs qui ont quelque pénétration* & qu'en conséquence nous ne pouvons pas concevoir ni que les p.542 Annales des Han, des Leang, des

Tang & des Song n'aient débité que des fables sur l'état florissant où a été leur commerce sous plusieurs règnes, ni que l'ouverture du canal ait pu influencer si puissamment sur celui de ces derniers siècles, vu qu'il est à une extrémité de l'empire & n'aboutit qu'au Pe-tche-li, qui a toujours été, & est encore, la province la plus stérile & la plus pauvre. La Chine & son histoire sont trop connues en Occident pour que la plupart des lecteurs soient pris au piège de quelque *pénétration*.

XCVI^e remarque. *Ce sont des Tartares Mongoux qui ont creusé ce lit immense, &c. ([ibid.](#)).*

L'auteur donne-t-il six cents lieues au canal impérial, ou veut-il dire seulement qu'en passant des rivières dans le canal, on peut naviguer six cents lieues ? Si c'est le premier, il exagère démesurément, puisque le canal ne commence qu'au fleuve Jaune, dans le Kiang-nan, si c'est le second, il ne dit pas assez à beaucoup près, puisqu'on peut aller d'un bout de l'empire à l'autre & faire bien des allées & des venues, des tours & des détours dans presque toutes les provinces sans descendre de sa barque. Ses propos seraient trop longs à discuter. Pour couper, nous disons, 1^o Avant l'arrivée des Mongoux en Chine, on y avait entrepris & exécuté, soit en fait de conduites des eaux, soit en fait de canaux, des choses plus difficiles & plus savantes que le Yu-ho ou Grand canal. 2^o Le Yu-ho, tel que les Mongoux en avaient combiné le plan, eût été un fléau plutôt qu'un secours pour la Chine, & est aujourd'hui presque totalement différent de ce qu'ils l'avaient imaginé. Si nous étions sûrs qu'on eût à la Bibliothèque du roi le *Hing-choui-kin-kien*, qui est une histoire de fleuves, rivières & canaux de l'empire, en 40 volumes, toute composée de citations & d'autorités, que l'auteur s'est contenté de rapprocher par la chronologie, d'expliquer par ses remarques & d'éclaircir par ses discussions, p.543 si nous pouvions espérer, dis-je, qu'on eût cet ouvrage, comme les estampes, qui sont à la tête en grand nombre, parlent aux yeux, nous nous bornerions à le citer & à y renvoyer les curieux. Nos Annales, nos géographies, les livres d'agriculture, les petits livres faits pour les enfants pourraient y suppléer en partie ; mais, pour envoyer à notre auteur un démenti tout

préparé & tout assaisonné & auquel nous défions sa *pénétration* de répliquer, nous articulerons ici en passant quelques bagatelles.

Pour peu qu'on ait quelque idée de notre agriculture sous la dynastie des anciens Tcheou, on sait que longtemps avant que les Grecs eussent perdu le goût du gland, on avait fait ici, dans le Chen-si, dans le Chan-si, dans le Hou-kouang, dans le Ho-nan & dans le Shan-tong, des canaux innombrables pour porter les eaux des ruisseaux & des rivières dans les campagnes. Le *Tcheou-li*, le *Chiking*, le *Kouan-tsée*, le *Tchun-tsieou*, le *Koue-yu* & plusieurs autres livres, en parlent d'une manière si précise & si détaillée, qu'il n'y a pas moyen de nier ce fait, dont la preuve était encore subsistante lors de la grande révolution de Tsin-chi-hoang. Le plan du gouvernement, qui était si simple, si doux, si humain & si patriotique, ne demandait guère de navigation, parce que chacun trouvait le nécessaire chez soi, & que les plus riches auraient rougi de chercher le superflu. Cependant, on voit que les grains allaient par eau de proche en proche, quand la disette rendait ce versement nécessaire. On voit aussi que les tributs ordinaires & extraordinaires étaient conduits de fort loin dans des barques. Quand Tsin-chi-hoang se fut mis à philosopher & à tout détruire par pure humanité, les guerres qu'il eut à soutenir au dedans & au dehors, les consommations épouvantables de sa capitale, qui était ^{p.544} dans le Chen-si, c'est-à-dire à une des extrémités de la Chine, & les travaux qu'il fit entreprendre le mirent dans la nécessité de faire porter des grains d'un lieu à l'autre, surtout à Tchang-ngan. Ce prince obligea le peuple à lui porter sur les épaules, tantôt dans un lieu, tantôt dans l'autre, les millions de sacs de grain dont il avait besoin. Les portages se faisaient le jour & la nuit, de village en village, de façon que les chemins étaient couverts de pauvres colons chargés comme des bêtes & traités de même. Les Han eurent horreur d'insulter ainsi l'humanité, & firent creuser des canaux pour conduire à leur capitale & sur les frontières, les riz & les blés des provinces. *Plusieurs ouan d'hommes*, disent les Annales, (un ouan, c'est dix mille) *furent occupés à ce grand ouvrage*. Et dès le milieu du second

siècle avant l'ère chrétienne, la servitude des portages était anéantie par tout l'empire. Toutes les grandes rivières communiquaient l'une à l'autre par des canaux & étaient navigables presque partout. Les successeurs de Ou-ti perfectionnèrent cette grande entreprise, qui répara les pertes de l'agriculture & lui rendit les anciennes terres que l'abandon & la ruine des anciens canaux avaient changées en marais. Depuis les Han jusqu'aux Yuen ou Mongoux, la capitale de l'empire, comme tout le monde sait, fut transportée successivement dans différentes provinces. À chaque fois il fallut imaginer de nouvelles combinaisons, parce que, selon qu'il fallait conduire plusieurs milliers de barques de grain dans le Chen-si, dans le Chan-si, dans le Ho-nan, dans le Hou-kouang, dans le Tché-kiang, &c, les anciens canaux de réunion se trouvaient ou trop étroits ou mal disposés. Les ouvrages que cela occasionna sur toutes les rivières qui sont au nord du fleuve Kiang furent si importants & si immenses, qu'on en a fait un article particulier ^{p.545} dans les Annales de chaque dynastie, & une grande branche de notre histoire. Nous y trouvons, à l'ouverture du livre, que Yang-ti, de la dynastie des Tsin, qui monta sur le trône en 605 de Jésus-Christ, & ne régna que treize ans, commença dès la première année de son règne à faire ouvrir de nouveaux canaux ou agrandir les anciens, pour que les barques pussent aller du fleuve Jaune dans le Kiang & de ces deux grands fleuves dans les rivières de Tsi, de Ouei, de Han, &c. Un grand, nommé Siao-hoai-tsing, lui présenta un mémoire sur la manière de rendre toutes les rivières navigables dans tout leur cours & de les faire communiquer les unes aux autres par des canaux d'une nouvelle invention. Son projet fut agréé & exécuté de manière qu'on fit, refit & répara plus de mille six cents lieues de canaux. Cette grande entreprise coûta des travaux immenses qui furent partagés entre les gens de guerre, entre les ouvriers & entre le peuple des villes & des campagnes. Chaque famille devait fournir un homme âgé de plus de quinze ans & de moins de cinquante, à qui le gouvernement ne donnait que la nourriture. Les gens de guerre, sur qui portait le fort du travail, avaient une augmentation de paie, & les ouvriers n'en recevaient point certains jours du mois. Quelques-uns de

ces canaux furent revêtus de pierre. Celui qui allait de la capitale ou plutôt de la cour du Nord à celle du Midi avait quarante pas de large, & ses deux bords étaient plantés en ormeaux ou en saules ; celui qui allait de la cour de l'Orient à celle de l'Occident était moins magnifique, mais bordé également d'une double allée d'arbres. Un écrivain de la dynastie passée a remarqué, à l'occasion de ces grands ouvrages, que Yang-ti, que nous avons dit ailleurs avoir été le Sardanapale de notre Chine, quoique diffamé dans ^{p.546} l'histoire à cause des excès inouïs auxquels il porta le luxe & la magnificence, a cependant bien mérité de tout l'empire pour tous les siècles, par l'utilité qu'il a retirée de ces canaux, dont plusieurs subsistent encore. L'histoire des Tang & des Song fournirait des détails aussi décisifs, s'il était nécessaire d'accumuler les preuves. Mais nous ne pouvons pas nous empêcher de remarquer que les Leao & les Kin, qui régnaient dans le Nord de la Chine, y firent de très grands ouvrages pour faciliter & augmenter la navigation intérieure dont ils tirèrent si excellemment parti, & qu'ils eurent l'habileté de la faire aboutir à la mer de Corée & du Leao-tong. Nous osons dire pourtant que tout ce qu'on entreprit pendant cette longue suite de générations ou pour rendre les rivières navigables ou pour les faire communiquer l'une à l'autre par des canaux, ne peut pas être comparé pour la difficulté, pour la dépense & pour la hardiesse de l'entreprise, à ce que firent Ou-ti & Tchîn-ti des Han, Yin-tsong & Chin-tsong des Song, pour détourner le cours du fleuve Jaune, & le conduire dans le golfe de Leao-tong. Pour peu qu'on ait idée de ce grand fleuve, qui est un autre sire que le Rhin & le Danube, on doit sentir que, pour exécuter de pareilles choses, il faut en savoir un peu plus qu'un philosophe & avoir autre chose que de la *pénétration*. Du reste, le canal de Li-mi, encore subsistant, fait foi que le système du Yu-ho ou Canal impérial, pour la conduite des eaux, les écluses, les levées, &c. avait été exécuté & conduit à sa perfection plus de six cents ans avant l'arrivée des Mongoux en Chine. Ce que la dynastie des Song, qu'ils détruisirent, avait exécuté dans les grandes provinces de Ho-nan, Kiang-nan & Tche-kiang, pour en changer les marais en des jardins

d'agriculture, peut entrer en parallèle avec ce qu'on raconte, ou rêve, de plus singulier sur l'ancienne Égypte, dont le grand Delta était ^{p.547} bien petit, comparé à notre Chine ou même à ses provinces.

Les Yuen voulurent mettre leur capitale à Pe-king, pour tenir de plus près aux Tartares du Nord qu'ils craignaient, dont ils ne pouvaient pas se passer, & qu'il n'était pas aisé de ménager. Or, ayant échoué dans leur entreprise contre le Japon, & n'étant point entendus dans la marine, ils prirent le parti de renoncer à la voie de la mer pour faire venir à leur nouvelle capitale les grains & les autres provisions dont ils avaient besoin & imaginèrent de creuser le Yu-ho pour se procurer une navigation sûre & tranquille. D'ailleurs il ne fallait pas y regarder de bien près pour voir qu'une nation immense, qui n'avait été subjuguée que par surprise & par pure défaillance dans le gouvernement, pouvant secouer le joug d'autant plus aisément que ses nouveaux maîtres étaient comme noyés dans leur nouvelle conquête, à cause de leur petit nombre, il était de la bonne politique d'occuper fortement l'attention du public par une grande entreprise & de donner le change à la multitude, en l'accablant de travaux. Que les sages examinent si ces raisons suffisent pour absoudre les Mongoux de toutes les tyrannies qu'ils exercèrent sur le peuple, dont le sort devint incomparablement plus dur que celui de leurs chevaux ; nous nous contenterons d'observer que ceux qui conduisirent cette grande entreprise n'avaient point de plan arrêté, s'avançaient en tâtonnant, échouèrent bien des fois, doublèrent les dépenses & les travaux fort inutilement, & ne firent qu'un ouvrage plein de défauts, & qui ne pouvait pas durer. Les preuves de tout cela sont consignées dans nos Annales en faits dont les détails augmentent la force & l'évidence. Les Yuen ou Mongoux, à dater de leur entrée en Chine, n'ont régné que quatre-vingt-dix ^{p.548} ans. Or, à en rabattre quinze pour leur donner le temps de s'établir & pour commencer les convulsions de décadence qui anéantirent leur dynastie, reste soixante-quinze ans, espace évidemment trop court pour que l'état où ils laissèrent la navigation & le commerce intérieur eût pu être leur ouvrage, quand tout aurait secondé leurs soins, & quand ils n'auraient

été occupés que de cela. Mais qui sait leur histoire, qui a quelque idée des guerres qu'ils eurent à soutenir au dedans & au dehors, qui a lu comment ils régnèrent & quels furent la plupart de leurs empereurs, ne concevra jamais qu'on puisse nier que le commerce intérieur & la navigation auraient été anéantis sous cette dynastie, s'ils n'avaient pas eu l'appui de leur antique splendeur & constitution. M. Boysen aurait-il aussi de la *pénétration* î

XCVII^e remarque. *Les Chinois, auraient encore laissé tomber cet ouvrage déjà fort dégradé en 1640 ([page 17](#)).*

Ce qu'il fallait dire, ce qui a échappé à la *pénétration* de notre auteur, ce qui anéantit tout ce qu'il a dit sur le Yu-ho, c'est qu'il ne pouvait être d'une utilité qui dédommageât des frais immenses de son entretien qu'autant que les empereurs seraient à Pe-king & continueraient à en faire la capitale de l'empire. Le fondateur des Ming ayant choisi Kiang-king-fou pour son séjour & pour sa nouvelle capitale, ce canal devint à peu près inutile ; inutile au commerce de l'empire, parce que le haut Chan-tong & le Pe-tche-li, qu'il traverse, étant les pays les moins fertiles de la Chine & à une de ses extrémités, ils ne purent ni faire des échanges, ni en être l'entrepôt ; inutile au gouvernement, qui n'avait rien à envoyer dans ces provinces & n'en pouvait tirer que peu de chose. Ce petit exorde supposé, voici notre réponse. 1^o L'auteur de l'histoire de la conduite des eaux (*Choui-hing-kin-kien*)_{p.549} a consacré vingt-sept livres entiers à raconter, année par année, ce qu'ont fait les empereurs de la dynastie des Ming pour entretenir, consolider & perfectionner les ouvrages immenses du canal. L'addition des sommes qu'ils y ont dépensées est à la portée de trop peu de personnes en Occident, pour que nous osions la risquer. 2^o Taitsou, fondateur de la dynastie des Ming, commença à faire faire des réparations au canal dès l'année 1369, c'est-à-dire un an après qu'il eut pris Pe-king, parce que les Yuen l'avaient beaucoup négligé, depuis les commencements de leurs malheurs. Le *Choui-hing-kin-kien* raconte qu'il en fit faire d'autres la cinquième, la sixième, la treizième, la quatorzième, la quinzième, la dix-septième, la vingtième, la vingt-

quatrième, la vingt-sixième, la vingt-neuvième & la trente-cinquième année de son règne. 3° Yong-lo ayant transporté sa capitale à Pe-king, vit le besoin qu'il avait du Yu-ho ; il entreprit de le rendre tel qu'il devait être, sans s'étonner de toutes les difficultés, qu'on lui fit sur l'impossibilité de réformer un ouvrage dont le plan était défectueux & irréformable, parce qu'on avait manqué les niveaux & fait abstraction des temps de sécheresse & des temps d'inondation. Ce grand prince mit en mouvement les plus savants hommes de son temps, les échauffa de son génie, ouvrit les trésors de l'empire, & à force de ménager de nouvelles décharges & de nouveaux réservoirs, de faire prendre d'autres chemins au canal ou de le construire différemment, on vint à bout de faire venir par eau à Pe-king, sans le secours de la mer, tous les grains & tous les approvisionnements dont on y a besoin. 4° Quand le *Choui-hing-kin-kien* est arrivé à la dynastie régnante, il dit, sous l'année 1647, quatrième année du règne de Chun-chi, son premier empereur :

Les pluies de la ^{p.550} sixième lune entamèrent la levée de Tchang-ho, & causèrent un engorgement ; puis, pendant dix années, il ne survint aucun accident ; mais comme, sur la fin des Ming, les lois établies pour l'entretien du canal avaient été fort négligées, quelques écluses étaient mal en ordre & le canal s'était envasé en différents endroits.

Ajoutons qu'il est dit expressément que les dix mille barques de riz arrivèrent à l'ordinaire, à la fin de l'été, chaque année. On rend compte, dans le reste de cette histoire singulière, de ce que fit faire Chun-chi pendant tout son règne, & Kang-hi jusqu'à la cinquantième année du sien, pour entretenir le canal, remédier aux accidents ou les prévenir pour la suite. Nous disons cette histoire singulière, parce qu'elle est probablement unique dans le monde, surtout par l'attention qu'on y a eue d'assurer aux siècles à venir une connaissance détaillée des tentatives & des entreprises, des fautes & des succès, des accidents & des contretemps, des nouvelles inventions & des anciennes pratiques, des dépenses & des travaux, &c. dont est composée notre histoire de la

conduite des eaux pendant plus de deux mille huit cents ans. Si jamais on prenait vraiment goût, en Europe, pour les grands objets qui intéressent la société, un extrait bien fait de cette grande histoire lui serait incomparablement plus utile que toutes ces dissertations sans fond ni rive sur la source du Nil, sur son ancien lit, sur ses inondations, qui ont tant augmenté le nombre des livres qu'on ne lit pas, & n'ont rien appris au public qui mérite d'être su. Que les vrais savants ne s'offensent point de cette façon de nous exprimer. Personne ne respecte plus que nous la science & l'érudition ; mais, plus nous les respectons, plus nous avons de peine à voir qu'ils tournent leurs prédilections vers ce qu'elles ont de moins solide. Que prétendent-ils, par exemple, ^{p.551} en voulant pousser au-delà d'un à peu près leurs très savantes, très profondes & très immenses recherches sur la géographie ancienne de tant de royaumes & d'empires qui ne sont plus depuis bien des siècles ? Nos savants sont certainement dans une position plus avantageuse pour notre ancienne Chine, puisqu'ils ont eu plus de livres, des livres originaux, des livres faits sur les lieux par des gens instruits, des livres écrits dans notre langue, des livres enfin qu'on commenta il y a plus de vingt siècles, d'après les traditions & sur des recherches locales : or, avec tout cela & malgré tout cela, il est démontré, par les premiers livres de l'ouvrage dont nous venons de parler, que la critique n'a pas de boussole pour s'orienter dans les détails les plus curieux des premiers écrivains. C'est une grande affaire de savoir à quelle rivière d'aujourd'hui se rapportent certains noms, comment il faut les entendre pour concilier ce qu'ils en disent avec ce qu'on voit, pourquoi on se brouille & se perd tout à coup dans des descriptions avec lesquelles on s'était avancé le plus loin. Nos plus savants critiques des trois derniers siècles ont pris le biais de recourir aux changements qu'ont causés les tremblements de terre, les inondations & les grands ouvrages qui ont été entrepris pour la conduite des eaux ; mais, outre que l'histoire ne fait mention en détail que d'un petit nombre, qu'obtient-on par là ? Pourquoi ne pas commencer par se faire justice de bonne grâce sur des connaissances que la suite des siècles a poussées loin de nous, qu'on ne saurait porter au-delà d'une très médiocre probabilité, & qui,

fussent-elles poussées jusqu'à l'évidence, n'apprendraient rien de bien important. Puisque l'occasion s'en présente, nous placerons ici en passant une remarque. Si l'on voulait vérifier ce que nous avons rapporté plus haut des réparations que le fondateur ^{p.552} de la dynastie des Ming fit faire au canal, on verrait dans les Annales qu'on ne lui donne pas trente-&-un ans de règne : le moyen qu'il ait fait faire des réparations au Yu-ho à la trente-cinquième année ? Pour peu qu'un auteur se piquât de *pénétration*, il aurait beau jeu pour nous accuser ou de mauvaise foi ou d'ignorance : car nous citons un livre imprimé au Palais, & on prouverait par plusieurs livres imprimés aussi au Palais avant & après, que l'on ne donne que trente-&-un ans de règne à Tai-tsou des Ming. Or il n'y a ni ignorance ni mauvaise foi dans notre fait. Mais il faut savoir que le *Choui-hing-kin-kien* étant composé de textes originaux, il cite l'ancienne histoire de Tai-tsou, qui commence son règne à l'année où il fut reconnu empereur dans le Kiang-nan, jusqu'à l'entière expulsion des Yuen. Combien de pareilles discordances de chronologie qu'on concilierait aussi aisément, si on savait le pourquoi, & sur lesquelles, faute de le savoir, on ne débite que des imaginations !

XCVIII^e remarque. *Pe-king, ville bâtie en 1267 de notre ère par Kou-blai-kan...* La note ajoute : *La partie de Pe-king qu'on nomme la ville chinoise n'a été bâtie qu'en 1644* ([page 21](#)).

C'est une grande question, parmi nos savants, de savoir si Pe-king a été un fort, une petite ou une grande ville sous la dynastie des anciens Tcheou. Mais, soit qu'on interroge nos Annales ou nos géographies anciennes & modernes, il est clair qu'elle a été une grande ville depuis les Han, c'est-à-dire plus d'un siècle & demi avant l'ère chrétienne. Le *Hoang-yu-piao* marque en détail les différents noms qu'elle a eus depuis, de dynastie en dynastie, & les différentes fortunes qu'elle a essuyées. Les Tartares Ki-tan, qui commencèrent une dynastie nommée Leao, dans le commencement du dixième siècle, firent de Pe-king leur *cour* ^{p.553} *du Midi* (Nan-king), parce que le reste de leurs États était dans le Leao-tong & dans le Nord. Selon le *Ti-li-chi* ou la partie

géographique de leurs Annales, Pe-king n'avait alors que trente-six li de tour, ou un peu plus de trois lieues & demie, & huit portes. Sous les Kin, dont il fut aussi la capitale, il eut soixante-quinze li de tour ou sept lieues & demie. Les Yuen, qui le nommèrent d'abord la capitale du milieu, puis la grande capitale, ne lui donnèrent que six lieues de tour & onze portes, lorsqu'ils en réparèrent les ruines en 1274. Le fondateur de la dynastie des Ming rasa deux de ces portes du côté du midi pour le dégrader ; & Yong-lo, qui en rebâtit les murailles en 1409, ne leur donna que quatre lieues de tour : c'est leur mesure d'aujourd'hui, étant restées les mêmes. Quant à la *ville chinoise*, ce fut Chin-tsong, de la dynastie précédente, qui en fit faire l'enceinte en murs de terre l'an 1524 ; mais les censeurs ayant représenté les inconvénients & suites funestes d'une trop grande capitale, la ville chinoise, quoique bâtie & peuplée, ne fut point incorporée à l'ancienne ville. Ce ne fut qu'en 1564, à la sixième lune, qu'elle obtint cet honneur avec celui d'avoir des murailles & des portes en briques, un siècle tout juste avant l'année où l'on veut qu'elle ait été bâtie.

XCIX^e remarque. *Après avoir réfléchi sur cette singularité ([page 21](#)).*

L'ancienne Bactriane n'est pas trop aisée à trouver ; l'École de Balk, la carte de M. d'Anville, le Narré de l'Arabe Ebn-Saïd sont des embarras. Quand il s'agit de faire des réflexions, les plus simples, les plus naturelles & les plus judicieuses sont toujours les meilleures. Or, en ouvrant nos cartes, il se trouve que Kai-fong-fou, qui était la capitale des Song est juste un peu au-delà du trente-sixième degré sur nos anciennes cartes, ainsi qu'on peut voir dans p.554 Martini, qui les a copiées. Comme les Mongoux étaient très habiles agronomes, il est tout simple qu'ayant pris Kaï-fong-fou & détruit la dynastie des Song, ils aient entrepris de se servir des instruments dont ils s'étaient emparés, & que les fondateurs des Ming les ayant chassés de Chine & dégradé Pe-king, qui avait été leur capitale, fit remporter ces instruments dans le Kiang-nan, comme un monument de sa victoire. Si la *pénétration* de notre auteur s'accommode de cette réponse, nous lui en cédon avec plaisir toute la gloire ; car nous n'y aurions jamais pensé sans lui. Du

reste, nous l'avertissons qu'à en croire les récits de nos Annales, les Yuen se servirent d'abord des instruments qu'ils avaient pris sur les Kin, qui étaient des Tartares comme eux, & s'étaient donné, comme eux, un observatoire à Pe-king. Quant à l'état où les Mongoux trouvèrent notre astronomie, nous nous contenterons de remarquer que nous avons entendu dire à un missionnaire, bon astronome & versé dans la lecture de nos livres, qu'on trouvait dans les livres de Tchoutsée beaucoup de choses qu'on n'a commencé à savoir en Occident que dans ces derniers temps, & que, sur le mouvement moyen du soleil en particulier, cet auteur était allé aussi loin qu'on le puisse. L'explication naturelle de bien des singularités de l'histoire de notre astronomie demanderait aussi bien des préliminaires pour pouvoir être comprise en Occident. On n'y a aucune idée qui mène à concevoir ce qu'a été & ce qu'a dû être, par rapport à cette science, une révolution qui a conduit, après des guerres horribles, un homme du peuple sur le trône. Il suffira de dire en général que la prise de l'ancienne capitale, dans laquelle seule il y avait une astronomie & des astronomes, & l'érection d'une nouvelle capitale, ont dû chaque fois mettre cette science dans ^{p.555} le cas d'une nouvelle renaissance : car enfin, quand la paix permettrait de s'en occuper, ou les anciens astronomes n'étaient plus, ou ils fuyaient & refusaient de servir l'opresseur de leurs anciens maîtres, ou même on se défiait de leur attachement pour eux. Il ne restait donc que le parti de prendre des lettrés, qui ouvraient des livres d'astronomie qu'ils n'avaient jamais lus. Ces livres mêmes, il n'était pas aisé de les déterrer ; il fallait se contenter de ceux qu'on pouvait avoir. Les révolutions d'Europe lui ôtèrent totalement son astronomie pendant plusieurs siècles : elle ne commença à la recouvrer qu'après le douzième ; & elle n'en aurait peut-être jamais eu, sans les Arabes ; Voici notre dernier mot : Si on compte combien d'années il a fallu en Occident, à l'astronomie pour renaître, croître & devenir une vraie science, on trouvera qu'aucune de nos dynasties, depuis Jésus-Christ n'a duré si longtemps. Cette lenteur de progrès vaut bien la nôtre, vu surtout qu'on étudiait, travaillait, observait en Europe dans différents royaumes & pays, au lieu que chez nous tous les efforts ont toujours

été renfermés dans l'atmosphère étroite du tribunal des Mathématiques. Ce que nous avons dit plus haut répond à ce qu'on pourrait objecter sur nos avances en livres. D'ailleurs, qui ne sait pas que les livres n'instruisent que les savants ? Qui n'a que de la *pénétration* aurait à la main tous les livres du monde, qu'il ne ferait que des *Recherches philosophiques*. Combien n'en a-t-on pas fait, avant ces derniers temps, sur les Strabon, les Dioscoride, les Plin & tant d'autres ! On les traitait comme de pauvres Chinois, parce qu'on se flattait d'avoir réfléchi.

C^e remarque. *S'il y avait en Chine des monuments d'une haute antiquité, ce serait indubitablement les tombeaux des empereurs ([page 23](#)).*

Puisque l'auteur fait venir cette remarque à la suite des éloges qu'il donne aux Yuen, nous lui servirons ce qui est raconté dans les Annales, sous l'année 1295, sur le fondateur de leur dynastie.

« Il ordonna, disent-elles, de renverser les tombeaux & de détruire les sépultures des empereurs de la dynastie précédente ;

puis elles ajoutent :

« Celui qui fut chargé d'y présider ne se contenta pas d'y faire tout dégrader y renverser & détruire de fond en comble, après avoir fait exhumer les cadavres & ouvrir leurs bières, il les dépouilla de tout ce qui leur restait des marques de leur ancienne grandeur en or, en pierreries, en ornements, profana leurs ossements, & poussa la barbarie jusqu'à employer leurs crânes en ustensiles & en vases à boire. L'empereur le fit mettre en prison ; mais il l'en fit sortir peu de jours après, sans le condamner à rien.

Comme nos Chinois n'ont point de *pénétration*, cette horrible profanation ayant été faite en pleine paix, tout l'empire étant déjà soumis, elle leur a rendu à jamais odieuse la mémoire de ce monarque, dont ils louent d'ailleurs les bonnes qualités & les talents.

Les quarante volumes qu'on a en France de nos monuments antiques en vases & autres pièces de diverses formes, pourront faire soupçonner que toute l'antiquité n'est pas si détruite & si anéantie ici qu'on voudrait le persuader. Les médailles même & les monnaies des pays étrangers, qu'on trouve à la fin de ce recueil, montreront peut-être à l'Europe bien des nouveautés d'ancienne date, & l'aideront sûrement à modifier ses doutes sur nos rapports & relations avec plusieurs royaumes de l'Asie occidentale. Si on pouvait envoyer le grand Recueil *Me-yuen-ou-hoa*, & les autres de cette espèce où l'on a fait entrer les pièces les plus curieuses des cabinets de l'empereur & de ceux, des savants, mille p.557 questions d'admiration & de curiosité feraient tomber bien vite toutes les décisions des savants & des critiques par *pénétration*. Quand on a écrit d'ici qu'il restait peu ou même point d'anciens monuments, il fallait prendre une telle réponse dans le sens des questions des savants auxquelles on répondait. Il est très vrai en effet que nous n'avons pas de ces monuments en édifices, en marbres, en médailles, en monnaies, &c. qui rendent à l'histoire des témoignages décisifs & lui fournissent des détails en époques, en noms, en récits & faits comme ceux que l'on a en Europe pour plusieurs parties de l'histoire romaine. Nous n'avons pas même de monuments assez grands, assez entiers pour faire connaître d'une manière décidée le goût des arts des anciens siècles où ils ont été élevés ; car, plus on a eu soin de les conserver, de les entretenir & de les réparer, plus ce soin en affaiblit le témoignage, surtout pour les étrangers, & fait précisément un effet tout contraire à celui qu'on a prétendu leur donner, parce que rien ne garantit aux générations éloignées que la main qui y a touché n'y a rien ajouté ni retranché. Qu'on se garde bien de croire néanmoins que chaque dynastie se pique d'entretenir tout ce qui reste de monuments des précédentes. Un empire qui compte plus de trente-cinq siècles de durée, qui a eu tant d'empereurs jaloux de survivre dans des édifices, qui a vu ses provinces partagées tant de fois entre différents princes, qui a changé si fréquemment de capitale & en a compté plusieurs à la fois, serait chargé d'un trop pesant fardeau, s'il lui fallait conserver & entretenir tous les monuments de gloire, de vanité ou de magnificence

qui sont sortis de terre à chaque génération. La sagesse a fait des choix, & ces choix ont été limités à ce que demandait la reconnaissance publique ou la majesté ^{p.558} du gouvernement. Les livres ont été chargés des autres, & d'autant plus prudemment que qui ne croit pas ce qu'ils racontent & décrivent en détail, n'ajouterait guère de foi à des bâtiments & à des édifices que leurs inscriptions même font soupçonner, ou qu'un seul écrivain rend suspectes. Outre cela, il importe beaucoup à la chose publique que les princes voient, à n'en pouvoir douter, que les plus solides monuments de la vanité succombent peu à peu sous le poids de leur propre caducité, délivrent la terre de leur inutile fardeau ; qu'ils deviennent des ruines, puis, de la poussière, & que le seul moyen de s'immortaliser sur le trône, c'est de rendre les peuples heureux. Où en serait la Chine, s'il lui avait fallu conserver toutes les pierres qu'on a élevées sur des pierres, toutes les briques qu'on a mises sur des briques, tous les bois qu'on a dressés sur des bois, en palais, en tours, en arcs de triomphe, en pyramides, en mausolées, en tombeaux & en tant d'autres espèces de superbes & vains édifices ! Les vivants n'auraient plus de champs pour cultiver & pour habiter, ni les morts d'endroits vides pour être inhumés & aller être la pâture des vers. La terre est la terre de la génération vivante ; les générations qui l'ont précédée n'y ont plus aucun droit, & celle-ci perdra les siens en disparaissant comme elles. Toute l'Europe indignée dût-elle en pousser un cri d'horreur, nous le dirons à la face du ciel & de la terre, les hommes ont trop de besoins & de nécessités ; ils sont affligés de trop de maux & de misères pour ajouter au fardeau du travail, qu'exigent leur subsistance, leur habillement, leur logement & leurs devoirs réciproques, la corvée de faire ou de conserver les fatales inutilités que le mensonge a appelées monuments de gloire ou de génie, & la raison, monuments du malheur des hommes & de leur ^{p.559} aveuglement. Les premières générations, qui furent les plus sages & les plus laborieuses, comme les plus innocentes & les plus heureuses, partageaient trop fraternellement les travaux nécessaires, pour en chercher de surrogation. Ce n'est que lorsque l'homme est devenu un tigre pour l'homme, que les mêmes mains qui ont rejeté sur les faibles

leur part aux travaux communs ont osé les surcharger de tous ceux qu'imaginaient leur luxe, leur faste, leur orgueil, &c. Nous serions tentés de croire que la maladie de la *pénétration* a gagné dans le haut public, en voyant qu'on ne lui parle que de beaux arts, de bustes, de statues, de monuments à ériger. Car enfin, si on ne le supposait pas attaqué de *pénétration*, comment lui oserait-on proposer des choses si inconciliables avec les premières notions de *bienfaisance* & *d'humanité* ? Qui ignore que toutes les anciennes nations, sans en excepter même les Grecs & les Romains, n'ont donné dans l'illusion des monuments que lorsqu'elles ont eu perdu, avec leur innocence & leur frugalité, cet amour du cœur qui faisait un intérêt public du bonheur des derniers citoyens ? Qui peut se dissimuler que l'Europe n'a rien gagné pour l'abondance & la félicité publique, à toutes ces statues antiques, ces bustes, ces médailles, ces pierres gravées, qu'elle a assemblés à si grands frais ?

« Combien de colons, de marchands, d'artisans & de soldats, disait Lin-chi à Yen-tsong, qui paient de leur bien-être, ou même de leur nécessaire, les dépenses insultantes que font pour des marbres & des décorations de tombeaux, des hommes qu'ils nourrissent, qu'ils logent, qu'ils vêtissent, qu'ils meublent, qu'ils défendent, qu'ils environnent de commodités, & qui n'ont jamais fait qu'augmenter leur misère. Il est honteux pour les hommes qu'il leur faille montrer la gloire des monuments publics pour obtenir d'eux qu'ils ^{p.560} soient hommes pour leurs semblables. Mais tout monument qui n'exprimerait pas ou la reconnaissance du public pour des services importants, ou son admiration pour des vertus éminentes, serait l'opprobre du prince sous lequel il aurait été élevé. Que les poètes fassent des vers pour les grands poètes, les peintres des peintures pour les grands peintres. Il faut avoir été l'homme de l'État pour avoir droit aux monuments publics. Quand une génération s'oublie, celle qui la suit se hâte de renverser ce qui n'aurait pas dû être élevé, &c.

Nous avons cité ce texte pour faire entrevoir qu'on a eu ici la manie des monuments publics. Le nombre en est si grand, qu'on en a fait un article particulier dans les géographies particulières des villes & des provinces, & dans la grande géographie sous le nom de *kou-tsi*, comme nous l'avons observé ailleurs. Sur quoi nous avons à faire observer, 1° qu'on ferait une ample bibliothèque, si on entreprenait de parler de chacun de ces monuments en détail, & de recueillir tout ce qu'on en trouve dans les livres, comme on a fait en Occident ; 2° que, comme chaque dynastie a donné la description & l'histoire des *kou-tsi* de son temps, cette description & cette histoire suppléent à ce qui manque dans ceux qui sont ruinés à demi, & consolent pour ceux dont on ne voit plus que quelques vestiges ; 3° que la fureur des guerres civiles & les troubles des révolutions générales ayant occasionné la ruine de plusieurs anciens monuments dans l'enceinte ou dans le voisinage des villes, le gouvernement, qui les a fait relever ou même rebâtir en entier, ne s'est pas mis en peine de suivre l'ancien plan, tantôt parce qu'il aurait été trop dispendieux, tantôt aussi parce que la manière de bâtir avait changé. Par là, à moins d'être instruit, plus on les examine en antiquaire, plus on est exposé à en porter un faux jugement, 4° que ce que ^{p.561} nous avons réellement de plus ancien en fait de monuments se trouve dans des montagnes ou dans des endroits isolés & d'un difficile accès, & qu'à quelques arcs de triomphe près, à quelques tours & à quelques tombeaux, la plupart sont des pagodes & des *miao*. Cependant, comme l'histoire de leur fondation, l'éloge de la Divinité qu'on y adore, les privilèges qui leur ont été accordés se trouvent gravés, pour l'ordinaire, sur de grands marbres qui sont à l'entrée de ces *miao* ou dans l'épaisseur des murailles, ils pourraient donner lieu à des recherches très curieuses & très importantes, parce qu'à en juger par quelques-unes de ces inscriptions qu'on a fait entrer dans les livres, on y trouverait probablement bien des choses qui prouveraient que quelques branches de la secte de Foë ont été originairement des chrétiens, qui, privés longtemps d'instruction, ont porté dans la secte de Foë ce qu'ils avaient retenu de leur ancienne croyance ; 5° que l'empereur régnant a donné ordre, il y a plus de quinze ans, de dessiner

sur les lieux tous les anciens monuments qui sont dans tout l'empire, afin d'en faire publier la collection entière avec tout ce qui est nécessaire pour les bien faire connaître. Mais vu la lenteur avec laquelle on procède dans ces sortes d'entreprises, & le travail immense que demande celle-ci, il faudra encore bien des années de discussions & de vérifications avant que l'impression en fasse jouir le public. C'est bien ce que prétend le gouvernement : les livres ordinaires qu'il fait composer ou publier ne suffiraient pas pour occuper l'attention, user le feu & consumer l'activité des lettrés. Il a sans cesse recours à des entreprises immenses de cette espèce, pour les préserver de la maladie de *pénétration* & les tenir en haleine ; 6^o que soit qu'on considère nos anciens monuments en antiquaire & en savant, soit qu'on les envisage p.⁵⁶² du côté des différents arts qui les ont ou élevés ou ornés, l'Europe d'aujourd'hui n'a aucun intérêt réel à les connaître. Cette raison n'est pas encore suffisante pour lui en ôter l'envie ; mais elle la perdra peu à peu, & guérira, par l'immensité même de ses connaissances, de l'intempérance de savoir. Elle en est déjà venue aux Abrégés, aux Dictionnaires & aux Répertoires ; encore quelques pas de plus, & elle sentira comme nous que le fardeau des sciences accablerait la société, si on ne le bornait pas à ce qui est nécessaire, comme les hommes des premiers âges. Qu'on nous permette de finir par ce mot : Ceux qui sont attaqués de la maladie de *pénétration* ont fait l'impossible pour se faire envoyer d'ici tout ce que nous avons de plus ancien en fait de monument. L'or & l'argent ont été prodigués à Canton : on n'a rien épargné pour soutirer de quelques lettrés quelque chose de plus que ce qu'ont envoyé les missionnaires à Rome, à Paris, à Londres & à Vienne, & les Moscovites établis à Pe-king à Pétersbourg ; pour trouver quelque marbre tel quel à opposer à la Bible ; & on a échoué dans cette grande entreprise, parce que nous n'avons rien réellement, dans ce qui nous reste des premiers âges, qui ne lui rende témoignage, au lieu de la contredire. Après cela, il est aisé d'expliquer pourquoi ils ont traité de fable, de supposition, de ruse des missionnaires, les fameux marbres qui attestent si invinciblement que la religion chrétienne a été publiée dans notre Chine au commencement de la dynastie des Tang. Traiter

les missionnaires de fourbes & de faussaires est le droit du jeu ; & il est tout simple qu'après avoir prouvé qu'ils n'entendent pas assez le Chinois pour ouvrir les livres, on les accuse d'avoir contrefait une longue inscription en caractères & en style du septième siècle ; mais, en vérité, c'est ^{p.563} pousser la *pénétration* trop loin que de supposer notre gouvernement & nos lettrés assez stupides pour donner dans un piège de cette espèce. Car enfin l'autorité publique a fait relever ces marbres avec honneur, & aucun lettré ne s'est élevé contre le livre que Yang-ma-no publia dans le temps à Pe-king, pour les expliquer & en faire valoir le témoignage. Ce livre est à la Bibliothèque du roi.

CI^e remarque. *Le père Duhalde eût pu exagérer sur la Chine d'une manière plus ingénieuse ou d'une façon moins grossière ([page 25](#)).*

Nous ne nous chargeons point de faire bon pour tout ce qu'on trouve dans la *Description de la Chine* de Duhalde. Mais si les vrais savants d'Europe jugeaient qu'il fût à propos de relever les exagérations très ingénieuses & point grossières dont les *Recherches philosophiques* sont tissées, en les suivant de page en page, nous nous chargeons de montrer & démontrer non pas que l'auteur n'a pas voulu, pu, ni su mieux dire, ce ne sont pas nos affaires, mais qu'il parle d'un bout à l'autre sur la Chine en homme qui n'a pas les premières notions de ce qu'il faudrait savoir pour en parler au public. Duhalde n'était responsable que de sa fidélité à mettre en œuvre les Mémoires qu'on lui avait envoyés, & ceux qui lui avaient envoyé ces Mémoires n'étaient responsables, de leur côté, que de leur exactitude à traduire les livres dont ils les tiraient. La description du tombeau de Tsin-chi-hoang n'est ni du crû du père Duhalde, ni de celui de ses correspondants. Si l'on veut ouvrir l'Y-ché, qui est une collection de tous les monuments historiques jusqu'aux Han, on trouvera à la fin du cent quarante-neuvième livre, pages 16 & 17, la description de ce tombeau dans les textes originaux du *San-tsin-ki*, du *Tcha-tché-han-y*, du *Choui-king-tchou*, du *Hoang-kien* & de Sée-ma-tsien, qui en a fait entrer ^{p.564} la majeure partie dans ses Annales. Nous n'avons pas maintenant le

Tong-kien-kang-mou à la main pour le vérifier, mais, ou nos souvenirs se trompent bien, ou elle y est aussi en note. Dans quel temps ont écrit les anciens auteurs de cette description ? se sont-ils accordés à débiter une fable ? de quel œil les savants & les critiques voient-ils les petites différences qui sont dans leurs récits ? quelle est la façon la plus commune d'envisager la magnificence bizarre & pleine de suppositions du tombeau de Tsin-chi-hoang ? Toutes ces questions qu'on a faites ici, & auxquelles on a répondu, sont étrangères à la *pénétration* des *Recherches philosophiques*. La description du tombeau de Tsin-chi-hoang est traduite d'après nos livres. Tant pis pour eux, si elle est fausse & ridicule ; mais, avant d'accuser Duhalde de l'avoir rêvée, il fallait en avoir des preuves. Plus il est indubitable & démontré que ce bon écrivain n'y a mis du sien que le français, plus notre auteur s'est décrié, en voulant donner des bévues de *pénétration* pour des propos réfléchis d'un critique exact, habile & savant. De tous les écrivains qui ont écrit sur la Chine, Duhalde est, sans contredit, celui qui a eu des Mémoires plus travaillés, plus sûrs & plus abondants ; & quoiqu'il n'ait jamais vu la Chine que de son cabinet, il a si bien su se mettre à son vrai point de vue, que, s'il n'a pas toujours trouvé dans ces Mémoires tout ce qui y était, il n'a jamais mis ses idées à la place de ce qu'il y a trouvé, & l'a présenté au lecteur avec une précision & une clarté qui lui sauvent tous les faux-jours des préjugés. Aussi, plus son ouvrage comptera de siècles, plus il croîtra en réputation, parce qu'il se rendra témoignage à lui-même, & fera sentir jusqu'à l'étonnement que les Montesquieu, les Voltaire & tant d'autres écrivains de nos jours ne se sont mépris ^{p.565} si visiblement sur la Chine que parce qu'ils ont contredît l'idée qu'il en donne, & l'ont représentée comme le demandait l'illusion des mensonges qu'ils voulaient accréditer. Ce n'est que pour faire l'acquit de notre probité & de notre droiture que nous lui rendons ici ce témoignage. Si nous avons à le louer d'après notre respect, notre estime & notre vive reconnaissance, nous ne parlerions que de ses vertus, que nous avons eu le bonheur d'admirer de près, & des soins immenses dans lesquels il a consommé sa vie pour faire face à tous les

intérêts de la religion dans notre patrie, qui lui était si chère, & consoler toutes ses douleurs.

CII^e remarque. *Aussi n'est-ce pas proprement un ouvrage chinois (page 28).*

Le mot de *tour* est un mot vague dont les Européens se servent également pour indiquer, 1^o les *tai* ou plates-formes élevées des anciens Chinois pour observer le Ciel, pour suivre les révolutions de l'atmosphère & en faire le journal, & pour prendre le grand air & jouir au frais de la vue de la campagne ; 2^o les *hou* ou édifices à plusieurs étages & isolés, ronds, carrés, hexagones, octogones, en pierre, en brique, en fayence ou en bois, & très fameux depuis que Tsin-chi-hoang en eut fait élever un si grand nombre, tous plus magnifiques les uns que les autres ; 3^o les *ta*, espèce de tour sépulcrale ou superstitieuse qui est massive, pour l'ordinaire, comme une pyramide, d'une figure bizarre & singulière, & qui n'est ni *proprement* ni *improprement* un *ouvrage chinois*, l'idée en étant toute due aux lama. Quelques auteurs avaient voulu dire que les Kin avaient eu des *ta* : mais on ne doute plus aujourd'hui que les Yuen ne soient les premiers qui en aient fait bâtir en Chine, à la persuasion des lama, en qui ils avaient grande confiance, & qui obtenaient d'eux tout ce qu'ils voulaient. ^{p.566} On a envoyé en France, ces dernières années, plusieurs peintures des trois espèces de tours dont nous venons de parler. La seconde fournirait amplement la matière de plusieurs volumes. Sou-chi-pa disait dans une ode, longtemps avant l'ère chrétienne :

« Quand j'élève mes regards vers le *hou* de pierre, il me faut chercher son toit dans les nues.

Tou-po dit de celui de la capitale des Tang :

« L'émail de ses briques dispute d'éclat à l'or & à la pourpre, & réfléchit en arc-en-ciel, jusqu'à la ville, les rayons du soleil qui tombent sur chaque étage.

Celui de Lo-yang, nommé *y-fong*, était à douze étages & avait aux six façades de chaque étage quatre fenêtres en fleurs de nénuphar toutes dorées. Un censeur nomma celui de Tchang-ngan-pan-tching la *moitié d'une ville*, pour dire énergiquement ce qu'il avait coûté & combien il était inutile. Le prêtre Te-li, en parlant d'un de ces édifices qui avait cinq cents pieds de haut, après avoir fait précéder plusieurs strophes d'étonnement & d'admiration sur le projet & l'exécution d'un si grand ouvrage, dit qu'il craint l'asthme, & n'a pas osé se risquer

« à monter jusqu'à la dernière terrasse, d'où les hommes ne paraissent que comme des fourmis. Monter tant d'escaliers est réservé à ces jeunes reines qui ont la force de porter à leurs doigts ou sur leur tête tous les revenus de plusieurs provinces.

Il y a eu de ces *hou* en marbre blancs, en briques dorées, en bois de cèdre & même en cuivre, au moins en partie. Le nombre des étages était trois, cinq, sept, neuf, & allait quelquefois jusqu'à treize. Leur forme extérieure variait beaucoup, ainsi que leur décoration intérieure. Nous trouvons qu'il y en avait qui étaient à galerie ou à balcon, & diminuaient à chaque étage de la largeur de la galerie ou du balcon. D'autres avaient un escalier qui tournait tout autour avec sa rampe, & s'arrêtait ^{p.567} tantôt à une face de chaque étage, tantôt à l'autre, pour faire un repos. Quelques-uns étaient bâtis au milieu des eaux, sur un massif énorme fait de rochers escarpés, où l'on faisait croître des arbres & des fleurs, & sur lesquels on ménageait des cascades & des chutes d'eau. On montait sur ce massif par des escaliers qui étaient taillés grossièrement, tournaient autour d'un gros rocher, passaient sous un autre ou même au travers par des voûtes & des cavernes imitées de celles des montagnes, & suspendues comme elles en précipices. Quand on était arrivé sur la plate-forme, on y trouvait des jardins enchantés. C'est du milieu de ces jardins que s'élevait le *leou* qui devait être d'une magnificence extraordinaire, pour représenter ceux des immortels, ou être comme une grande pointe de rocher couverte du bas en haut d'arbrisseaux & de fleurs sauvages qui

croissaient çà & là... Si quelque faiseur de *Recherches* sur l'Égypte avait envie d'épuiser un sujet si utile & si intéressant pour le genre humain, nous sommes en état de lui indiquer, outre force d'inscriptions en prose de tous les styles, un gros recueil de vers dont l'élégance, la beauté & l'harmonie adouciraient son travail, & lui persuaderont que n'étant pas sortis du Parnasse de la Bactriane, ni de celui du Thibet, & portant l'empreinte de notre poésie de chaque siècle depuis les Han, il en résulte que nous avons des *leou* avant que les Mongoux fussent éternuer sans regarder le soleil. Tout ce que nous dirons sur les *ta*, c'est que les Tartares Mantchoux, ayant pris la religion des lama, ont adopté la superstition des *ta* & en ont fait bâtir de diverses hauteurs dans les lieux qu'ils ont déterminés, & avec tout ce qu'il leur a plu de prescrire pour qu'ils portassent bonheur, c'est-à-dire pour que les lama, gagnés & contents, se servissent, selon les ^{p.568} intentions de la cour, de l'ascendant singulier qu'ils ont sur les Tartares d'au-delà de la Grande muraille, qui, quoique tributaires, seraient fort à craindre, s'il leur prenait envie de ne vouloir pas payer de tribut.

CIII^e remarque. *La salle ou l'empereur Kang-hi donna audience à un ambassadeur de Russie* ([page 34](#)).

Cette phrase est bien d'un Européen qui transporte ici ses idées d'*ambassadeur* & d'*audience*, puis croit très respectueusement des relations où l'on débite bien des mensonges, lors même qu'on dit la vérité, parce que ce qu'on raconte est entendu en Europe tout autrement qu'il ne le faudrait. Les gasconnades, hyperboles & fictions de ces sortes de pièces sont trop sans conséquence pour que nous songions à les relever, même dans les relations hollandaises, aussi amusantes que le roman comique pour qui sait de quoi il s'agit. L'article des fenêtres de papier est vrai ; mais il faudrait trop de détails pour en rabattre tout ce qu'y ajoute la *pénétration* de notre auteur. Nous nous bornerons à observer qu'il y a telles maisons européennes du parc de Yuen-ming qui sont toutes en vitres, qu'on fait des glaces à Canton, & que nous avons trouvé par hasard dans un livre publié dans le dixième siècle, par les ordres de l'empereur Tai-tsong, que,

« sous les Han occidentaux, les fenêtres de la grande salle du palais nommée Tchao-yang étaient toutes en *lieou-li*, & que la lumière y pénétrait tellement qu'on y aurait trouvé un cheveu.

La même chose est répétée en d'autres termes dans la description d'un palais de Ou-ti, qui monta sur le trône l'an 130 avant J. C. On avait poussé dès lors le luxe si loin, que l'empereur avait des fenêtres en agathes blanches réduites en lames & en feuilles très minces. Voyez *Tai-ping-yu-kien*, livre cent quatre-vingt-septième, article premier : l'Europe est l'Europe, p.569 la Chine est la Chine ; toutes les maisons sont ici tournées au midi, & la façade du midi est toute en fenêtres. On a beau choisir le papier le plus mince pour ces fenêtres, vient un temps où il faut le déchirer dans les maisons du peuple. Le pourquoi de tout cela, ainsi que celui des inconvénients des fenêtres de verre ou de talc, qui est si beau ici & à si bas prix, ne saurait être déduit de manière à être compris, & à plus forte raison, goûté en Occident. Le local & le climat, la manière de vivre & les mœurs exigent ici ou empêchent une infinité de choses pour lesquelles on n'y a pas d'idées.

CIV^e remarque. *Il est singulier de voir les architectes de la Chine élever des rochers artificiels dans ce qu'ils appellent des jardins ([ibid.](#)).*

Les jardins de la Bactriane & les déserts des anciens Scythes ne pouvaient pas venir ici. Rien de mieux que de redoubler de *pénétration* & de décocher une phrase philosophique qui fasse prendre le change à qui le voudra. Nous avons déjà dit un mot plus haut de la magnificence également ruineuse & insensée qui avait fait un fléau public de nos jardins de plaisance. L'intérêt de la chose publique s'est enfin prévalu de l'aveuglement, de la fascination & des malheurs des siècles passés pour nous persuader. Nos jardins revenus à la noble simplicité des plus beaux jours des anciens Tcheou, peuvent soutenir les regards des sages, & méritent de servir de modèle à toutes les nations. La nature seule y paraît, & sans autre parure ni ornement que la naïveté, la simplicité, le négligé, le désordre & l'antisymétrie qu'elle a dans les plus belles campagnes, & qui y plaisent toujours également. Les règles de

l'art s'en offensent, les préjugés en murmurent, le faux goût s'en scandalise, mais les yeux en sont ravis, la raison y applaudit, & l'âme la p.570 plus usée s'y trouve sensible à mille impressions de plaisir, de joie & de volupté. Un jardin chinois de bon goût est un endroit où la beauté du local, les agréments de la situation & la variété des points de vue sont embellis par un mélange assorti mais naturel, de coteaux & de collines, de vallées & de plaines, d'eaux courantes & d'eaux plates, de petites îles & de golfes, de bosquets & d'arbres isolés, de plantes & de fleurs, de cabinets & de grottes, de berceaux riants & de solitudes sauvages, sérieuses & comme détachées du reste de l'univers. Le compas & la règle n'y ont rien tracé, la toise n'y a rien mesuré, la symétrie n'y a rien commandé, &, ce qui est encore plus ravissant, le luxe & la magnificence n'y sont pas entrés. On y jouit des charmes de la campagne & des agréments de chaque saison sans que les traces affligeantes d'un travail continuel en émoussent ou en troublent le sentiment. Les princes mêmes & les grands ont senti qu'ils devaient cela à leur cœur, & lorsqu'ils ont fait ajouter à l'œuvre de la nature, il a fallu que l'art & le travail lui attribuassent leurs ouvrages en l'imitant. Les rochers, les grottes & les cavernes qui allument le zèle de notre auteur demandent réellement beaucoup d'art & de goût pour que l'œil s'y trompe & n'y voie pas la main de l'homme ; mais en quoi la *pénétration* de l'auteur a failli surtout en les critiquant, c'est de ne pas voir qu'une seule statue, un seul vase de marbre coûtent plus que tous les rochers bruts d'un jardin, qui dès là, ne peuvent pas nuire à la chose publique.

CV^e remarque. *On est assez généralement prévenu, sans qu'il soit besoin d'insister beaucoup à cet égard, que ni le quartier chinois, ni le quartier tartare n'ont des temples dont la structure se fasse distinguer des édifices publics des autres villes ([page 35](#)).*

p.571 Ce qui suit ces paroles est assurément trop farci de calomnies, de mensonges & de duretés, pour être passé sous silence, & il serait relevé, s'il ne s'agissait pas de religion. Mais, en pareille matière,

l'homme de lettres n'a rien à dire à un philosophe qui n'a pas les premières notions de notre histoire, ni le missionnaire chinois à un Européen qui a été baptisé. Quant à ce qui regarde notre architecture, qui est le sujet prétendu de cette section, & sur laquelle on n'a fait que bégayer des ignorances & des bévues de toutes les couleurs, nous nous bornerons à observer, 1° qu'on dit communément qu'il y a dix mille *miao* ou temples d'idoles dans la ville de Pe-king & dans la banlieue. La plupart de ceux qui sont dans la première enceinte du palais sont beaux, quelques-uns magnifiques. Il n'y en a point sûrement dans les provinces qui puissent leur être comparés. Les *miao* qui sont semés çà & là dans le reste de la ville & aux environs sont presque tous bâtis sur des plans différents. Dans le grand nombre, il y en a qui sont immenses & dont les bâtiments sont d'assez bon goût ; quelques-uns sont médiocres, & les autres des chapelles. Ceux où il y a un grand nombre de lamas ou de bonzes ou de tao-sée ou de *ki-kou* (espèce de bonzesses), sont communément beaux & bien entretenus. Les foires qu'il y a chaque mois dans différents quartiers de la ville se tiennent toutes dans les grands *miao*, dont les vastes & nombreuses cours, toutes bordées de galeries, sont en effet très propres à cela ; que c'est par le Tien-tan & le Ti-tan qu'il faut juger de notre architecture : elle y déploie toutes ses beautés, toutes ses richesses & toutes ses magnificences. Si notre auteur avait pu lire le peu qui en a été dit dans plusieurs livres, il aurait vu qu'accuser notre architecture de ne connaître ni proportions, ni règles, ni ^{p.572} symétrie, c'est accuser le soleil d'être obscur & sans éclat. La loi des premiers âges, qui est consignée dans plusieurs endroits des *King*, a été entendue de tous les siècles & a subjugué toutes les dynasties, les étrangères comme les nationales. L'empereur ne peut rien avoir dans aucun de ses palais qui soit d'une architecture aussi riche, aussi magnifique que le Tien-tan. Cette loi, du reste, s'étend à tout ce qu'on y voit & à tout ce qui y sert, même les instruments de musique. Les flûtes, les tambours, les kin, les ché, &c. dont on se sert dans la musique des sacrifices, sont non seulement d'un travail plus exquis & d'une matière plus choisie ou plus précieuse que ceux du Palais, mais encore faits sur d'autres dimensions

& toujours plus grands, en sorte qu'il est vrai de dire qu'on n'entend qu'au Tien-tan notre grande musique & notre grande symphonie. La descente du mercure aidera la *pénétration* de notre auteur à tourner cela en preuve de notre descendance des anciens Scythes. Pour faciliter ses recherches, nous l'avertissons que la distinction du Tien-tan & du Ti-tan est une distinction inconnue à l'antiquité ; qu'elle a occasionné de grandes disputes & des représentations sans fin ; qu'elle a été quittée & reprise plusieurs fois, & qu'il ne faut qu'ouvrir les lois de la dynastie régnante & les ouvrages de l'empereur Kang-hi, pour voir que ces deux temples sont également dédiés au Chang-ti, mais sous deux titres différents. Dans l'un, c'est l'esprit éternel qu'on adore, dans l'autre, c'est l'esprit créateur & conservateur du monde. Est-ce la descente du mercure ? est-ce la *pénétration* qui a fait faux bond à notre auteur ? Peut-être est-ce l'une & l'autre à la fois. Mais il est certain qu'il a manqué une belle tirade sur Pé-king. Des rues non pavées & bordées, pour la plupart, de rez-de-chaussée, quelque larges & quelque éloignées qu'elles soient, ^{p.573} doivent faire un grand village plutôt qu'une ville. Il saute aux yeux que cette manière de bâtir est contretirée sur l'idée d'un camp, & qu'on n'a fait que substituer des maisons aux tentes ; ce qui est très conforme à ce que l'auteur *a observé par rapport à l'état primitif des Chinois dans la vie pastorale, & lorsqu'ils campaient encore à la manière des Tartares* il y a un peu plus de trois mille sept cents ans. Pour peu qu'il puisse trouver des Scythes pour ce temps-là, qu'il ne se mette pas en peine des calculs astronomiques, des traits admirables d'érudition, ni des raisonnements merveilleux du très candide & très sincère M. Freret. Outre que ce savant avait pensé lui-même différemment dans ses premiers écrits sur notre chronologie, il est sûr que nos *King* ne remontent pas plus haut ; & il y aura bien du malheur, si la descente du mercure ne démontre pas que le temps qu'ils indiquent est à peu près celui où a pu commencer la fin de la vie pastorale de nos Chinois, qui, dès le temps de Yao & de Chun, s'adonnèrent à l'agriculture de toutes leurs forces.

Nous ne pousserons pas plus loin nos *Remarques* & nous nous arrêterons ici ; mais, en finissant, il ne sera pas hors de propos de nous expliquer sur le but que nous nous sommes proposé en faisant ces *Remarques*.

Tout ce que nous avons à dire de nos *Remarques* sur cet ouvrage pis que singulier, c'est que nous nous y sommes attachés à montrer l'ignorance de l'auteur plus qu'à combattre ses erreurs, à faire voir la grossièreté de l'appât plus qu'à briser l'hameçon ou à apprendre à l'éviter. Outre que l'un était plus à notre portée que l'autre & nous convenait mieux de toutes manières, il nous a paru que c'était aussi ce qu'on attendait de nous. Car, quant à réfuter sérieusement & avec les armes de la théologie les impiétés palliées de cet ouvrage, ^{p.574} fussions-nous en état de l'entreprendre, ce ne serait pas à nous à nous en charger ; mais, étant Chinois, c'était à nous de défendre notre patrie & à la sauver du mépris & de l'horreur qu'on a voulu inspirer pour elle. S'il nous était échappé, dans nos *Remarques*, quelque chose de trop vif contre l'Europe, ou d'outré à la louange de notre Chine, nous demandons en grâce qu'on ne l'attribue qu'à notre sensibilité, trop difficile à modérer quand il s'agit d'un aussi grand intérêt. Que le lecteur veuille bien ne voir que l'excès de nos craintes & de notre désolation dans ce qui pourrait nous être échappé de peu conforme à notre vraie façon de penser. Nous le désavouons ici de tout notre cœur, & nous nous flattons d'autant plus d'en être crus, qu'on doit sentir que nous n'avons pas pu vouloir manquer le principal but de ces *Remarques*.

À Pe-king ce 27 Juillet 1775.

@